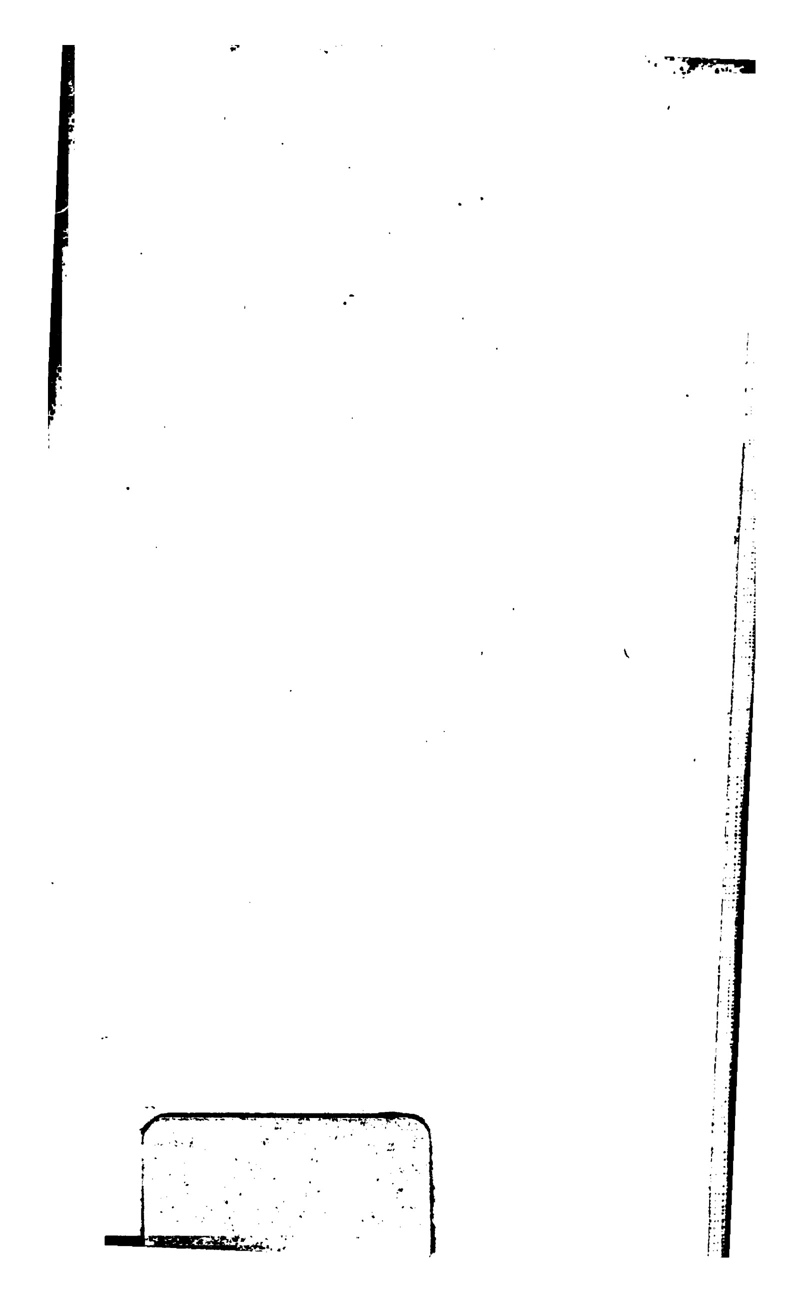






GLF

David Cullen
July 15th. 1811

resented to the
rton Library by
S. P. Lovejoy Oct 19/72

[illegible]

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE-LE-GRAND.

On trouvera chez les mêmes Libraires, en une Volume, 12mo., L'HISTOIRE de CHARLES XII., Roi de Suède. Par M. de Voltaire. Nouvelle Edition, soigneusement corrigée, et collationnée sur les meilleurs Impressions.

Peter, the Great

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE,
SOUS
PIERRE-LE-GRAND.

François Marie Arouet de
PAR M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION, SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE, ET COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURES IMPRESSIONS.



À LONDRES:
DE L'IMPRIMERIE DE C. ROBINSON, ROLLS-BUILDINGS, FETTER-LANE.
ET SE TROUVE CHEZ G. ROBINSON, 25, PATERNOSTER-ROW; J. MAWMAN, 22, POULTRY; DULAU ET CO., SOHO-SQUARE; ET T. BOOSEY, OLD BROAD-STREET.

1808.

CHAP. XXXVI.

PIECES ORIGINALES.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS PIERRE-LE-GRAND.

AVANT-PROPOS.

DANS les premieres années du siecle où nous sommes, le vulgaire ne connoissoit dans le Nord de héros que Charles XII. Sa valeur personnelle, qui tenoit beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires et même de ses malheurs, frappoient tous les yeux qui voient aisément ces grands évènements, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutoient même alors que les entreprises du czar Pierre I. pussent se soutenir; elles ont subsisté, et se sont perfectionnées sous les Impératrices Anne et Elisabeth, mais sur-tout sous Catherine II., qui a porté si loin la gloire de la Russie. Cet empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissants états, et Pierre est dans le rang des plus grands législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ces succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que Charles XII. méritait d'être le premier soldat de Pierre-le-Grand. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à-peu-près ce jugement, il y a trente

années, lorsque j'écrivis l'histoire de Charles. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples sont si anciens, et chez qui les lois, les mœurs, et les arts sont d'une création nouvelle. L'histoire de Charles XII. étoit amusante, celle de Pierre I. est instructive.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Russie.

L'EMPIRE de Russie est le plus vaste de no hémisphere; il s'étend d'occident en orient l'esp de plus de deux mille lieues communes de Fran et il a plus de huit cents lieues du sud an nord d sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne e la Mer Glaciale; il touche à la Suède et à la Chi Sa longueur de l'islé de Dago à l'occident de la Li nie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, compr près de cent soixante et dix degrés; de sorte q quand on a midi à l'occident, on a près de min à l'orient de l'empire. Sa largeur est de trois m six cents verstes du sud au nord, ce qui fait h cent cinquante de nos lieues communes.

Nous connoissions si peu les limites de ce p dans le siecle passé, que, lorsqu'en 1689 nous prîmes que les Chinois et les Russes étoient en gue et que l'Empereur Cam-hi d'un côté, et de l'au les Czars Ivan et Pierre envoyoient, pour termi leurs différents, une ambassade à trois cents lie de Pékin, sur les limites des deux empires, r traitâmes d'abord cet évènement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom Russie, ou des Russies, est plus vaste que tou reste de l'Europe, et que ne le fut jamais l'em Romain, ni celui de Darius conquis par Alexan car il contient plus de onze cent mille de nos li quarrées. L'empire Romain et celui d'Alexa n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent quante mille, et il n'y a pas un royaume en Eu qui soit la douzieme partie de l'empire Ror Pour rendre la Russie ausi peuplée, aussi abond

aussi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des siecles et des Czars tels que Pierre-le-Grand.

Un ambassadeur Anglois, qui résidoit, en 1733, à Pétersbourg, et qui avoit été à Madrid, dit, dans sa relation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante personnes par chaque mille quarré, et que dans la Russie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce ministre ne s'est pas abusé. Il est dit dans la *Dixme*, faussement attribuée au maréchal de Vauban, qu'en France chaque mille quarré contient à-peu-près deux cents habitants, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes ; mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouveroit à peine une grande montagne dans la route ; que les caravanes pourroient prendre par la Tartarie Indépendante, par les plaines des Calmouks et par le grand désert de Kobi ; et il est à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en supposant que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très long-temps. Mais comment les flots, qui, dans cette supposition, ont formé les Alpes, les Pyrénées, et le Taurus, n'auroient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine, dans un espace tortueux de trois mille lieues ? La géopraphie ainsi considérée pourroit prêter des

lumieres à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parceque la ville de Moscou, capitale de cet empire, étoit la résidence des Grands Ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou la Russie Blanche, et pourquoi Hubner la nomme Noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie Rouge.

Il se peut encore que Madiès le Scythe, qui fit une irruption en Asie, près de sept siecles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis Gengis et Tamerlan, et comme probablement on avoit fait long-temps avant Madiès. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches ; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Egyptiens, sont constatées par des monuments illustres et intéressants. Ces monuments en supposent encore d'autres très antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siecles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, et qu'il faut encore une multitude de siecles précédents pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monuments dans notre Europe aujourd'hui si policée ; l'art de l'écriture fut longtemps inconnu dans tout le nord : le patriarche Constantin, qui a écrit en Russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avoit point l'usage de l'écriture au cinquieme siecle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves, et des Tartars ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la source du Borysthène. Mon dessein est de faire voir ce que le Czar Pierre a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien

chaos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connoît son premier auteur, et que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa premiere origine.

Je me sers du nom de Russes pour désigner les habitans de ce grand empire. Celui de Roxelans, qu'on leur donnoit autrefois, seroit plus sonore; mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes, et d'autres mémoires, depuis quelque temps emploient le mot de Russiens; mais comme ce mot approche trop de Prussiens, je m'en tiens à celui de Russes, que presque tous nos auteurs leur ont donné; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le distingue absolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur se fasse, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en seize grands gouvernements, qui seront un jour subdivisés, quand les contrées du Septentrion et de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels sont ces seize gouvernements, dont plusieurs renferment des provinces immenses.

DE LA LIVONIE.

La province la plus voisine de nos climats est celle de la Livonie. C'est une des plus fertiles du nord. Elle étoit Païenne au douzieme siecle. Des négociants de Brême et de Lubec y commercerent, et des religieux croisés, nommés *porte-glaives*, unis ensuite à l'ordre Teutonique, s'en emparerent au treizieme siecle, dans le temps que la fureur des croisades armoit les Chrétiens contre tout ce qui n'étoit pas de leur religion. Albert, margrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérants, se fit souverain de la Livonie et de la Prusse Brandebourgeoise vers l'an 1514. Les Russes et les Po-

lonois se disputerent dès lors cette province. Bientôt les Suédois y entrerent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puissances. Le roi de Suède Gustave-Adolphe la conquit. Elle fut cédée à la Suède, en 1660, par la célebre paix d'Oliva ; et enfin le Czar Pierre l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, est toujours vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe Chrétienne.

GOUVERNEMENT DE REVEL, DE PETERSBOURG, ET DE VIBOURG.

PLUS au nord, se trouve le gouvernement de Révél et de l'Estonie. Revel fut bâtie par les Danois au treizieme siecle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède, en 1561 ; et c'est encore une des conquêtes de Pierre.

Au bord de l'Estonie est le Golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Neva et du Lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le Czar Pierre, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposoient à sa fondation.

Elle s'éleve sur le Golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivieres qui divisent ses quartiers ; un château occupe le centre de la ville, dans une isle formée par le grand cours de la Neva : sept canaux tirés des rivieres baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galeres, et plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornements à la ville ; et parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers, soit Catholiques Romains, soit Réformés, soit Luthériens : ce

sont cinq temples élevés à la tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien que l'on nomme celui d'été, situé sur la riviere de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtiments élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colleges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galeres, sont autant de monuments magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance dont la magnificence étonne les voyageurs: il y en a une dont les jets d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'étoit un marais impracticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par Pierre I. Vibourg conquis par lui, et la partie de la Finlande, perdue et cédée par la Suede en 1742, sont un autre gouvernement.

ARCHANGEL.

Plus haut, en montant au Nord, est la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de St. Michel l'Archange, sous la protection duquel il fut mis, long-temps après que les Russes eurent reçu le Christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au

commencement du onzieme siecle. Ce ne fut qu'au milieu du seizieme que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglois, en 1533, chercherent un passage par la Mer du Nord et de l'Est pour aller aux Indes Orientales. Chancelor, capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la Mer Blanche. Il n'y avoit dans ce désert qu'un couvent avec la petite église de Saint Michel l'Archange.

De ce port, ayant remonté la riviere de la Duina, les Anglois arriverent au milieu des terres, et enfin à la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, lequel, de la ville de Novogorod, où il se faisoit par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est, à la vérité, inabordable sept mois de l'année: cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglois obtinrent le privilege d'y commercer sans payer aucun droit, et c'est ainsi que toutes les nations devroient peut-être négocier ensemble. Les Hollandois partagerent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois et les Vénitiens avoient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avoient bâti une ville appelée Tana: mais depuis les ravages de Tamerlan dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avoit été détruite; celui d'Archangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglois et les Hollandois, jusqu'au temps où Pierre-le-Grand a ouvert la mer Baltique à ses états.

LAPPONIE RUSSE. GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL.

A l'occident d'Archangel, et dans son gouvernement, est la Lapponie Russe, troisieme partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suéde et au Danemarck. C'est un très grand pays qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au Cap Nord. Les peuples qui l'habitent étoient confusément connus de l'antiquité, sous le nom de Troglodytes et de Pygmées Septentrionaux; ces noms convenoient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes: ils sont tels qu'ils étoient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples septentrionaux soient blancs; presque tous petits, tandis que leurs voisins et les peuples d'Islande, sous le cercle polaire, sont d'une haute stature; ils semblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux résister au froid; les cuisses, les jambes, déliées, les pieds menus, pour courir plus légèrement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie qu'eux seuls peuvent aimer, et ne pouvent même vivre ailleurs. On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, que ces peuples étoient originaires de Finlande, et qu'ils se sont retirés dans la Lapponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auroient-ils pas choisi des terres moins au Nord, où la vie eût été plus commode? Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout differe-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres? Il seroit peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croît en Lapponie vient de l'herbe du Danemarck, et que les poissons particuliers à leurs lacs viennent des poissons de Suède. Il y a grande apparence que les Lappons sont indigenes, comme leurs animaux

sont une production de leur pays, et que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les peuples : mais quand deux nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans cesse, des noms absolument différents, c'est une grande présomption qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les Finlandois appellent un ours *karu*, et les Lappons *muriet* : le soleil en Finlandois se nomme *auringa*, en langue Lapponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Lapponie Suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommoient *Iumalac* ; et depuis le temps de Gustave-Adolphe, auquel ils doivent le nom de Luthériens, ils appellent Jésus-Christ le fils d'*Iumalac*. Les Lappons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'église Grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du Cap Nord se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossieres, ancien usage de tous les peuples nomades.

Cette espece d'hommes peu nombreuse a très peu d'idées, et ils sont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auroient de nouveaux besoins qu'ils ne pourroient satisfaire : ils vivent contents et sans maladies, en ne buvant guere que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputoit de prier les étrangers de faire à leurs femmes, et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnoissoient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'étoit un usage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. On époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfants qu'il pût adopter. La ja-

lousie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lappons étoient presque sans lois, et probablement n'étoient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du Nord au Sud, on arrive, au milieu des terres, à Moscou, la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des Etats Russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine et de la Perse.

Moscou, situé par le cinquante-cinquieme degré et demi de latitude, dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste et belle plaine, sur la riviere de Moska *, et de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, et vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'étoit au treizieme siecle qu'un assemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de Gengis-Kan.

Le Kremelin †, qui fut le séjour des Grands Ducs, n'a été bâti qu'au quatorzieme siecle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut construit par des architectes Italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût Gothique, qui étoit alors celui de toute l'Europe : il y en a deux du célebre Aristote de Bologne, qui fleurissoit au quinzieme siecle ; mais les maisons des particuliers n'étoient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connoître Moscou est Oléarius, qui, en 1633, accompagna une ambassade d'un Duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un

* En Russe Moskwa. † En Russe Kremln.

Holstenois devoit être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des Czars, et d'une splendeur Asiatique qui régnoit alors à cette cour. Il n'y avoit rien de pareil en Allemagne ; nulle ville, à beaucoup près, aussi vaste, aussi peuplée.

Le Comte de Carlisle, au contraire, ambassadeur de Charles II. en 1663, auprès du Czar Alexis, se plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espece. L'un jugeoit comme un Allemand du Nord, l'autre comme un Anglois ; et tous deux par comparaison. L'Anglois fut révolté de voir que la plupart des boyards avoient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendoit une peau ou une couverture ; c'est l'usage antique de tous les peuples : les maisons presque toutes de bois étoient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge ; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très peu d'artisans, encore étoient-ils grossiers, et ne travailloient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auroient paru des Spartiates, s'ils avoient été sobres.

Mais la cour, dans les jours de cérémonie, paroissoit celle d'un roi de Perse. Le Comte de Carlisle dit qu'il ne vit qu'or et pierreries sur les robes du Czar et de ses courtisans : ces habits n'étoient pas fabriqués dans le pays ; cependant il étoit évident qu'on pouvoit rendre les peuples industrieux, puisqu'on avoit fondu à Moscou, long-temps auparavant, sous le regne du Czar Boris Godono, la plus grosse cloche qui soit en Europe, et qu'on voyoit dans l'église patriarchale des ornements d'argent qui avoient exigé beacoup de soins. Ces ouvrages, dirigés par des Allemands et des Italiens, étoient des efforts passagers : c'est l'industrie de tous les jours, et la multi-

tude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, et tous les pays voisins des Russes, ne leur étoient pas supérieurs. Les arts de la main n'étoient pas plus perfectionnés dans le Nord de l'Allemagne; les beaux arts n'y étoient guere plus connus au milieu du dix-séptieme siecle.

Quoique Moscou n'êut rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appellée la ville Chinoise, où les raretés de la Chine s'étaloient; le vaste quartier du Kremelin, où est le palais des Czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et singulieres, et enfin le nombre de ses habitants qui monte à près de cinq cent mille; tout cela faisoit de Moscou une des plus considérables villes de l'univers.

Théodor, ou Fœdor, frere aîné de Pierre-le-Grand, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture réguliere. Il encourageoit les principaux de sa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embellissements utiles. Pierre, qui a tout fait, a eu soin de Moscou, en construisant Pétersbourg; il l'a fait pavér, il l'a orné et enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un chambellan * de l'Impératrice Elisabeth, fille de Pierre, y a été l'instituteur d'un université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il étoit bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

---

* M. de Schouvalof.

SMOLENSKO.

A l'occident du duché de Moscou est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européene. Les duchés de Moscovie et de Smolensko composoient la Russie Blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenoit d'abord aux Grands Ducs de Russie, fut conquise par le Grand Duc de Lithuanie, au commencement du quinzieme siecle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le Roi de Pologne, Sigismond III. s'en empara en 1611. Le Czar Alexis, pere de Pierre, la recouvra en 1654; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du Czar Pierre, prononcé à Paris dans l'Académie des Sciences, que les Russes avant lui n'avoient rien conquis à l'Occident et au Midi : il est évident qu'on s'est trompé.

GOUVERNEMENTS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE, OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg et Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établissement. Mais d'où venoient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le Nord-Est de l'Europe? *Sla* signifie un chef, et *esclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on soit de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étoient des conquérants. Ils bâtirent la ville de Novogorod la Grande, située sur une riviere navigable dès sa source, laquelle jouit long-temps d'un florissant commerce, et fut une puissante alliée des villes Anséatiques. Le Czar Ivan Basilovitz* la conquit en 1467, et en emporta toutes les richesses, qui

* En Russe Iwán Wassiliewitsch.

contribuerent à la magnificence de la cour de Moscou, presque inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko vous trouvez la province de Kiovie, qui est la Petite Russie, la Russie Rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Borysthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du Nord, et les graces de la langue Grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie : on y voit encore des inscriptions Grecques de douze cents années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays, où les hommes ont vécu tant de siecles sans bâtir de murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzieme siecle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisoit partie de l'ancienne Scythie. Ils s'en faut beaucoup que Rome et Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes ; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapine ; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté ; et cependant ayant servi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils se donnerent à la Russie en 1654, sans trop se soumettre, et Pierre les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix ré-

giments. A la tête de ces dix régiments étoit un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avoit pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *hetman*; c'est un véritable gouverneur de province, semblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques privileges.

Il n'y avoit d'abord dans ce pays que des Païens et des Mahométans: ils ont été baptisés Chrétiens de la communion Romaine quand ils ont servi la Pologne; et ils sont aujourd'hui baptisés Chrétiens de l'église Grecque depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à-peu-près ce qu'étoient nos flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distinguoit de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne suffroient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffroient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servoient à peupler demeuroient dans d'autres isles de fleuve: point de mariage, point de famille: ils enrôloient les enfants mâles dans leur milice, et laissoient les filles à leurs meres. Souvent le frere eut des enfans de sa sœur, et le pere de sa fille. Point d'autres lois chez eux que les usages établis par les besoins: cependant ils eurent quelques prêtres du rite Grec. On a construit depuis quelque temps le fort Sainte-Elisabeth sur le Borysthène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulieres, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

GOUVERNEMENTS DE BELGOROD, DE VERONISE, ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au Nord-Est de la province de Kiovie entre le Borysthène et le Tanaïs, c'est le

gouvernement de Belgorod qui se présente : il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provintces de la Russie ; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail qu'on connoît sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces sont à l'abri des incursions des Petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Borysthène au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au Nord, passez le Tanaïs, vous entres dans le gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronise *, à l'embouchure de la riviere de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, Pierre-le-Grand a fait construire sa première flotte ; entreprise dont on n'avoit point encore d'idée dans tous ces vastes états. Vous trouverez ensuite le gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette province vous entrez, au Midi, dans le royaume d'Astracan. Ce pays commence au quarante-troisieme dégré et demi de latitude, sous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantieme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude ; bordé d'un côté par la Mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, et s'avançant encore au-delà de la Mer Caspienne, le long du Mont Caucase ; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk, et de plusieurs autres rivieres, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur Anglois Perry, tirer des canaux qui, en servant de lit

* En Russie on écrit et on prononce Voronestch.

aux inondations, feroient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteroient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays étoit infesté plutôt qu'habité par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vecu comme étrangers sur la terre.

L'ingénieur Perry, employé par Pierre-le-Grand dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissoient dans ces solitudes. Il falloit commencer par domter et par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshack conquis par Gengis-Kan, et ensuite par Tamerlan: ces Tartares dominerent jusqu'à Moscou. Le Czar Jean Basilidés, petit-fils d'Ivan Basilovitz, et le plus grand conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug Tartare au seizieme siecle, et ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la Mer Caspienne. C'étoit encore un des grands projets de Pierre-le-Grand: il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au Sud-Est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg: la ville de ce nom a été bâtie, en 1734, sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du

mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes et des rivieres qui en descendent. C'est dans cette région, auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer, et cacher à la rapacité des brigands, leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans et de leurs fortunes, et s'est accrue de leurs calamités : les Indiens, les peuples de la Grande Bukarie, y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

GOUVERNEMENTS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le Septentrion, est le royaume de Casan, qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de Gengis-kan, et ensuite d'un fils de Tamerlan, conquis de même par Jean Basilidès. Il est encore peuplé de beaucoup de Tartares Mahométans. Cette grand contrée s'étend jusqu'à la Sibérie : il est constant qu'elle a été florissante et riche autrefois ; elle a conservé encore quelque opulence. Une province de ce royaume, appelée le Grand Permie, et ensuite le Solikam, étoit l'entrepôt des marchandises de la Perse, et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoie au coin des premiers califes, et quelques idoles d'or des Tartares *; mais ces monuments d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté, et dans les déserts : il n'y avoit plus aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vite et trop aisément dans

* Mémoires de Stralemberg, confirmés par mes Mémoires Russes.

un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célebre prisonnier Suédois, Stralemberg, qui mit si bien à profit son malheur, et qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avoit jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. Pline et Pomponius-Mela rapportent que, du temps d'Auguste, un roi des Suèves fit présent à Metellus Celer de quelques Indiens jetés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitants de l'Inde auroient-ils navigué sur les Mers Germaniques? Cette aventure a paru fabuleuse à tous nos modernes, sur-tout depuis que le commerce de notre hémisphere a changé par la découverte du Cap de Bonne-Espérance: mais autrefois il n'étoit pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays Septentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la Mer d'Hyrcanie, remontoient le Rha qui est le Volga, alloient jusqu'à la Grande Permie par la Kama, et de là pouvoient aller s'embarquer sur la Mer du Nord ou sur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenants. Les Tyriens firent de plus surprenants voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vastes provinces, vous jetez la vue sur l'Orient, c'est là que les limites de l'Europe et de l'Asie se confondent encore. Il auroit fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviserent en Europe, Asie, et Afrique, leur univers connu; ils n'en avoient pas vu la dixieme partie: c'est ce qui fait que, quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit et où l'Asie commence; tout ce qui est au-delà du mont Taurus étoit désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par

celui de Tartarie ou Tatarie. Il seroit convenable peut-être d'appeler Terres Arctiques, ou Terres du Nord tout le pays qui s'étend depuis la Mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres Australes à la partie du monde non moins vaste, située sous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

GOUVERNEMENTS DE LA SIBERIE, DES SAMOÏDES, DES OSTIAKS.

Des frontieres des provinces d'Archangel, de Résan, d'Astracan, s'étend à l'orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la Mer du Japon: elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase: de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France; et de la Tartarie Méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la Mer Glaciale, on en compte environ quatre cents: ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le Czar Fœdor Ivanovitz, mais sous Ivan Basilidès, au seizieme siecle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé Anika, homme riche pour son état et pour son pays, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une maniere jusqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que personne n'entendoit, descendoient tous les ans une riviere qui tombe dans la Duina*, et venoient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquoient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnoient leur or aux Es-

* Mémoires envoyés de Pétersbourg.

pagnols : il les fit suivre par, ses enfants et par ses valets jusque dans leur pays. C'étoient des Samoïedes, peuples qui paroissent semblables aux Lappons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignore comme eux l'usage du pain ; ils ont comme eux le secours des rangiferes ou rennes qu'ils attelent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes, au milieu des neiges * : mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espece d'hommes et celle des Lappons des différences très marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure, plus avancée, est au niveau de leur nez ; leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que sur la tête ; le mamelon est d'un noir d'ébene. Les Lappons et les Lapponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle Histoire Naturelle du Jardin du Roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espece des Lappons avec l'espece des Samoïedes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celle des Samoïedes et des Hottentots paroissent les deux extrêmes de notre continent : et si l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïedes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espece animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïedes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'être Suprême ; ils approchent du Ma-

---

* Mémoires envoyés de Pétersbourg.

nichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des Mages, en ce seul point qu'ils reconnoissent un bon et un mauvais Principe. Le climat horrible qu'ils habitent semble en quelque maniere excuser cette croyance si ancienne chez tant de peuples et si naturelle aux ignorants et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres: étant presque sans passion, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites; le sentiment seul les dirige; et c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques uns de ces sauvages de se laisse conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regarderent l'Empereur comme leur Dieu, et se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby et de l'Irtis *; on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays, et 1595, et le conquit pour les Czars avec quelques soldats et quelque artillerie, comme Cortez subjugua le Mexique; mais il ne conquit guere que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la riviere d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol †, capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croiroit que cette contrée a été long-temps le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous Attila, et que ces Huns venoient du Nord de la Chine? Les Tartares Usbecks ont succédé aux

---

* En Russe Irtisch. † En Russe Tobolskoy.

Huns, et les Russes aux Usbecks. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, sur-tout vers le Midi : on en juge par des tombeaux et par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le soixantieme degré ou environ, jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les Mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la zone tempérée : ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs et dans les rivieres.

Au-dessous de la contrée des Samoïedes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïedes, sinon qu'ils sont, comme eux et comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs et pêcheurs ; les uns sans religion, parcequ'ils ne sont pas rassemblés ; les autres, qui composent des hordes, ayant une espece de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins : ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parceque rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissoient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle de mouton ; il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritoit pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques Chrétiens vers l'an 1712 ; ceux-là sont Chrétiens comme nos paysans les plus grossiers, sans savoir ce qu'ils sont. Plusieurs auteurs prétendent que ce peuple est originaire de la Grande Permie : mais cette Grande Permie est presque déserte, pourquoi

ses habitans se seroient-ils établis si loin et si mal? Ces obscurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'est sur-tout chez ces Ostiaks, chez les Burates et les Jakutes, leurs voisins, qu'on trouve souvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu savoir l'origine : les uns le croient un ivoire fossile ; les autres, les dents d'une espece d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent et qui confondent la philosophie?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet amiante, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espece de papier.

Au Midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu Chrétien. A l'Est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pu entièrement soumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connoissance du calendrier. Ils comptent par nieges et non par la marche apparente du soleil : comme il neige régulièrement et long-temps chaque hiver, ils disent : Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier Suédois Stralemberg, qui, ayant été pris à Pultava, passa quinze ans en Sibérie, et la parcourut toute entiere : il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; et ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des especes humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulieres que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très peu de ces Maures Blancs ou de ces Albinos dont un a été présenté à l'Académie des Sciences de Paris, et que j'ai vu. Il en

est ainsi de plusieurs animaux dont l'espece est très rare.

Quant aux Borandiens, dont il est parlé souvent dans la savante Histoire du Jardin du Roi de France, mes Mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le Midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmoucks, les Monguls, sont ces mêmes Scythes qui, conduits par Madiès, s'emparerent de la haute Asie, et vainquirent le roi des Medes Cyaxarès. Ce sont eux que Gengis-kan et ses enfans menerent depuis jusqu'en Allemagne, et qui formerent l'empire du Mogol sous Tamerlan. Ces peuples sont un grand exemple des changements arrivés chez toutes les nations. Quelques unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmoucks qui habite entre la Sibérie et la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé, en 1720, une maison souterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendants d'oreilles, une statue équestre d'un prince oriental portant un diadême sur sa tête, deux femmes assises sur des trônes, un rouleau de manuscrits envoyés par Pierre-le-Grand à l'Académie des Inscriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet: tous témoignages singuliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves subsistantes de ce qu'a dit Pierre-le-Grand plus d'une fois, que les arts avoient fait le tour du monde.

DU KAMSHATKA.

La derniere province est le Kamshatka, le pays

le plus oriental du continent. Le Nord de cette contrée fournit aussi de belles fourrures; les habitans s'en revêtoient l'hiver, et marchoient nus l'été. On fut surpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties septentrionales, depuis le pays des Samoïedes jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'est ainsi que dans l'empire de Russie il y a plus de différentes especes, plus de singularités, plus de mœurs différentes, que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récents m'apprennent que ce peuple sauvage a aussi ses théologiens, qui font descendre les habitans de cette presqu'isle d'une espece d'être supérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires disent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainsi ils auroient une mythologie, et ils n'ont point de religion; cela pourroit être vrai, et n'est guere vraisemblable: la crainte est l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs absurdités ils distinguent des choses permises et des choses défendues: ce qui est permis, c'est de satisfaire toutes ses passions; ce qui est défendu, c'est d'aiguiser un couteau ou une hache quand on est en voyage, et de sauver un homme qui se noie. Si en effet c'est un péché parmi eux de sauver la vie à son prochain, ils sont en cela différents de tous les hommes qui courent par instinct au secours de leurs semblables, quand l'intérêt ou la passion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il semble qu'on ne pourroit parvenir à faire un crime d'une action si commune et si nécessaire qu'elle n'est pas même une vertu, que par une philosophie également fausse et superstitieuse, qui persuaderoit qu'il ne faut pas s'opposer à la Providence, et qu'un homme destiné par le ciel à être noyé ne doit pas être secouru par

un homme : mais les barbares sont bien loin d'avoir même une fausse philosophie.

Cependant ils célebrent, dit-on, une grand fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui signifie *purification*; mais de quoi se purifient-ils, si tout leur est permis? et pourquoi se purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou?*

Il y a sans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de presque tous les peuples : les leurs sont un défaut d'esprit, et les nôtres en sont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parceque nous avons plus raisonné.

Comme ils ont une espece de dieu, ils ont aussi des démons; enfin, il y a parmi eux des sorciers, ainsi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce sont les vieilles qui sont sorcieres dans le Kamshatka, comme elles l'étoient parmi nous avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc par-tout l'apanage de l'esprit humain, d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité et sur notre foiblesse! Les Kamshatkales ont aussi des prophetes qui expliquent les songes; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion Grecque. Un gentilhomme Russe très instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections étoit que ce culte ne pouvoit être fait pour eux, puisque le pain et le vin sont nécessaires à nos mysteres, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations; je n'en ferai qu'une : c'est que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Lapponie jusqu'aux Mers du Japon, on trouve que

la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier Cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de Pierre, qui, après la malheureuse journée de Narva, étendoit encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite, en 1725, quelque temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine Béring, Danois, avec ordre exprès d'aller par la Mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise étoit praticable. Béring ne put réussir dans sa premiere navigation. L'Impératrice Anne l'y envoya encore en 1733. Spengenberg, capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avoit fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer et les fournir des choses nécessaires. Spengenberg pénétra jusqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'isles, et revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741, Béring courut cette mer, accompagné de l'astronome de Lisle de la Croyere, de cette famille de Lisle qui a produit de si savants géographes; un autre capitaine alloit de son côté à la découverte. Béring et lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce passage, si long-temps cherché par les Mers du Nord, fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua; le scorbut fit périr une partie de l'équipage: on vit l'espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portoient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. Béring mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L'autre capitaine, se trouvant

plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendus inutilement, et de Lisle expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premieres tentatives sur les Mers Septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles et si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la Mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagetes, des Slavons, des Cimbres, des Getes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des Czars: les Russes, proprement dits, sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres états sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois, appelés Normands, de Germains Septentrionaux, appelés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, et l'on n'en connoît aucune des anciens Romains. Le Souverain Pontife est souvent le rejeton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales, incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont long-temps à se civiliser, et même à former leur langage: les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, qui si l'on doit s'étonner,

c'est que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAP. II.

Suite de la Description de la Russie. Population, Finances, Armées, Usages, Religion. Etat de la Russie avant Pierre-le-Grand.

PLUS un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine et l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parcequ'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connoissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité : ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais et des efforts tentés dans des siecles précédents. Les Russes sont venus tard, et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avoit fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup; mais, tel qu'il est, il possede autant de sujets qu'aucun état Chretien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation et du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie et en Pologne les richesses d'un gentilhomme et d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payoient la capitation.

Marchands - - - - - - - - - - - -	198,000
Ouvriers - - - - - - - - - - -	16,500
Paysans incorporés avec les marchands et les ouvriers - - - - - - - - -	1,950
Paysans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice - -	430,220
Autres qui n'y contribuent pas - - -	26,080
Ouvriers de différents métiers, dont les parents sont inconnus - - - - - -	1,000
Autres qui ne sont point incorporés dans les classes des métiers - - -	4,700
Paysans dépendants immédiatement de la couronne, environ - - - - - -	555,000
Employés aux mines de la couronne, tant Chrétiens que Mahométans et Païens - - - - - - - - - - -	64,000
Autres paysans de la couronne, travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers - - - - - - - -	24,200
Nouveaux convertis à l'église Grecque.	57,000
Tartares et Ostiaks Païens - - - - -	241,000
Mourses, Tartares, Morduates, et autres, soit Païens, soit Grecs, employés aux travaux de l'amirauté -	7,800
Tartares contribuables, appelés *tepteris* et *bobilitz*, etc - - - - - - -	28,900
Serfs de plusieurs marchands et autres privilégiés, lesquels, sans posséder de terres, peuvent avoir des esclaves - - - - - - - - - - -	9,100
Paysans des terres destinées à l'entretien de la cour - - - - - - - -	418,000
	2,083,450

De l'autre part - - - - - - - -	2,083,450
Paysans des terres appartenantes en propre à sa majesté, indépendamment du droit de la couronne - -	60,500
Paysans des terres confisquées à la couronne - - - - - - - - - - -	13,600
Serfs des gentilshommes - - - - - -	3,550,000
Serfs appartenants à l'assemblée du clergé, et qui défrayent ses dépenses - - -	37,500
Serfs des évêques - - - - - - - -	116,400
Serfs des couvents, que Pierre avoit beaucoup diminués - - - - - - -	721,500
Serfs des églises cathédrales et paroissiales - - - - - - - - - - -	23,700
Paysans travaillant aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ - - - - - - - -	4,000
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers - - - - - - - - -	16,000
Paysans des terres données aux principaux manufacturiers - - - - - -	14,500
Travailleurs aux mines de la couronne -	3,000
Bâtards élevés par des prêtres - - -	40
Sectaires appelés *raskolniki* - - - -	2,200
	6,646,390

Voilà en nombre rond six millions six cent quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans et les vieillards sont comptés; mais les filles et les femmes ne le sont point, non plus que les garçons qui naissent depuis l'établissement d'un cadastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la noblesse de tout l'empire, ni les ecclésiastiques, qui sont au nombre de deux cent mille, ne sont soumis à cette capitation : les étrangers dans l'empire sont tous exempts, de quelque profession et de quelque pays qu'ils soient. Les habitans des provinces conquises, savoir la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Carelie, et une partie de la Finlande, l'Ukraine et les Cosaques du Tanaïs, les Calmouks et d'autres Tartares, les Samoïedes, les Lappons, les Ostiaks, et tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne sont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il est impossible que le total des habitants de la Russie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans, en 1759, lorsqu'on m'envoya de Pétersbourg ces Mémoires tirés des Archives de l'Empire. A ce compte, il y a huit personnes par mille quarré. L'ambassadeur Anglois, dont j'ai parlé, n'en donne que cinq ; mais il n'avoit pas, sans doute, des mémoires aussi fideles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Russie est donc, proportion gardée, précisément cinq fois moins peuplé que l'Espagne ; mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il est à-peu-près aussi peuplé que la France et que l'Allemagne ; mais, en considérant sa vaste étendue, le nombre des peuples y est trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement ; c'est que, de six millions six cent quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenants au clergé de la Russie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainsi, sur sept personnes contribuables, le clergé en avoit une ; mais il s'en faut bien qu'en possédant

ce septieme, ils jouissent de la septieme partie des revenus de l'état, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la septieme partie de toutes les richesses: car leurs paysans payaient une capitation au souverain; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Russie dont le Clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Russie; les ministres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il est très vraisemblable qui la Russie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole, venue du fond de l'Arabie, et l'autre, venue d'Amérique, n'avoient point encore fait de ravages dans ces climats, où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dus, l'un à Mahomet, l'autre à Christophe Colomb. La peste, originaire d'Afrique, approchoit rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépiniere d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays on comte environ sept mille quatre cents moines et cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit Pierre-le-Grand de les réduire à un plus petit nombre, soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement est l'espece humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées, et perdues pour l'état, avoient, comme le lecteur a pu le remarquer, sept cent vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, et c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus, si commun si funeste à tant d'états, n'a été cor-

rigé que par l'impératrice Catharine II. Elle a osé venger la nature et la religion, en ôtant au clergé et aux moines des richesses odieuses; elle les a payés du trésor public, et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des Finances de l'empire, en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles; ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisoit alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtements, les mœurs en Russie, avoient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe Chrétienne: telle étoit l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes et dans leur séjour, et celle de ne ce présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule et barbare d'aller parler à Dieu, aux Rois, à ses amis, et aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie sembloit plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solennels, et ces especes de hauts turbans qui élevoient la taille, étoient plus imposants aux yeux que les perruques et les justaucorps, et plus convenables aux climats froids: mais cet ancien vêtement de tous les peuples paroît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étoient grossiers; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs

fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. Albert Krantz parle d'un ambassadeur Italien à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête, parce-qu'il ne se découvroit pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur François.

Oléarius prétend que le Czar Michel Fœdérovitz relégua en Sibérie un marquis d'Exideuil, ambassadeur du Roi de France Henri IV; mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou. C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas: ils ont trafiqué avec les peuples de la Nouvelle Zemble qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des Samoïdes, comme s'ils avoient pu les entendre. Si on retranchoit des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneroient.

Le gouvernement ressembloit à celui des Turcs par la milice des Strélitz, qui, comme celle des Janissaires, disposa quelquefois du trône, et troubla l'état presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces Strélitz étoient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étoient dispersés dans les provinces subsistoient de brigandages; ceux de Moscou vivoient en bourgeois, trafiquoient, ne servoient point, et poussoient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie il falloit les casser; rien n'étoit ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'état ne possédoit pas au dix-septieme siecle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'étoit assez quand Pierre parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'étoit pas le tiers de ce qu'il falloit pour en sortir et pour se rendre considérable en Europe: mais aussi beaucoup d'impôts étoient payes en denrées, selon l'usage des Turcs;

usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de Czar, il se peut qu'il vienne des Tzars ou Tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie Jean ou Ivan Basilidès eut, au seizieme siecle, conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre, qui est demeuré à ses successeurs. Avant Ivan Basilidès, les mîatres de la Russie portoient le nom de *Veliki Knès*, *Grand Prince*, *Grand Seigneur*, *Grand Chef*, que les nations Chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le Czar Michel Fœdérovitz prit avec l'ambassade Holstenoise les titres de *Grand Seigneur et Grand Knès*, *Conservateur de tous les Russes*, *Prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, *&c.* *Tzar de Casan*, *Tzar d'Astracan*, *Tzar de Sibérie*. Ce nom de *Tzar* étoit donc le titre de ces princes orientaux; il étoit donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Tshas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les Tzars Sibériens n'avoient jamais etendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*Empereur*, qui ne signifioit que *Général d'Armée*, devint le nom des maîtres de la république Romaine; on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considere l'étendue et la puissance de leur domination.

RELIGION.

La religion de l'état fut toujours, depuis le onzieme siecle, celle qu'on nomme Grecque par opposition à la Latine; mais il y avoit plus de pays Mahométans et de Païens que de Chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine étoit idolâtre; et dans plus d'une province toute espece de religion étoit inconnue.

L'ingénieur Perry et le baron de Stralemberg, qui ont été si long-temps en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les Païens que dans les autres: ce n'est pas le Paganisme qui les rendoit plus vertueux; mais, menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étoient nécessairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princesse nommée Olha l'y introduisit, à la fin du dixieme siecle, comme Clotilde, niece d'un prince Arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un Micislas, duc de Pologne, chez les Polonois; et la sœur de l'empereur Henri II. chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, et de persuader les autres hommes.

Cette princesse Olha, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople: on l'appela Hélene; et dès qu'elle fut Chrétienne, l'empereur Jean Zimiscès ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle étoit veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princesse Olha ou Olga ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes: son fils qui régna long-temps * ne pensa point du tout comme sa mere;

* On l'appelloit Sowastoslaw.

mais son petit-fils Volodimer, né d'une concubine, ayant assassiné son frere pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'Empereur de Constantinople, Basile, ne l'obtint qu'à condition qu'il se feroit baptiser. C'est à cette époque de l'année 987, que la religion Grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un Patriarche de Constantinople, nommé Chrysoberge, envoya un évêque baptiser Volodimer, pour ajouter à son patriarchat cette partie du monde *.

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeul. Uu Grec fut Premier Métropolitain de Russie ou Patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du Grec; ils y auroient gagné si le fond de leur langue, qui est la Slavone, n'étoit toujours demeuré le même, à quelques mots prés qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des Patriarches Grecs, nommé Jérémie, ayant un procès au divan, et étant venu à Moscou demander des secours, renonca enfin à sa prétention sur les églises Russes, et sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé Job, en 1588.

Depuis ce temps l'église Russe fut aussi indépendante que son empire. Il étoit en effet dangereux, honteux et ridicule que l'église Russe dépendît d'une église Grecque, esclave des Turcs. Le patriarche de Russie fût dès-lors sacré par les évêques Russes, non par le patriarche de Constantinople. Il eut rang dans l'église Grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul patriarche libre et puissant, et par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires et avilis

---

* Tiré d'un manuscrit particulier intitulé, *du Gouvernement Ecclesiastique de Russie.*

étoit peut-être une des raisons qui avoient tenu l'église Russe en paix. Cette église d'ailleurs etoit si peu instruite, que le Czar Fœdor, frère de Pierre-le-Grand, fut le premier qui introduisit le plain-chant chez elle.

Fœdor et sur-tout Pierre admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conseils ceux de rite Grec, Latin, Luthérien, Calviniste : ils laisserent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'état fût bien servi. Il n'y avoit dans cet empire de deux mille lieues de longuer aucune église Latine. Seulement lorsque Pierre eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles Catholiques dirigées par des Capucins ; mais quand les Jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'Avril 1718. Il souffroit les Capucins comme des moines sans conséquence, et regardoit les Jésuites comme des politiques dangereux. Ces Jésuites s'étoient établis en Russie en 1685 ; ils furent expulsés quatre ans après : ils revinrent encore, et furent encore chassés.

L'Eglise Grecque est flattée de se voir étendue dans une empire de deux mille lieues, tandis que la Romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite Grec ont voulu sur-tout conserver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite Latin, et ont toujours craint le zele de l'église de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parcequ'en effet l'église Romaine, très resserrée dans notre hémisphere, et se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes et par les nations établies chez eux. De toutes

les églises Grecques, la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

SUITE DE L'ETAT OU ETOIT LA RUSSIE AVANT PIERRE-LE-GRAND.

La Russie, qui doit uniquement à Pierre-le-Grand sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avoit aucune depuis qu'elle étoit Chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisoient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'Héraclius quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars Grecs. Mais le Grand Knès Volodimer, occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, et fatigué des troubles intestins de sa maison, affoiblit encore ses états en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. Ivan Basilidés la délivra et l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinerent.

Il s'en falloit beaucoup, avant Pierre-le-Grand, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédoit rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : et la Livonie seule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Cosaques n'étoient point soumis ; les peuples d'Astracan obéissoient mal ; le peu de commerce que l'on faisoit étoit désavantageux. La Mer-Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Azof, et la Mer Caspienne, étoient entièrement inutiles à une nation qui n'avoit pas un vaisseau, et qui même dans sa langue manquoit de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus

du Czar Pierre, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé Philarète, et d'une religieuse; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut savoir que cet archevêque étoit un seigneur puissant, que le tyran Boris avoit forcé de se faire prêtre. Sa femme Sheremeto fut aussi contrainte de prendre le voile: c'étoit un ancien usage des tyrans occidentaux Chrétiens Latins; celui des Chrétiens Grecs étoit de crever les yeux. Le tyran Démétri donna à Philarète l'archevêché de Rostou, et l'envoya ambassadeur en Pologne. Cet ambassadeur étoit prisonnier chez les Polonois alors en guerre avec les Russes, tant le droit des gens étoit ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant sa détention que le jeune Romano, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea son pere contre des prisonniers Polonois, et le jeune czar créa son père Patriarche: ce vieillard fut souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paroît singulier aux étrangers, le mariage du Czar Michel Romano le semble davantage. Les monarques des Russies ne prenoient plus des épouses dans les autres états depuis l'an 1490. Il paroît que depuis qu'ils eurent Casan et Astracan ils suivirent presqu'en tout les coutumes Asiatiques, et principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encore plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un czar on faisoit venir à la cour les plus belles filles des provinces; la grande maîtresse de la cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, et les faisoit manger toutes ensemble. Le czar les voyait ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage étoit fixé, sans que le choix fût encore connu; et le jour marqué on présentoit un habit de noce à celle sur qui le choix secret étoit tombé: on

distribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette maniére que Michel Romano épousa Eudoxe, fille d'un pauvre gentilhomme nommé Streshneu. Il cultivoit ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le Czar avec des présents, lui apprirent que sa fille étoit sur le trône. Le nom de cette princesse est encore cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, et n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire qu'avant l'élection de Romano un grand parti avoit élu le prince Ladislas, fils du Roi de Pologne Sigismond III. Les provinces voisines de la Suède avoient offert la couronne à un frère de Gustave-Adolphe : ainsi la Russie étoit dans la même situation où l'on a vu si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imitèrent point les Polonois, qui font un contrat avec le Roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se soumirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avoit jamais été un royaume électif: mais la race masculine des anciens souverains ayant manqué, six Czars ou prétendants ayant péri malheureusement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; et cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais longtemps. Les Polonois d'une côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, et après des pillages qui étoient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une treve de quatorze ans. La Pologne, par cette treve, demeura en possession du duché de Smolensko, dans

lequel le Borysthène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix; ils restèrent en possession de l'Ingrie, et privèrent les Russes de toute communication avec la Mer Baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, et il ne se fit dans ses états aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée, en 1645, son fils Alexis Michaelovitz, ou fils de Michel, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les Czars étoient sacrés par le Patriarche, suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le patriarche de Russie étoit assis sur la même estrade avec le souverain, et affectoit toujours une égalité qui choquoit le pouvoir suprême.

ALEXIS MICHAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis se maria comme son père, et choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du boyard Miloslauski, en 1647, et ensuite une Nariskin, en 1671. Son favori Morosou épousa l'autre. On ne peut donner à ce Morosou une titre plus convenable que celui de visir, puisqu'il étoit despotique dans l'empire, et que sa puissance excita des révoltes parmi les Strélitz et le peuple, comme il est arrivé souvent à Constantinople.

Le regne d'Alexis fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangeres. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé Stenko-Rasin, voulut se faire Roi d'Astracan: il inspira long-temps la terreur; mais enfin, vaincu et pris, il finit par le dernier supplice, comme tous ses semblables, pour lesquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'As-

tracan. Cette partie du monde étoit celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étoient que par les supplices; et de ces supplices affreux naissoient la servitude et la fureur secrete de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuse, et terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de Kiovie, et de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois; et les bornes de l'empire étoient toujours très resserées du côté de la Suède.

Les Turcs étoient alors plus à craindre; ils tomboient sur la Pologne et menaçoient les pays du Czar voisins de la Tartarie Crimée, l'ancienne Chersonese Taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendoit de la Pologne en Ukraine. Les Cosaques de l'Ukraine, qui n'avoient jamais voulu de maîtres, ne savoient alors s'ils appartenoient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Russie. Le Sultan Mahomet IV. vainqueur des Polonois, et qui venoit de leur imposer un tribut, demanda, avec tout l'orgueil d'un Ottoman et d'un vainqueur, que le Czar évacuât tout ce qu'il possédoit en Ukraine, et fut refusé avec la même fierté. On ne savoit point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le Sultan dans sa lettre ne traitoit le Souverain des Russies que de *Hospodar Chrétien*, et s'intituloit *très glorieuse Majesté, Roi de tout l'Univers.* Le Czar repondit *qu'il n'étoit pas fait pour se soumettre à un chien de Mahométan, et que son cimeterre valoit bien le sabre du Grand Seigneur.*

Alexis alors forma un dessein qui sembloit annoncer l'influence que la Russie devoit avoir un jour dans l'Europe Chretienne. Il envoya des ambassadeurs au pape et à presque tous les grands souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des

Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte Ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu'à ne point baiser les pieds du Pape, et n'obtinrent ailleurs que des vœux impuissants; les querelles des Princes Chrétiens, et les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la Chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçoient de subjuguer la Pologne qui refusoit de payer le tribut. Le Czar Alexis la secourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne, Jean Sobieski, lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célebre bataille de Choczim, qui lui fraya le chemin au trône. Alexis disputa ce trône, et proposa d'unir ses vastes états à la Pologne, comme les Jagellons y avoient joint la Lithuanie; mais plus son offre étoit grande, moins elle fut acceptée. Il étoit très digne, dit-on, de ce nouveau royaume, par la maniere dont il gouvernoit les siens: c'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois, quoique imparfait; il introduisit des manufactures de toile et de soie, qui, à la vérité, ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga et la Kama de familles Lithuaniennes, Polonoises, et Tartares, prises dans ses guerres. Tous les prisonniers, auparavant, étoient esclaves de ceux auxquels ils tomboient en partage; Alexis en fit des cultivateurs: il mit, autant qu'il put, la discipline dans ses armées; enfin il étoit digne d'être le père de Pierre-le-Grand; mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit: une mort prématurée l'enleva, à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677, selon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours sur celui des Russes.

FŒDOR ALEXIOVITZ.

Après Alexis, fils de Michel, tout retomba dans la confusion. Il laissoit de son premier mariage deux princes et six princesses. L'aîné, Fœdor, monta sur le trône, âgé de quinze ans, prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenoit pas de la faiblesse de son corps. Alexis son père l'avoit fait reconnoître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usèrent les Rois de France depuis Hugues-Capet jusqu' à Louis le Jeune, et tant d'autres souverains.

Le second des fils d'Alexis étoit Ivan, ou Jean, encore plus maltraité par la nature que son frère Fœdor, presque privé de la vue et de la parole, ainsi que de santé, et attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la Princesse Sophie, distinguée par les talents de son esprit, mais malheureusement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à Pierre-le-Grand.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes, fille du boyard Nariskin, laissa Pierre et la Princesse Nathalie. Pierre, né le 30 Mai 1672, et suivant le nouveau style, 10 Juin, avoit à peine quatre ans et demi quand il perdit son père. On n'aimoit point les enfants d'un second lit, et on ne s'attendoit pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de Romano fut toujours de policer l'état ; tel fut encore le caractere de Fœdor. Nous avons déja remarqué, en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale : on lui doit quelques réglements de police générale ; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'étoit ni assez instruit, ni assez actif,

ni assez déterminé, pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuoit toujours avec des succès balancés, ne permettoit pas à un prince d'une santé foible de tenter ce grand ouvrage. Fœdor épousa, commes ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontieres de Pologne ; et l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme, en 1682, Marthe Mateona, fille du secrétaire Apraxin. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laissa point d'enfans. Comme les Czars se marioient sans avoir égard à la naissance, ils pouvoient aussi choisir, du moins alors, un successeur, sans égard à la primogéniture. Il sembloit que le rang de femme et d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite ; et en cela l'usage de cet empire étoit bien supérieur aux coutumes des états les plus civilisés.

Fœdor, avant d'expirer, voyant que son frère Ivan, trop disgracié de la nature, étoit incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, et qui faisoit déja concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de Czarine étoit favorable aux femmes, il y en avoit une autre bien dure : les filles des Czars se marioient alors rarement ; la plupart passoient leur vie dans un monastère.

La princesse Sophie, la troisieme des filles du premier lit du Czar Alexis, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restoit à son frère Fœdor peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent ; et se trouvant entre ses deux autres frères qui ne pouvoient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'empire ; elle

voulût, dans les derniers temps de la vie du Czar Fœdor, renouveler le rôle que joua autrefois Pulchérie avec l'empereur Théodose, son frère.

CHAP. IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible Sédition de la Milice des Strélitz.

A PEINE Fœdor fut-il expiré *, que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'aîné, et les intrigues de la Princesse Sophie, leur sœur, exciterent dans le corps de Strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les Janissaires ni le gardes Prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord, deux jours après les obseques du Czar Fœdor, ils courent en armes au Kremelin; c'est, comme on sait, le palais des Czars à Moscou; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels, qui ne les avoient pas assez exactement payés. Le ministere est obligé de casser les colonels et de donner aux Strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contents, ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle des *Batogues:* voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nu le patient; on le couche sur le ventre, et deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jusqu'à ce que le juge dise: *C'est assez.* Les colonels, ainsi traités par leurs soldats, furent encore obligés de les remercier, selon l'usage

* Tiré tout entier des Mémoires Envoyés de Moscou et de Pétersbourg.

oriental des criminels, qui, après avoir été punis, baisent la main de leurs juges: ils ajoutèrent à leurs remerciemens une somme d'argent; ce qui n'étoit pas d'usage.

Tandis que les Strélitz commençoient ainsi à se faire craindre, la Princesse Sophie, qui les animoit sous main pour les conduire de crime en crime, convoquoit chez elle une assemblée des Princesses du sang, des généraux d'armée, des Boyards, du Patriarche, des Evêques, et même des principaux marchands: elle leur représentoit que le Prince Ivan, par son droit d'aînesse et par son mérite, devoit avoir l'empire, dont elle espéroit en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée, elle fait promettre aux Strelitz une augmentation de paye et des présents: ses émissaires excitent sur-tout la soldatesque contre la famille des Nariskins, et principalement contre les deux Nariskins, frères de la jeune Czarine douairiere, mère de Pierre I. On persuade aux Strélitz qu'un de ces frères, nommé Jean, a pris la robe du Czar, qu'il s'est mis sur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince Ivan; on ajoute qu'un malheureux médecin Hollandois, nommé Daniel Vangad, a empoisonné le Czar Fœdor. Enfin, Sophie fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs, qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'état, et qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de Sylla et des triumvirs de Rome. Christiern II. les avoit renouvelées en Danemarck et en Suède. On voit par-là que ces horreurs sont de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les Knès Dolgorouki et Maffeu*: les Strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traî-

* Ou Matheoff: c'est Matthieu dans notre langue.

rent sur la grande place; aussitôt ils entrent dans le palais: ils y trouvent un des oncles du Czar Pierre, Athanase Nariskin, frère de la jeune Czarine; ils le massacrent de la même manière: il forcent les portes d'une église voisine, où trois proscrits s'étoient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent, et les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur étoit si aveugle que, voyant passer un jeune seigneur de la maison de Soltikof, qu'ils aimoient, et qui n'étoit point sur la liste des proscrits, quelques uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour Jean Nariskin qu'ils cherchoient, ils le tuèrent sur-le-champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ce temps-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils porterent le corps du jeune Soltikof à son père pour l'enterrer, et le père malheureux, loin d'oser se plaindre, leur donna des récompenses pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles et l'épouse du mort, lui reprochèrent sa faiblesse. "Attendons le temps de la vengeance," leur dit le vieillard. Quelques Strélitz entendirent ces paroles: ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, et l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres Strélitz vont chercher par-tout le médecin Hollandois, Vangad: ils rencontrent son fils; ils lui demandent où est son père; le jeune homme, en tremblant, répond qu'il l'ignore, et sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin Allemand: "tu es médecin, lui disent-ils; si tu n'as "pas empoisonné notre maître Fœdor, tu en as empoisonné d'autres; tu mérites bien la mort:" et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandois qu'ils cherchoient; il s'étoit déguisé en mendiant; ils le traînent devant le palais: les Princesses, qui aimoient ce bon homme, et qui avoient confiance en lui, demandent sa grace

aux Strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, et qu'il a très bien traité leur frère Fœdor. Les Strélitz répondent que non seulement Il mérite la mort comme médicin, mais aussi comme sorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud séché et un peau de serpent. Ils ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune Ivan Nariskin, qu'ils cherchent en vain depuis deux jours : qu'il est sûrement caché dans le palais ; qu'ils y mettront le feu si on ne leur donne leur victime. La Sœur d'Ivan Nariskin, les autres Princesses, épouvantées, vont dans la retraite où Jean Nariskin est caché : le Patriarche le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction, apres quoi il prend une image de la Vierge, qui passoit pour miraculeuse ; il mene par la main le jeune homme, et s'avance aux Strélitz, en leur montrant l'image de la Vierge. Les Princesses en larmes entourent Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent, au nom de la Vierge, d'accorder la vie à leur parent ; mais les soldats l'arrachent des mains des Princesses : ils le traînent au bas des escaliers avec Vangad : alors ils forment entre eux une espece de tribunal ; ils appliquent à la question Nariskin et le médecin. Un d'entre eux, qui savoit écrire, dresse un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être haché en pieces : c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité Nariskin et Vangad, ils exposent leurs têtes, leurs pieds, et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade.

Pendant qu'ils assouvissoient leur fureur aux yeux des Princesses, d'autres massacroient tous ceux qui leur étoient odieux, ou suspects à Sophie.

Cette exécution horrible finit par proclamer souverains les deux Princes Ivan et Pierre, en leur associant leur sœur Sophie en qualité de co-régente.

Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompensa, confisqua les biens des proscrits et les donna aux assassins; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avoient massacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres patentes par lesquelles elle les remercioit de leur zèle et de leur fidélité.

CHAP. V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singuliere de Religion. Conspiration.

VOILÀ par quels degrès la Princesse Sophie * monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée Czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut Pierre I. devant les yeux. Sophie eut tous les honneurs d'une souveraine; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la prémiere place au conseil, et sur-tout la puissance suprême. Elle avoit beaucoup d'esprit, faisoit même des vers dans sa langue, écrivoit et parloit bien : une figure agréable relevoit encore tant de talents; son ambition seule les ternit.

Elle maria son frère Ivan suivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune Soltikof, de la maison de ce même Soltikof que les Strélitz avoient assassiné, fut choisie au milieu de la Sibérie, où son père commandoit dans une forteresse, pour être présentée au Czar Ivan à Moscou. Sa beauté l'emporta sur les brigues de toutes ses rivales : Ivan l'épousa en 1684. Il semble, à chaque mariage d'un

* Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

Czar, qu'on lise l'histoire d'Assuérus, ou celle du second Théodose.

Au milieu des fêtes de ce mariage les Strélitz excitèrent un nouveau soulèvement : et, qui lecroiroit ? c'étoit pour la religion, c'étoit pour le dogme. S'ils n'avoient été que soldats, ils ne seroient pas devenus controversistes ; mais ils étoient bourgeois de Moscou. Du fond des Indes jusqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace peut fonder une secte ; et c'est ce qu'on a vu dans tous les temps, sur-tout depuis que la fureur du dogme est devenue l'arme des audacieux et le joug des imbécilles.

On avoit déja essuyé quelques séditions en Russie, dans les temps où l'on disputoit si la bénédiction devoit se donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain Abakum, archiprêtre, avoit dogmatisé sur le Saint-Esprit, qui, selon l'évangile, doit illuminer tout fidele, sur l'égalité des premiers Chretiens, sur ces paroles de Jésus : *Il n'y aura ni premier ni dernier.* Plusieurs citoyens, plusieurs Strélitz, embrassèrent les opinions d'Abakum : le parti se fortifia ; un certain Raspop en fut le chef. Les sectaires enfin entrèrent dans la Cathédrale, où le Patriarche et son Clergé officioient ; ils le chassèrent lui et les siens à coups de pierres, et se mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils appelloient le Patriarche *loup ravisseur dans le bercail ;* titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la Princesse Sophie et les deux Czars de ces désordres ; on fit dire aux autres Strélitz, qui soutenoient la bonne cause, que les Czars et l'Eglise étoient en danger. Le parti des Strélitz et bourgeois Patriarchaux en vint aux mains contre la faction des Abakumistes ; mais le carnage fut suspendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussitôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'étoit

pas difficile : on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le Patriarche et un évêque disputèrent contre Raspop, et au second syllogisme on se jeta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à Raspop et à quelques uns de ses fidèles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains, Sophie, Ivan, et Pierre.

Dans ce temps de trouble il y avoit un Knès Chovanskoi, qui, ayant contribué à l'élévation de la Princesse Sophie, vouloit pour prix de ses services partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva Sophie ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des Raspopites persécutés ; il souleva encore une partie des Strélitz et du peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l'enthousiasme de Raspop. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un simple fanatique. Chovanskoi ne prétendoit pas moins que l'empire ; et pour n'avoir jamais rien à craindre, il résolut de massacrer les deux Czars et Sophie, et les autres Princesses, et tout ce qui étoit attaché à la famille Czarienne. Les Czars et les Princesses furent obligés de se retirer au monastere de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'étoit à la fois un couvent, un palais et une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten, et tant d'autres chez les Chrétiens du rite Latin. Ce monastere de la Trinité appartient aux Moines Basiliens ; il est entouré de larges fossés et de remparts de briques garnis d'une artillerie nombreuse. Les moines possédoient quatre lieues de pays à la ronde. La famille Czarienne y étoit en sûreté plus encore par la force que par la sainteté de lieu. De là Sophie négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et lui fit trancher la tête, ainsi qu'à un de ses fils et à trente-sept Strélitz qui l'accompagnoient.

Le corps de Strélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité : il menace de tout exterminer : la famille Czarienne se

fortifie; les boyards arment leurs vassaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile sanglante commençoit. Le Patriarche appaisa un peu les Strélitz : les troupes qui venoient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils passèrent enfin de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle soumission; changement ordinaire à la multitude. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se mirent une corde au cou, et marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils vouloient réduire en cendres. Ces malheureux se rendirent devant le monastere, portant deux à deux un billot et une hache; ils se prosternérent à terre et attendirent leur supplice : on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moscou en bénissant leurs maîtres, et prêts, sans le savoir, à renouveler tous leurs attentats à la première occasion.

Après ces convulsions, l'état reprit un extérieur tranquille. Sophie eut toujours la principale autorité, abandonnant Ivan à son incapacité et tenant Pierre en tutele. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le prince Basile Gallitzin, qu'elle fit généralissime administrateur de l'état et garde des sceaux, homme supérieur en tout genre à tout ce qui étoit alors dans cette cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, parcequ'il avoit reçu une éducation meilleure, possédant même la langue Latine, presque totalement ignorée en Russie; homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siecle, et capable de changer la Russie, s'il en avoit eu le temps et le pouvoir, comme il en avoit la volonté. C'est l'éloge que fait de lui la Neuville, envoyé pour lors de la Pologne en Russie; et les éloges des étrangers sont les moins suspects.

Ce ministre contint la milice des Strélitz, en di-

stribuant les plus mutins dans des régiments en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne, long-temps rivale de la Russie, céda, en 1686, toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambassade en France; pays qui étoit, depuis vingt-ans, dans toute sa gloire, par les conquêtes et les nouveaux établissements de Louis XIV., par sa magnificence, et sur-tout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avoit eu encore aucune correspondance avec la Russie; on ne la connoissoit pas, et l'Académie des Inscriptions célébra par une médaille cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes: mais, malgré la médaille, l'ambassadeur Dolgorouki échoua; il essuya, même de violents dégoûts par la conduite de ses domestiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de Louis XIV. ne pouvoit prévoir alors que la Russie et la France compteroient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'état étoit alors tranquille au dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne, sa nouvelle alliée; continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en mésintelligence avec la Chine pour les frontieres.

Ce qui étoit le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquoit bien qu'il n'étoit point parvenu encore à une administration vigoureuse et réguliere, c'est que le Khan des Tartares de Crimée exigeoit un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avoit imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonese Taurique, célebre autrefois par le commerce des Grecs, et plus encore par leurs fables; contrée fertile et toujours barbare, nommée Crimée, du titre des

premiers Khans, qui s'appeloient Crim avant les conquêtes des enfants de Gengis. C'est pour s'affranchir et se venger de la honte d'un tel tribut, que le premier ministre, Gallitzin, alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressembloient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui : point de discipline, pas même de régiment bien armé ; point d'habits uniformes, rien de régulier ; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la disette, mais une profusion de bagages, qu'on ne voit pas même dans nos camps, où regne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portoient des munitions et des vivres dans des pays dévastés et dans des déserts nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes, sur la riviere de Samare, sans magasins. Gallitzin fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir sur la Samare une ville qui pût servir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année et achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois à la vérité, avec deux maisons de briques et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défense.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans cette expédition ruineuse. Cependant Sophie régnoit : Ivan n'avoit que le nom de Czar ; et Pierre, âgé de dix-sept ans, avoit déja le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, la Neuville, résident alors à Moscou, et témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que Sophie et Gallitzin engagerent le nouveau chef des Strélitz à leur sacrifier le jeune Czar : il paroît au moins que six cents de ces Strélitz devoient s'emparer de sa personne. Les mémoires secrets que la cour de Russie m'a confiés assurent que le parti étoit pris de tuer Pierre I. : le coup alloit être porté, et la Russie étoit privée à jamais de la nouvelle existence

qu'elle a reçue depuis. Le Czar fut encore obligé de se sauver au couvent de la Trinité; refuge ordinaire de la cour menacée de la soldatesque. Là il convoque les boyards de son parti, assemble une milice, fait parler au capitaine des Strélitz, appelle à lui quelques Allemands établis dans Moscou depuis longtemps, tous attachés à sa personne, parcequ'il favorisoit déja les étrangers. Sophie et Ivàn, restés dans Moscou, conjurent le corps des Strélitz de leur demeurer fidèles; mais la cause de Pierre, qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne et contre sa mère, l'emporte sur celle d'une Princesse et d'un Czar dont le seul aspect éloignoit les cœurs. Tous les complices furent punis avec une sévérité à laquelle le pays étoit alors aussi accoutumé qu'aux attentats: quelques uns furent décapités, après avoir éprouvé le supplice du knout ou des batoques. Le chef des Strélitz périt de cette manière: on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnoit. Le Prince Gallitzin, qui avoit un de ses parents auprès du Czar Pierre, obtint la vie; mais, dépouillé de tous ses biens, qui étoient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Archangel. La Neuville, présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à Gallitzin en ces termes: "Il t'est ordonné par le très "clément Czar de te rendre à Karga, ville sous le "pôle, et d'y rester le reste de tes jours. La bonté "extrême de sa majesté t'accorde trois sous par "jour."

Il n'y a point de ville sous le pôle. Karga est au soixante et deuxieme degré de latitude, six degrés et demi seulement plus au Nord que Moscou. Celui qui auroit prononcé cette sentence eût été mauvais géographe: on prétend que la Neuville a éte trompé par un rapport infidele.

Enfin la Princesse Sophie fut reconduite dans son

monastère de Moscou, après avoir régné long-temps: ce changement étoit un assez grand supplice.

De ce moment Pierre régna. Son frère Ivan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics: il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAP. VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la Grande Réforme.

PIERRE-LE-GRAND avoit une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux: son esprit étoit juste, ce qui est le fond de tous les vrais talents; et cette justesse étoit mêlée d'une inquiétude qui le portoit à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en falloit beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la Princesse Sophie avoit été sur-tout de le laisser dans l'ignorance et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, et son rang, ne rendoient que trop permis. Cependant il étoit récemment marié, et il avoit épousé, comme tous les autres Czars, une de ses sujettes, fille du colonel Lapuchin; mais étant jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre Gallitzin, ne firent pas augurer qu'il seroit un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs, il s'appli-

quoit à l'art militaire et au gouvernement : on devoit déja reconnoître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendoit encore moins qu'un prince qui étoit saisi d'un effroi machinal qui alloit jusqu'à la sueur froide et à des convulsions, quand il falloit passer un ruisseau, deviendroit un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par domter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faisoit rougir. Il apprit de lui-même, et presque sans maître, assez d'Allemand et de Hollandois pour s'expliquer et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandois étoient pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçoient déja dans Moscou une partie des arts qu'il vouloit faire naître dans son empire, et les autres excelloient dans la marine, qu'il regardoit comme l'art le plus nécessaire.

Telles étoient ses dispositions malgré les penchants de sa jeunesse. Cependant il avoit toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des Strélitz à réprimer, et une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avoit fini, en 1689, par une tréve qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle Pierre se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son pere Alexis avoit eu déja les mêmes vues ; mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avoit fait venir de Hollande, à grands frais, le constructeur Bothler *, patron de vaisseau, avec

* Mémoires de Pétersbourg et de Moscou.

des charpentiers et des matelots, qui bâtirent sur le Volga une grande frégate et un yacht : ils descendirent le fleuve jusqu'à Astracan : on devoit les employer avec de navires qu'on alloit construire pour trafiquer avantageusement avec la Perse par la Mer Caspienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de Stenko-Rasin. Ce rebelle fit détruire les deux bâtiments qu'il eût dû conserver pour son intérêt ; il massacra le capitaine : le reste de l'équipage se sauva en Perse, et de là gagna les terres de la Compagnie Hollandoise des Indes. Un maître charpentier bon constructeur resta dans la Russie et y fut long-temps ignoré.

Un jour Pierre se promenant à Ismael-of, une des maisons de plaisance de son aïeul, apperçut, parmi quelques raretés, une petite chaloupe Angloise qu'on avoit absolument abandonnée : il demanda à l'Allemand Timmerman, son maître de mathématiques, pourquoi ce petit bateau étoit autrement construit que ceux qu'il avoit vus sur la Moska ? Timmerman lui répondit qu'il étoit fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il falloit le radouber, le ragréer : on retrouva ce même constructeur Brant ; il étoit retiré à Moscou : il mit en état la chaloupe et la fit voguer sur la riviere d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

Pierre fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans la voisinage du monastère de la Trinité ; il fit bâtir par Brant deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla à Archangel, et ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même Brant, il s'embarqua sur la Mer Glaciale, qu'aucun souverain ne vit jamais avant lui : il étoit escorté d'un vaisseau de guerre Hollandois commandé par le capitaine Jolson, et suivi de tous les navires marchands abordés

à Archangel. Déja il apprenoit la manœuvre, et malgré l'empressement des courtisans à imiter leur maître, il étoit le seul qui l'apprît.

Il n'étoit pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Archangel semblèrent seulement des amusements de l'enfance de l'homme de génie; et ses premieres tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'étoit pendant la régence de Sophie; et si l'on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célebre Le Fort, d'une noble et ancienne famille du Piémont, transplantée depuis près de deux siecles à Geneve, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie, qui le portoit à de plus grandes choses, lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de là il passa en Hollande, servit quelque temps volontaire, et fut blessé au siege de Grave sur la Meuse, ville assez forte, que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, reprit sur Louis XIV. en 1674. Cherchant ensuite son avancement par-tout où l'espérance le guidoit, il s'embarqua, en 1675, avec un colonel Allemand, nommé Verstin, qui s'étoit fait donner par le Czar Alexis, père de Pierre, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la Mer, le Czar Alexis n'étoit plus; le gouvernement avoit changé; la Russie étoit troublée: le gouverneur d'Archangel laissa long-temps Verstin, Le Fort, et toute sa troupe, dans

la plus grande misere, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie: chacun se sauva comme il pût. Le Fort, manquant de tout, alla à Moscou, et se présenta au résident de Danemarck, nommé De Horn, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue Russe: quelque temps après il trouva le moyen d'être présenté au Czar Pierre. L'aîné Ivan n'étoit pas ce qu'il lui falloit; Pierre le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine Le Fort avoit-il servi; il n'étoit point savant; il n'avoit étudié à fond aucun art, mais il avoit beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le Czar étoit de devoir tout à son génie: il savoit d'ailleurs le Hollandois et l'Allemand, que Pierre apprenoit, comme les langues de deux nations qui pouvoient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à Pierre; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent sa faveur, et les talents la confirmèrent: il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un Czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse et barbare des Strélitz. Il en avoit coûté la vie au Grand Sultan ou Padisha Osman, pour avoir voulu réformer les Janissaires. Pierre, tout jeune qu'il étoit, s'y prit avec plus d'adresse qu'Osman. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de boyards furent choisis pour en être officiers: mais pour apprendre à ces boyards une subordination qu'ils ne connoissoient pas, il les fit passer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent, et lieutenant, dans la compagnie. Rien n'étoit plus extraordinaire ni plus utile. Les Russes avoient toujours fait la guerre comme nous la faisions du temps du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menoient au combat des vas-

saux sans discipline et mal armés; méthode barbare, suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulieres.

Cette compagnie, formée par le seul Pierre, fut bientôt nombreuse, et devint depuis le régiment des gardes Préobazinski. Une autre compagnie formée sur ce modele devint l'autre régiment des gardes Semenouski.

Il y avoit déja un régiment de cinq mille hommes, sur lequel on pouvoit compter, formé par le général Gordon, Ecossois, et composé presque tout entier d'étrangers. Le Fort, qui avoit porté les armes peu de temps, mais qui étoit capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout : cinq colonels furent établis sous lui; il se vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les Strélitz autant que contre les ennemis de l'état.

Ce qu'on doit remarquer *, et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la Révocation de l'édit de Nantes et ses suites avoient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut composé de François réfugiés. Le Fort exerça sa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençoit à s'introduire en temps de paix. On construisit un fort qu'une partie de ses nouvelles troupes devoit défendre, et que l'autre devoit attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat †, on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués et beaucoup de

* Manuscrits du général Le Fort. † Ibid

blessés. Le Fort, qui commandoit l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglants devoient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en venir à bout. Le Czar mêla ces fêtes guerrières aux soins qu'il se donnoit pour la marine; et comme il avoit fait Le Fort général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau: mais il le voyoit digne de l'un et de l'autre. Il est vrai que cet amiral étoit sans flotte, et que ce général n'avoit d'armée que son régiment.

On réformoit peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards, qui amenoient à l'armée les milices de leurs paysans: c'étoit le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths, et des Vandales, peuples vanqueurs de l'empire Romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés s'ils avoient eu à combattre les anciennes légions Romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral Le Fort n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des Hollandois et des Vénitiens des barques longues, et même deux vaisseaux d'environ trente pieces de canon à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs: ces vaisseaux pouvoient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples ce renouveloient tous les jours. Le Czar avoit à choisir, en 1689, entre la Turquie, la Suède et la Chine, à qui il feroit la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il étoit avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAP. VII.

*Congrès et Traité avec les Chinois**.

ON doit d'abord se représenter quelles étoient les limites de l'empire Chinois et de l'empire Russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Calmoucks blancs, Colmoucks noirs, Monguls Mahométans, Monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentieme degré de longitude, et au cinquante-deuxieme de latitude, sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la Mer Glaciale par-delà le Cercle Polaire. Ce fleuve qui coule, l'espace de cinq cents lieues, dans la Sibérie, et dans la Tartarie Chinoise, va se perdre, après tant de détours, dans la Mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire est d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire faisoit autrefois un objet de commerce, qu'on le transportoit par la Sibérie, et que c'est la raison pour laquelle on en trouve encore plusieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'est cet ivoire fossile dont nous avons déja parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphants en Sibérie, et que des Tartares, vainqueurs des Indes, amenèrent dans

* Tiré des Mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg, et des lettres rapportées dans l'Histoire de la Chine, compilée par du Halde.

la Sibérie plusieurs de ces animaux dont les os se sont conservés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares Mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'étoit * dans ces pays si long-temps inconnus que la Chine et la Russie se disputoient les limites de leurs empires. La Russie possédoit quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois et les Russes au sujet de ces forts : enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts ; l'Empereur Cam-hi préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept ambassadeurs à Nipchou, l'un de ces établissements. Ces ambassadeurs menoient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'étoit là le faste Asiatique ; mais ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'y avoit point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambassade vers une autre puissance : ce qui est encore unique, c'est que les Chinois n'avoient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les Tartares, qui les attaquèrent et qui les domtèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation, si renommée pour la morale, ne connoissoit point ce que nous appelons *droit des gens*, c'est-à-dire ces regles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance et le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvoient-

---

* Mémoires des Jésuites Pereira et Gerbillon.

ils traiter avec les Russes au milieu des déserts? Deux Jésuites, l'un Portugais, nommé Pereira, l'autre François, nommé Gerbillon, partis de Pékin avec les ambassadeurs Chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traiterent en Latin avec un Allemand de l'ambassade Russe qui savoit cette langue. Le chef de l'ambassade Russe étoit Gollovin, gouverneur de Sibérie: il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par-là donna une noble idée de son empire à ceux qui s'étoient crus les seuls puissants sur la terre. Les deux Jésuites réglèrent les limites de deux dominations; elles furent posées à la riviere de Kerbechi, près de l'endroit où l'on négocioit. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; et, après quelques contestations, les Russes et les Chinois la jurèrent* au nom du même Dieu en ces termes: « Si quelqu'un a jamais la pensée secrete « de rallumer le feu de la guerre, nous prions le « Seigneur Souverain de toutes choses, qui connoît « les cœurs, de punir ces traîtres par une mort pré- « cipitée.

Cette formule, commune à des Chinois et à des Chrétiens, peut faire connoître deux choses importantes; la premiere, que le gouvernement Chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnoissent en effet le même Dieu, malgré tous les égarements de cette raison mal instruite. Le

* 1689, 8 Septembre n. st. Mémoires de la Chine. Les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la Nouvelle Histoire de Russie.

traité fut rédigé en Latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs Russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura; et les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations Asiatiques et des premiers âges du monde connu; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le Czar envoya le Danois Ilbrand Ide en ambassade à la Chine, et le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie et la Chine, en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAP. VIII.

Expédition vers les Palus-Méotides. Conquête d'Azoph. Le Czar envoie des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs: le temps même paraissoit venu de s'élever sur leurs ruines. Venise, accablée par eux, commençoit à se relever. Le même Morosini qui avoit rendu Candie aux Turcs, leur prenoit le Péloponese; et cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rappeloit le temps de la République Romaine. L'Empereur d'Allemagne, Léopold, avoit quelques succès contre l'Empire Turc en Hongrie; et les Polonois repoussoient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, et pour se donner, s'il pouvoit, l'empire de la Mer Noire. Le général Gordon marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec son grand régi-

ment de cinq mille hommes ; le général Le Fort avec le sien de douze mille, un corps de Strélitz, commandé par Sheremeto * et Shein, originaires de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du maréchal Sheremeto, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la Mer de Zabache. Le Czar étoit à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant longtemps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avoient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise étoit difficile ; la place, assez bien fortifiée, étoit défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues, semblables aux saïques Turques, construites par des Vénitiens, et deux petits vaisseaux de guerre Hollandois, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, et ne purent entrer dans la Mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avoient point encore fait de siege régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé Jacob, natif de Dantzick, dirigeoit l'artillerie sous le commandement du général Shein ; car on n'avoit guere que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce Jacob fut condamné au châtiment des batoques par son général Shein, Prussien. Le commandement alors sembloit affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettoient malgré leur penchant pour les séditions, et après ces châtiments ils servoient

* Sheremetow ou Sheremetof, ou, suivant une autre orthographe Czeremetoff.

comme à l'ordinaire. Le Dantzickois pensoit autrement; il voulut se venger; il encloua le canon, se jeta dans Azoph, embrassa la religion Musulmane, et défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuse, ont pris des sentiments d'honneur. L'extrême rigueur étoit alors nécessaire envers le bas peuple: mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice Elisabeth a achevé par la clémence l'ouvrage que son père commença par les lois. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son regne personne ne seroit puni de mort, et a tenu sa promesse. Elle est la premiere souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics; leurs châtiments sont devenus utiles à l'état: institution non moins sage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne sait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchants, pour la plupart fainéants, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible que renaissent tous les jours.

Pour revenir au siege d'Azoph, soutenu désormais par le même homme qui avoit dirigé les attaques, on tenta vainement un assaut, et, après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le siege.

La constance dans toute entreprise formoit le caractere de Pierre. Il conduisit une armée plus considérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le Czar Ivan son frère venoit de mourir. Quoique son autorité n'eût pas été gênée par Ivan,

qui n'avoit que le nom de Czar, elle l'avoit toujours été un peu par les bienséances. Les dépenses de la maison d'Ivan retournoient par sa mort à l'entretien de l'armée; c'étoit un secours pour un état qui n'avoit pas alors d'aussi grands revenus qu'aujourd'hui. Pierre écrivit à l'Empereur Léopold, aux Etats Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des Calmoucks dont la cavalerie est très utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le Czar fut celui de sa petite flotte, qui fut enfin complete et bien gouvernée. Elle battit les saïques Turques envoyées de Constantinople, et en prit quelques unes. Le siege fut poussé régulièrement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode; les tranchées étoient trois fois plus profondes, et les parapets étoient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 Juillet n. st., sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge Jacob aux assiégeants.

Le Czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célebres autrefois par les armements de Mithridate. Il laissa trente-deux saïques armées devant Azoph *, et prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pieces de canon, et de quarante et un, portant depuis trente jusqu'à cinquante pieces d'artillerie. Il exigea que les plus

* Mémoires de Le Fort.

grands seigneurs, les plus riches négocians, contribuassent à cet armement: et croyant que les biens des ecclésiastiques devoient servir à la cause commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisoit pour l'honneur de sa patrie et pour l'avantage de la Chrétienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers auxquels ils sont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devoit être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet étoit de chasser pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir ensuite un grand commerce aisé et libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Chersonese Taurique, que le Czar sembloit devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscou son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avoient combattu sur les saïques Vénitiennes contre les Turcs, et qui formoient une troupe séparée, marchèrent les premiers. Le maréchal Sheremeto, les généraux Gordon et Shein, l'amiral Le Fort, les autres officiers généraux, précédèrent dans cette pompe le souverain, qui disoit n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, vouloit faire sentir à toute la noblesse qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe sembloit tenir en quelque chose des anciens Romains: il leur ressembla sur-tout en ce que les triomphateurs exposoient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les livroient quelquefois à la mort; les esclaves faits dans cette

expédition suivoient l'armée; et ce Jacob qui l'avoit trahi étoit mené dans un chariot, sur lequel on avoit dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché, après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la premiere médaille en Russie. La légende Russe est remarquable: *Pierre I. Empereur de Moscovie, toujours auguste.* Sur le revers est Azoph, avec ces mots, *Vainqueur par les flammes et les eaux.*

Pierre étoit affligé, dans ce succès, de ne voir ses vaisseaux et ses galeres de la Mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avoit encore autant d'envie d'avoir un port sur la Mer Baltique que sur le Pont-Euxin.

Il envoya, au moin de Mars 1697, soixante jeunes Russes du régiment de Le Fort en Italie, la plupart à Venise, quelques uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la construction des galeres; il en fit partir quarante autres * pour s'instruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands vaisseaux: d'autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre, et pour se former à la discipline Allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses états, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvoit résister au violent desir de s'instruire par ses yeux, et même par ses mains, de la marine et des arts qu'il vouloit établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise, et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan; l'Espagne, parceque ces arts qu'il cherchoit y étoient alors trop négligés; et la France, parcequ'ils y régnoient peut-

* Manuscrits du général Le Fort.

être avec trop de faste, et que la hauteur de Louis XIV., qui avoit choqué tant de potentats, convenoit mal à la simplicité avec laquelle il comptoit faire ses voyages. De plus, il étoit lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il alloit, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenoit encore, avec quelque dépit, du peu d'égard que Louis XIV. avoit eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité; et enfin il prenoit déja le parti d'Auguste, électeur de Saxe, à qui le Prince de Conti disputoit la couronne de Pologne.

CHAP. IX.

Voyages de Pierre-le-Grand.

LE dessein étant pris de voir tant d'états et tant de cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'étoit mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

* Les trois ambassadeurs étoient le général Le Fort, le boyard Alexis Gollovin, commissaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avoit signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontieres de cet empire, et Vonitsin, diak ou secretaire d'état, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premieres secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes, avec leurs officiers, tous du régiment Préobazinsky, composoient la suite principale de cette ambassade : il y avoit en tout deux cents personnes; et le Czar, se réservant

* Mémoires de Pétersbourg et Mémoires de Le Fort.

pour tous domestiques un valet-de-chambre, un homme de livrée, et un nain, se confondoit dans la foule. C'étoit une chose inouïe dans l'histoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnoit ses royaumes pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs et les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'Ivan son frère, la clôture de la Princesse Sophie, et plus encore le respect général pour sa personne, devoient lui répondre de la tranquillité de ses états pendant son absence. Il confia la régence au Boyard Strechnef et au Knès Romadonoski, lesquels devoient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres Boyards.

Les troupes formées par le général Gordon restèrent à Moscou pour assurer la tranquillité de la capitale: les Strélitz, qui pouvoient la troubler, furent distribués sur les frontieres de la Crimée, pour conserver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livroit à son ardeur de voyager et de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si long-temps le Czar dans tous ses grands projets, et enfin les seconda; qui détrôna le Roi de Pologne, Auguste, donna la couronne à Stanislas, et la lui ôta; qui fit du Roi de Suède, Charles XII., le premier des conquérants pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces évènements, de représenter ici en quelle situation étoit alors l'Europe.

Le Sultan Mustapha II. régnoit en Turquie. Sa foible administration ne faisoit de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne, Léopold, dont les

armes étoient heureuses en Hongrie, ni contre le Czar, qui venoit de lui enlever Azoph, et qui menaçoit le Pont-Euxin, ni même contre Venise, qui enfin s'étoit emparée de tout le Péloponese.

Jean Sobieski, Roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczim et par la délivrance de Vienne, étoit mort le 17 Juin 1696; et cette couronne étoit déja disputée par Auguste, Electeur de Saxe, qui l'emporta, et par Armand, Prince de Conti, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venoit de perdre et regrettoit peu Charles XI., premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissoit sur le trône Charles XII. son fils, âgé de quinze ans. C'étoit une conjoncture favorable en apparence aux projets du Czar; il pouvoit s'agrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'étoit pas assez d'inquiéter les Turcs sur la Mer Noire: des établissements sur les Palus-Méotides et vers la Mer Caspienne ne suffisoient pas à ses projets de marine, de commerce, et de puissance; la gloire même, que tout réformateur desire ardemment, n'étoit ni en Perse ni en Turquie; elle étoit dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talents en tout genre: enfin Pierre ne vouloit introduire dans ses états ni les mœurs Turques, ni les Persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne, en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, et la Hollande, contre le seul Louis XIV., étoit prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires étoient déja assemblés au château de Ryswick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que Pierre et son ambassade prirent leur route, au mois d'Avril 1697,

par la Grande Novogorod : de là on voyagea par l'Estonie et par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, et les Polonois, et acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvoient tenter le Czar ; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage ; il lui refusa cette satisfaction, et parut témoigner peu d'égards pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du Czar le desir qu'il pouvoit concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse Brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales : la Prusse Polonoise avoit été comprise dans la Sarmatie d'Europe ; la Brandebourgeoise étoit un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'Électeur, qui se fit donner depuis le titre de Roi, étaloit une magnificence nouvelle et ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part et d'autre les présents les plus magnifiques. Le contraste de la parure Françoise, que la cour de Berlin affectoit, avec les longues robes Asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet singulier. Le Czar étoit vêtu à l'Allemande ; un prince de Géorgie, qui étoit avec lui, vêtu à la mode des Persans, étaloit une autre sorte de magnificence ; c'est le même qui fut pris à la journée de Narva, et qui est mort en Suède.

Pierre méprisoit tout ce faste ; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettoit alors sa gloire.

Ce fut * dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori Le Fort; mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'Alexandre en eut du meurtre de Clitus. Il demanda pardon à Le Fort: il disoit qu'il vouloit réformer sa nation, et qu'il ne pouvoit pas encore se réformer lui-même. Le général Le Fort, dans son manuscrit, loue encore plus le fond du caractere du Czar qu'il ne blâme cet excès de colere.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendoit déja puissante, mais non pas aussi opulente et aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden; on passe la Westphalie, et enfin on arrive par Cleves dans Amsterdam.

Le Czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade: il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes; mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantieres de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisoit alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le Czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins, et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le Czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la

* Mémoires manuscrits de le Fort.

construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de Pierre Michaeloff: on l'appeloit communément Maître Pierre (Peterbas); et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il manioit à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne, et de la double nomination de l'Electeur Auguste et du Prince de Conti. Le charpentier de Sardam promit aussitôt trente mille hommes au Roi Auguste: il donnoit de son attelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

Ses troupes, commandées par le général Shein et par le Prince Dolgorouki, venoient de remporter une victoire auprès d'Azoph sur les Tartares, et même sur un corps de Janissaires que le Sultan Mustapha leur avoit envoyé. Pour lui, il persistoit à s'instruire dans plus d'un art; il alloit de Sardam à Amsterdam travailler chez le célebre anatomiste Ruysch; il faisoit des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvoient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisoit de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre Vitsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses, qu'il prodiguoit en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avoit de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir, sans cérémonie, à Utrecht, et la Haye, Guillaume, Roi d'Angleterre et Stathouder des Provinces-Unies. Le général Le Fort étoit seul en tiers avec les deux monarques.—Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs et à leur audience: ils présenterent en son nom aux députés des états six cents des plus belles martres zibelines; et les états, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premieres visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étoient au congrès de Rysvick, excepté des François, à qui ils n'avoient pas notifié leur arrivée, non seulement parceque le Czar prenoit le parti du Roi Auguste contre le Prince de Conti, mais parceque le Roi Guillaume, dont il cultivoit l'amitié, ne vouloit point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam, il y reprit ses premieres occupations, et acheva de ses mains un vaisseau de soixante pieces de canon, qu'il avoit commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non seulement il faisoit engager à son service des réfugiés François, des Suisses, des Allemands, mais il faisoit partir des artisans de toute espece pour Moscou, et n'envoyoit que ceux qu'il avoit vus travailler lui-même. Il est très peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondit dans les détails; il se plaisoit sur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçoient au hasard toutes les positions des villes et des fleuves de ses états peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la Mer Caspienne et de la Mer Noire, qu'il avoit déja projetée, et dont il avoit chargé un ingénieur Allemand, nommé Brakel. La jonction de ces deux mers étoit plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la Mer

d'Azoph et la Caspienne effrayoit alors l'imagination. De nouveaux établissements dans ce pays lui paroissoient d'autant plus convenables que ses succès lui donnoient de nouvelles espérances.

Ses troupes remportoient une victoire contre les Tartares assez près d'Azoph, et même, quelques mois après, elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmoient un souverain d'avoir quitté ses états pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires de monarque ne souffroient pas des travaux du philosophe voyageur et artisan.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu'au milieu de Janvier 1698; et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade.

Le Roi Guillaume lui envoya son yacht, et deux vaisseaux de guerre. Sa maniere de vivre fut la même que celle qu'il s'étoit prescrite dans Amsterdam et dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s'occupa guere qu'à s'instruire. Les constructeurs Hollandois ne lui avoient enseigné que leur méthode et leur routine: il connut mieux l'art en Angleterre; les vaisseaux s'y bâtissoient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, et bientôt il en pouvoit donner des leçons. Il travailla, selon la méthode Angloise, à la construction d'un vaisseau qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déja perfectionné à Londres, attira son attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur Perry, qui le suivit de Londres en Russie, dit que, depuis la fonderie de canons jusqu'à la filerie de cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât et auquel il

ne mît la main, toutes les fois qu'il étoit dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avoit fait en Hollande : mais outre les artisans il eut ce qu'il n'auroit pas trouvé si aisément à Amsterdam, des mathématiciens. Fergusson, Ecossois, bon géometre, se mit à son service : c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l'on ne se servoit auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléoit à l'écriture, mais embarrassante et fautive, parcequ'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous servons que par les Arabes, au neuvieme siecle ; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent Fergusson ; et ce fut le commencement de l'école de marine que Pierre établit depuis. Il observoit et calculoit les éclipses avec Fergusson. L'ingénieur Perry, quoique très mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que Pierre s'etoit instruit dans l'astronomie : il connoissoit bien les mouvements des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand Newton si inconnue, par laquelle toutes les planetes pesent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, étoit déja familiere à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissoit de tourbillons chimériques ; et que dans la patrie de Galilée, des ignorants ordonnoient à des ignorants de croire la terre immobile.

Perry partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivieres, à des ponts, à des écluses.

Le plan du Czar étoit de faire communiquer par des canaux l'Océan, la Mer Caspienne, et la Mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négociants Anglois, à la tête desquels se mit le Marquis de Carmarthen, amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le Patriarche, par une sévérité mal entendue, avoit proscrit cet objet de commerce; l'église Russe défendoit le tabac comme un péché. Pierre, mieux instruit, et qui parmi tous les changements projettés méditoit la réforme de l'Eglise, introduisit ce commerce dans ses états.

Avant que Pierre quittât l'Angleterre, le Roi Guillaume lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutoit pas alors que le Czar en livreroit un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporteroit des victoires sur la Mer Baltique. Enfin Guillaume lui fit présent du vaisseau sur lequel il avoit coutume de passer en Hollande, nommé le *Royal Transport*, aussi bien construit que magnifique. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande, à la fin de Mai 1698. Il amenoit avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau, nommés aussi capitaines, quarante lieutenants, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, et plus de trois cents artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre passa de Hollande à Archangel sur le Royal Transport, et de là fut répandue dans les endroits où leurs services étoient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui appartenoit à la Suède.

Pendant qu'il faisoit ainsi transporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avoit envoyés à Rome et en Italie en-

gageoient aussi quelques artistes. Son général Sheremeto, qui étoit à la tête de son ambassade en Italie, alloit de Rome à Naples, à Venise, à Malthe; et le Czar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avoit à voir la discipline guerriere des Allemands, après les flottes Angloises, et les atteliers de Hollande. La politique avoit encore autant de part au voyage que l'instruction. L'Empereur étoit l'allié nécessaire du Czar contre les Turcs. Pierre vit Léopold incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne que l'ancienne fête de l'hôte et de l'hôtesse, que Léopold renouvela pour lui, et qui n'avoit point été en usage pendant son regne. Cette fête, qui se nomme Wirthschafft, se célebre de cette maniere. L'Empereur est l'hôtelier, l'Impératrice l'hôteliere, le Roi des Romains, les Archiducs, les Archiduchesses sont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays: ceux qui sont appelés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun est écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin Chinois, l'autre de Mirza Tartare, de satrape Persan, ou de sénateur Romain; une Princesse tire un billet de jardiniere ou de laitiere; un prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caracteres. L'hôte, l'hôtesse, et sa famille, servent à table. Telle est l'ancienne institution *: mais dans cette occasion le Roi des Romains Joseph et la Comtesse de Traun représenterent les anciens Egyptiens; l'Archiduc Charles et la Comtesse de

* Manuscrits de Pétersbourg et de Le Fort.

Valstein figuroient les Flamands du temps de Charles-Quint. L'Archiduchesse Marie-Elisabeth, et le Comte de Traun, étoient en Tartares; l'Archiduchesse Joséphine avec le Comte de Vorkla étoient à la Persane; l'Archiduchesse Marianne et le Prince Maximilien de Hanovre, en paysans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en paysan de Frise, et on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand Czar de Russie. Ce sont de très petites particularités; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre étoit près de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troubloit ses états.

CHAP. X.

Conjuration punie. Milice des Strélitz abolie. Changements dans les Usages, dans les Mœurs, dans l'Etat, et dans l'Eglise.

Il avoit pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il faisoit de grand et d'utile pour son pays fut la cause même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étoient cheres, des prêtres à qui les nouvelles paroissoient des sacrileges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la Princesse Sophie se réveilla. Une de ses sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monastere, ne servit pas peu à exciter les esprits: on représentoit de tous côtés combien il étoit à craindre que des étrangers ne vinssent in-

struire la nation *. Enfin, qui le croiroit ? la permission que le Czar avoit donnée de vendre du tabac dans son empire, malgré le clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste et si cher aux peuples, passa du peuple Russe aux Strélitz répandus sur les frontieres de la Lithuanie : ils s'assemblèrent ; ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre Sophie sur le trône, et de fermer le retour à un Czar qui avoit violé les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par Shein et par Gordon, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étoient enrôlés, irrita encore la nation.

Pour étouffer ces troubles, le Czar part secrètement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le Roi Auguste, avec lequel il prend déja des mesures pour s'agrandir du côté de la Mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, et surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les Strélitz : les prisons étoient pleines de ces malheureux. Si leur crime étoit grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers, et quelques prêtres, furent condamnés à la mort †; quelques uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres supplices, deux mille Strélitz ‡; leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, et sur-tout

---

* Manuscrits de Le Fort.

† Mémoires du capitaine et ingénieur Perry, employé en Russie par Pierre-le-Grand. Manuscrits de Le Fort.

‡ Manuscrits de Le Fort.

autour de monastere où résidoient les Princesses Sophie et Eudoxe. On érigea des colonnes de pierre où le crime et le châtiment furent gravés. Un très grand nombre qui avoient leurs femmes et leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Astracan, dans le pays d'Azoph: par-là du moins leur punition fut utile à l'état; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquoient d'habitans et de culture.

Peut-être si le Czar n'avoit pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des Strélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l'état; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandoit tous les soins d'un législateur: mais il crut devoir étonner, et subjuguer pour jamais l'esprit de la nation, par l'appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des Strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'auroit osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parcequ'il avoit été préparé. Le Sultan des Turcs, Osman, comme on l'a déja remarqué, fut déposé dans le même siecle et égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux Janissaires qu'il vouloit diminuer leur nombre. Pierre eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des Strélitz que quelques foibles régiments, qui n'étoient plus dangereux, et qui cependant, conservant encore leur ancien esprit, se révoltèrent dans Astracan, en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant Pierre avoit déployé de sévérité dans cette affaire d'état, autant il montra d'humanité quand il perdit, quelque temps après, son favori Le Fort, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de qua-

rante-six ans. Il l'honora d'une pompe funebre telle qu'on en fait aux grands souverains. Il assista lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avoit pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite et les grades militaires.

On connut après la mort de Le Fort que les changements préparés dans l'état ne venoient pas de lui, mais du Czar. Il s'étoit confirmé dans ses projets par les conversations avec Le Fort; mais il les avoit tous conçus, et il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les Strélitz, il établit des régiments réguliers sur le modele Allemand; ils eurent des habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étoient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinski étoient déja formés: ce nom leur venoit de cette premiere compagnie de cinquante hommes que le Czar, jeune encore, avoit exercée dans la retraite de Préobazinski, du temps que sa sœur Sophie gouvernoit l'état; et l'autre régiment des gardes étoit aussi établi.

Comme il avoit passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards et de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise et vers Azoph, et il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osoit refuser une maître qui avoit donné l'exemple. Les Anglois et Les Hollandois travailloient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût carener les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'Allemand Brakel. Dès-lors les réformes dans son conseil d'état, dans les finances, dans l'église, dans la société même, furent commencées.

Les finances étoient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque boyard payoit pour ses terres une somme convenue, qu'il levoit sur ses paysans serfs: le Czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourgmestres, qui n'étoient pas assez puissants pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudroient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'église, qu'on croit par-tout difficile et dangereuse, ne le fut point pour lui. Les Patriarches avoient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainsi que les Strélitz; Nicon avec audace; Joachim, un des successeurs de Nicon, avec souplesse. Les évêques s'étoient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'esprit de la religion et au gouvernement: cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le Patriarche Adrien étant mort à la fin du siecle, Pierre déclara qu'il n'y en auroit plus. Cette dignité fut entièrement abolie: les grands biens affectés au Patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avoient besoin. Si le Czar ne se fit pas chef de l'église Russe, comme les Rois de la Grande-Bretagne le sont de l'église Anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parceque les synodes n'osoient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux sur le préambule de l'édit de ses réglements ecclésiastiques donné en 1721, pour voir qu'il agissoit en législateur et en maître. « Nous nous croirions coupable d'ingrati-« tude envers le Très-Haut si, après avoir réformé « l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre « spirituel, etc. A ces causes, suivant l'exemple des « plus anciens Rois dont la piété est célebre, nous « avons pris sur nous le soin de donner de bons ré-

« glements au clergé.» Il est vrai qu'il établit un synode pour faire exécuter ses lois ecclésiastiques; mais les membres du synode devoient commencer leur ministere par un serment dont lui-même avoit écrit et signé la formule: ce serment étoit celui de l'obéissance: en voici les termes: « Je jure d'être « fidele et obéissant serviteur et sujet à mon naturel « et véritable souverain, aux augustes successeurs « qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir « incontestable qu'il en a. Je reconnois qu'il est le « juge suprême de ce college spirituel; je jure par « le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'ex- « plique ce serment dans toute la force et le sens « que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou « qui l'écoutent.» Ce serment est encore plus fort que celui de suprématie en Angleterre. Le monarque Russe n'étoit pas, à la vérité, un des pères du Synode, mais il dictoit leurs lois; il ne touchoit point à l'encensoir, mais il dirigeoit les mains que le portoient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses états, qui avoient besoin d'être peuplés, le célibat des moines étoit contraire à la nature et au bien public. L'ancien usage de l'église Russe est que les prêtres séculiers se marient au moins une fois; ils y sont même obligés; et autrefois quand ils avoient perdu leur femme, ils cessoient d'être prêtres: mais une multitude de jeunes gens et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuse; il ordonna qu'on n'entreroit dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire dans un âge où cette tentation ne prend presque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorsqu'on a cru devoir plus de condescendance aux monastères;

mais pour la dignité de Patriarche, elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changements excitèrent d'abord quelques murmures; un prêtre écrivit que Pierre étoit l'Antechrist, parcequ'il ne vouloit point de Patriarche: et l'art de l'imprimerie, que le Czar encourageoit, servit à faire imprimer contre lui des libelles; mais aussi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvoit-être l'Antechrist, parceque le nombre de 666 ne se trouvoit pas dans son nom, et qu'il n'avoit point le signe de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. Pierre en effet donna bien plus à son église qu'il ne lui ôta; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus savant. Il a fondé à Moscou trois colleges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui se destinoient à la prêtrise étoient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus nécessaires étoit l'abolition, ou du moins l'adoucissement, de quatre grands carêmes; ancien assujettissement de l'église Grecque, aussi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et sur-tout pour les soldats, que le fut l'ancienne superstition des Juifs de ne point combattre le jour du sabbat. Aussi le Czar dispensa-t-il au moins ses troupes et ses ouvriers de ces carêmes, dans lesquels d'ailleurs, s'il n'étoit pas permis de manger, il étoit d'usage de s'enivrer. Il les dispensa même de l'abstinence les jours maigres; les aumôniers de vaisseau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnèrent sans répugnance.

Le calendrier étoit un objet important. L'année fut autrefois réglée, dans tous les pays de la terre, par les chefs de la religion; non seulement à cause des fêtes, mais parceque anciennement l'astronomie n'étoit guere connue que des prêtres. L'année

commençoit au premier de Septembre chez les Russes; il ordonna que désormais l'année commenceroit au premier de Janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700, à l'ouverture du siecle, qu'il fit célébrer par un jubilé, et par de grandes solennités. La populace admiroit comment le Czar avoit pu changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que Dieu avoit créé le monde en Septembre, continuèrent leur ancien style: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. Pierre n'adoptoit pas le calendrier Grégorien, que les mathématiciens Anglois rejetoient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquieme siecle, temps auquel on avoit connu l'usage des lettres, on écrivoit sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, et ensuite sur du papier. Le Czar fut obligé de donner un édit par lequel il étoit ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisoient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lors que le contrat est signé, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez des peuples où la polygamie est établie, et où les femmes sont renfermées; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme, et où le divorce est rare.

Le Czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs et aux coutumes des nations chez lesquelles il avoit voyagé, et dont il avoit tiré tous les maîtres qui instruisoient alors la sienne.

Il étoit utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre maniere que ceux qui leur enseignoient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtements. L'habit de cérémonie,

qui tenoit alors du Polonois, du Tartare et de l'Ancien Hongrois, étoit, comme on l'a dit, très noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple ressembloit à ces jaquettes plissées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandoit moins de façon et moins d'art: on laissoit croître sa barbe par la même raison. Le Czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de se râser à sa cour; mais le peuple fut plus difficile: on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendoit aux portes de la ville des modeles de justaucorps: on coupoit les robes et les barbes à qui ne vouloit pas payer. Tout cela s'exécutoit gaiement, et cette gaieté même prévint les séditions.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse: cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le Czar introduisit les *assemblées*, en Italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles, habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe: il donna même des réglements pour ces petites fêtes de société. Ainsi, jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *Golut*, *Esclave*, dont les Russes se servoient quand ils vouloient parler aux Czars, et quand ils présentoient des requêtes; il ordonna qu'on se servît du mot de *Raad*, qui signifie *Sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, et devoit

concilier l'affection. Chaque mois voyoit un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise des poteaux peints qui servoient de colonnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire à la distance de sept cent cinquante pas, et fit construire des especes de caravanserails de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne, et le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de Saint-André *, à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont remplies. Gollovin, successeur de Le Fort dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple : cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, et flatte l'amour propre d'un sujet, sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étoient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, et les plaintes des partisans des anciennes mœurs étoient étouffées par les acclamations des hommes raisonables.

Pendant que Pierre commençoit cette création dans l'interieur de ses états, une treve avantageuse avec l'empire Turc le mettoit en liberté d'étendre ses frontieres d'un autre côté. Mustapha. II. vaincu par le Prince Eugene à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée, conquise par les Vénitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs ; elle fut

* 10 Septembre 1698. On suit toujours le nouveau style.

conclue à Carlovitz, entre Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célebres par ses défaites. Témisvar fut la borne des possessions Allemandes et des domaines Ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonois; la Morée et quelques villes de la Dalmatie, prises par les Vénitiens, leur restèrent pour quelque temps; et Pierre I. demeura maître d'Azoph, et de quelques forts construits dans les environs. Il n'étoit guerre possible au Czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces, auparavant divisées et maintenant réunies, seroient tombées sur lui. Ses projets de marine étoient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissements sur la Mer Caspienne ne comportoient pas une flotte guerriere: il tourna donc ses desseins vers la Mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

CHAP. XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Narva.

IL s'ouvroit alors une grande scene vers les frontieres de la Suède. Une des principales causes de toutes les rëvolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, et qui désolèrent tant d'états pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans Charles XI., Roi de Suède, père de Charles XII. On ne peut trop répéter ce fait; il importe à tous les trônes, et à tous les peuples. Presque toute la Livonie, avec l'Estonie entiere, avoit été abandonnée par la Pologne au Roi de Suède Charles XI., qui succéda à Charles X. précisément pendant le traité d'Oliva: elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses privileges. Charles XI. les respecta peu. Jean Reginold Patkul, gentilhomme Livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de

six députés de la province, porter au pied du trône des plaintes respectueuses et fortes*; pour toute réponse on mit les six députés en prison, et on condamna Patkul à perdre *l'honneur et la vie:* il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, et resta quelque temps dans le Pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il apprit qu'Auguste, électeur de Saxe, avoit promis, à son avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, et de se venger sur un Roi de dix-sept ans des conquêtes de ces ancêtres.

Dans le même temps, le Czar Pierre pensoit à se saisir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Russes avoient autrefois possédé ces provinces. Les Suédois s'en étoient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux Démétrius: ils les avoient conservées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvoient les donner à la Russie. Patkul alla de Dresde à Moscou; et animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs, pour saisir tout ce qui est à l'orient et au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau Roi de Danemarck, Frédéric IV., se liguoit avec le Czar et le Roi de Pologne contre le jeune Charles, qui sembloit devoir succomber. Patkul eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la

---

* Norberg, chapelain et confesseur de Charles XII., dit dans son Histoire "qu'il eut l'insolence de se plaindre "des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur "et la vie." C'est parler en prêtre de despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

Livonie, et de presser le siege en qualité de général major.

Le Czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que, dans cette grande armée, il n'y avoit guere que douze mille soldats bien aguerris, qu'il avoit disciplinés lui-même, tels que ses deux régiments des gardes, et quelques autres; le reste étoit des milices mal armées; il y avoit quelques Cosaques, et des Tartares Circassiens: mais il traînoit après lui cent quarante-cinq pieces de canon. Il mit le siege devant Narva, petite ville en Ingrie, qui a un port commode: et il étoit très vraisemblable que la place seroit bientôt emportée.

Toute l'Europe sait comment Charles XII., n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de six semaines, envoya du secours à Riga, en fit lever le siege, et marcha aux Russes devant Narva, au milieu des glaces, au mois de Novembre.

Le Czar, comptant sur la prise de la ville, étoit allé à Novogorod, amenant avec lui son favori Menzikoff, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinsky, devenu depuis feld-maréchal et Prince, homme dont la singuliere fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'entendue.

Pierre laissa son armée, et ses instructions pour le siege, au Prince de Croi, originaire de Flandre, qui depuis peu étoit passé à son service *. Le Prince Dolgorouki fut le commissaire de l'armée. La jalousie entre ces deux chefs, et l'absence du Czar, furent, en partie, cause de la défaite inouïe de

* Voyez l'Histoire de Charles XII.

Narva. Charles XII. ayant débarqué à Pernàu en Livonie avec ses troupes, au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Russes. Il marche, et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, et y portent l'épouvante. Cependant on étoit déja au mois de Novembre. Narva quoique mal assiégée, étoit près de se rendre. Le jeune Roi de Suède n'avoit pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvoit opposer que dix pieces d'artillerie à cent quarant-cinq canons, dont les retranchements des Russes étoient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les historiens sans exception, font monter l'armée Russe devant Narva à quatre-vingt mille combattants. Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soixante, d'autres, quarante mille; quoi qu'il en soit, il est certain que Charles n'en avoit pas neuf mille, et que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec sa petite troupe, cette armée si supèrieure; et, profitant d'un vent violent, et d'une grosse neige que ce vent portoit contre les Russes, il fondit dans leurs retranchements, à l'aide de quelques pieces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnoître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnoit au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyoient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avoient à combattre.

Le Duc de Croi voulut donner des ordres, et le Prince Dolgorouki ne voulut pas les recevoir. Les officiers Russes se soulevent contre les officiers Allemands; ils massacrent le secrétaire du Duc, le colonel Lyon, et plusieurs autres. Chacun quitte son poste; le tumulte, la confusion, la terreur panique,

se répandent dans toute l'armée. Les troupes Suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyoient. Les uns courent se jeter dans la riviere de Narva, et une foule de soldats y fut noyée; les autres abandonnoient leurs armes et se mettoient à genoux devant les Suédois. Le Duc de Croi, le général Allard, les officiers Allemands, qui craignoient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte Steinbock; le Roi de Suède, maître de tout l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jetant les armes, défilant devant lui nù tête. Le Knès Dolgorouki et tous les autres généraux Moscovites se rendent à lui comme les généraux Allemands; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avoient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du Roi de Géorgie, qui fut envoyé à Stockholm; on l'appeloit Mitelleski, Czarovitz, fils du Czar: ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de Czar, ou Tzar, ne tiroit point son origine des Césars Romains.

Du côté de Charles XII. il n'y eut guere que douze cents soldats de tués dans cette bataille. Le journal du Czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les soldats qui périrent au siege de Narva, et dans la bataille, et qui se noyerent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étoient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; et, si on en croit Norberg.*, le Comte Piper, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avoit excédé huit fois celui de l'armée Suédoise. Si ce fait étoit vrai,

* Page 439, tome premier, édition in-4to, à la Haye.

les Suédois auroient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable et singulier, c'est que le Roi de Suède permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au Czar des troupes qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables*.

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, Charles XII. les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois: voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le Czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; et le Roi de Suède, vainqueur, en moins d'une année, des monarques de Danemarck, de Pologne, et de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais Pierre, qui dans son caractere avoit une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un évêque de Russie composa une priere † à Saint Nicolas, au sujet de cette défaite; on la récita dans la Russie. Cette piece, qui fait voir l'esprit du temps, et de quelle ignorance Pierre a tiré son pays, disoit que les enragés et épouvantables Suédois étoient des sorciers: on s'y plaignoit d'avoir été abandonné

---

* Le Chapelain Norberg prétend qu'après la bataille de Narva le Grand-Turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au Roi de Suède, en ces termes: *Le Sultan Bassa, par la grace de Dieu, au Roi Charles XII.*, etc. La lettre est datée de l'ere de la creation du monde.

† Elle est imprimée dans la plupart des journaux et des pieces de ce temps-là, et se trouve dans l'histoire de Charles XII. Roi de Suède.

par Saint Nicolas! Les évêques Russes d'aujourd'hui n'écriroient pas de pareilles pieces : et, sans faire tort à Saint Nicolas, on s'apperçut bientôt que c'étoit à Pierre qu'il falloit s'adresser.

CHAP. XII.

Ressources après la bataille de Narva; ce désastre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Narva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis Impératrice prise dans le sac d'une ville. Succès de Pierre; son Triomphe à Moscou.*

LE Czar, ayant quitté son armée devant Narva, sur la fin de Novembre 1700, pour se concerter avec le Roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance étoit aussi inébranlable que la valeur de Charles XII. étoit intrépide et opiniâtre. Il différa ses conférences avec Auguste, pour apporter un prompt remede au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la Grande Novogorod, et de là à Pleskou sur le lac Peipus.

C'étoit beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec : Je sais bien, disoit-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avoit perdu tout le sien devant Narva; on manquoit de bronze : il

* Tiré tout entier, ainsi que les suivants, du Journal de Pierre-le-Grand, envoyé de Pétersbourg.

prend les cloches des églises et des monastères. Ce trait ne marquoit pas de superstition, mais aussi il ne marquoit pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pieces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute; mais alors il falloit que le Czar fît tout par lui même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le Roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régiments de pied, et trois de cavalerie; engagement que ce Roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre: il va trouver le Roi Auguste à Birzen, sur les frontieres de Courlande et de Lithuanie. Il falloit fortifier ce Prince dan la résolution de soutenir la guerre contre Charles XII.; il falloit engager la diete Polonoise dans cette guerre. On sait assez qu'un Roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le Czar avoit l'avantage d'être toujours obéi; mais un Roi de Pologne, un Roi d'Angleterre, et, aujourd'hui, un Roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. Patkul et les Polonois partisans de leur Roi assistèrent à ces conférences. Pierre promit des subsides et vingt mille soldats. La Livonie devoit être rendue à la Pologne, en cas que la diete voulût s'unir à son Roi, et l'aider à recouvrer cette province: mais les propositions du Czar firent moins d'effet sur la diete que la crainte. Les Polonois redoutoient à la fois de se voir gênés par les Saxons et par les Russes, et ils redoutoient encore plus Charles XII. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son Roi, et à ne point combattre.

Les partisans du Roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; et enfin, de ce qu'Auguste avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avoit donc dans le Roi Auguste qu'un allié peu puissant, et dans les troupes Saxonnes qu'un foible secours. La crainte qu'inspiroit par-tout Charles XII. réduisoit Pierre à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec Auguste, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le Prince Repnin avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna, où les Saxons étoient retranchés.

Cette terreur commune augmenta, quand Charles, passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complete ; quand, sans attendre un moment, il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction Polonoise, ennemie d'Auguste, fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général Patkul, qui avoit été l'ame des conférences de Birzen, et qui avoit passé à son service, lui fournissoit des officiers Allemands, disciplinoit ses troupes, et lui tenoit lieu du général Le Fort ; il perfectionnoit ce que l'autre avoit commencé. Le Czar fournissoit des relais à tous les officiers, et même aux soldats Allemands, ou Livoniens, ou Polonois, qui venoient servir dans ses armées ; il entroit dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie et de l'Estonie, et à l'occident de la province de Novogorod, est le grand Lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la riviere Vélika, et duquel sort au septentrion la riviere de Naiova qui baigne les murs de cette ville de Narva, près de laquelle les Suédois avoient remporté leur célebre victoire. Ce Lac a trente de nos lieues communes de long ; tantôt douze, tantôt quinze

de large : il étoit nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais sur-tout pour former des matelots. Pierre, pendant toute l'année 1701, fit construire sur ce lac cent demi-galeres qui portoient environ cinquante hommes chacune ; d'autres barques furent armées en guerre sur le Lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avoient été employés, en 1697, sur les Palus-Méotides, l'étoient, alors près de la Baltique. Il quittoit souvent ses ouvrages pour aller à Moscou, et dans ses autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics se sont fait un nom ; mais que Pierre, après l'infortune de Narva, s'occupât à joindre par des canaux la Mer Baltique, la Mer Caspienne, et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devoient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la Mer Baltique reçoit les eaux, à Riga ; mais ce second projet étoit encore fort éloigné, puisque Pierre étoit bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastoit la Pologne, et Pierre faisoit venir de Pologne et de Saxe à Moscou des bergers et des brebis pour avoir des laines, avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps : il établissoit des manufactures de linge, des papeteries ; on faisoit venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étoient fouillées. Il travailloit à enricher ses états et à les défendre.

Charles poursuivoit le cours de ses victoires, et laissoit vers les états du Czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyoit, toutes les possessions de la Suède. Le dessein étoit déja pris de detrôner le Roi Auguste, et de poursuivre ensuite le Czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, et dans les rencontres même où ils avoient l'avantage, les Russes s'aguerrissoient. Enfin, un an après la bataille de Narva, le Czar avoit déja des troupes si bien disciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de Charles.

Pierre étoit à Pleskou, et de là il envoyoit de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Russe qui les défit. Son général Sheremetof enleva près de Derpt, sur les frontieres de la Livonie, plusieurs quartiers au général Suédois Slipenbak, par une manoeuvre habile, et ensuite le battit lui-même. On gagna, pour la premiere fois, des drapeaux Suédois, au nombre de quatre; et c'étoit beaucoup alors.

Les Lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avoient le même avantage que sur terre, celui de la discipline et d'un long usage; cependant les Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galeres; et, dans un combat général sur le Lac Peipus, le Feld-Maréchal Sheremetof prit une frégate Suédoise.

C'étoit par ce Lac Peipus que le Czar tenoit continuellement la Livonie et l'Estonie en alarme: ses galeres y débarquoient souvent plusieurs régiments: on se rembarquoit quand les succès n'étoit pas favorable; et s'il étoit, on poursuivoit ses avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers

auprès de Derpt, tandis qu'ils étoient victorieux partout aileurs.

Les Russes dans toutes ces actions étoient toujours supérieurs en nombre : c'est ce qui fit que Charles XII., qui combattoit si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du Czar ; mais il dut considérer que ce grand nombre s'aguerrissoit tous les jours, et qu'il pouvoit devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on se bat, sur terre et sur mer, vers la Livonie, l'Ingrie et l'Estonie, le Czar apprend qu'une flotte Suédoise est destinée pour aller ruiner Archangel: il y marche. On est étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la Mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moscou. Il met tout en état de défense, prévient la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la premiere pierre, retourne à Moscou, et de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançoit en Pologne, mais les Russes avançoient en Ingrie et en Livonie. Le Maréchal Sheremetof va à la rencontre des Suédois, commandés par Slipenbak ; il lui livre bataille auprès de la petite riviere d'Embac, et la gagne : il prend seize drapeaux et vingt canons. Norberg met ce combat au premier Décembre, 1701, et le Journal de Pierre-le-Grand le place au 19 Juillet 1702.

Il avance ; il met tout à contribution ; il prend la petite ville de Marienbourg, sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'existe plus, est cependant plus célebre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice Catherine.

Cette petite ville s'étant rendue à discrétion, les Suédois, soit par inadvertance, soit à dessein, mirent le feu aux magasins. Les Russes irrités détruisirent la ville, et emmenèrent en captivité tout ce

qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avoit parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le ministre Luthérien du lieu, nommé Gluk; elle fut du nombre des captifs: c'est celle-là même qui devint depuis la souveraine de ceux qui l'avoient prise, et qui a gouverné les Russes sous le nom d'Impératrice Catherine.

On avoit vu auparavant des citoyennes sur le trône: rien n'étoit plus commun en Russie, et dans tous les royaumes de l'Asie, que les mariages des souverains avec leurs sujettes; mais qu'une étrangere, prise dans les ruines d'une ville saccagée, soit devenue la souveraine absolue de l'empire où elle fut amenée captive; c'est ce que la fortune et le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie: la flotte des demi-galeres Russes sur le Lac Ladoga contraignit celle des Suèdois de se retirer à Vibourg, à une extrémité de ce grand lac; de là ils purent voir, à l'autre bout, le siege de la forteresse de Notebourg, que le Czar fit entreprendre par le général Sheremetof. C'étoit une entreprise bien plus importante qu'on ne pensoit; elle pouvoit donner une communication avec la Mer Baltique, objet constant des desseins de Pierre.

Notebourg étoit une place très forte, bâtie dans une isle du Lac Ladoga, et qui, dominant sur ce lac, rendoit son possesseur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer: elle fut battue nuit et jour, depuis le 18 Septembre jusqu'au 12 Octobre. Enfin les Russes montèrent à l'assaut par trois breches. La garnison Suédoise étoit réduite à cent soldats en état de se défendre; et, ce qui est bien étonnant, ils se défendirent, et ils obtinrent sur la breche même une capitulation honorable; encore le colonel Slipenbak, qui commandoit dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettroit de faire venir deux officiers Suédois du poste

le plus voisin, pour examiner les breches, et pour rendre compte au Roi son maître que quatre-vingt-trois combattants qui restoient alors, et cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étoient rendus à une armée entiere que quand il étoit impossible de combattre plus long-temps, et de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le Czar avoit à faire, et de quelle nécessité avoient été pour lui ses efforts et sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, et récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques uns qui avoient fui à un assaut: leurs camarades leur crachèrent au visage, et ensuite les arquebusèrent, pour joindre la honte au supplice.

Noteburg fut réparé: son nom fut changé au celui de Shlusselbourg, *Ville de la clef*, parceque cette place est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même Menzikoff, qui étoit devenu un très bon officier, et qui s'étant signalé mérita cet honneur. Son exemple encourageoit quiconque avoit du mérite sans naissance.

Après cette campagne de 1702, le Czar voulut que Sheremetof et tous les officiers qui s'étoient distingués entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marchèrent à la suite des vainqueurs; on portoit devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le Lac Peipus. Pierre travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avoit travaillé aux entreprises qu'elle célébroit.

Ces solennités devoient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. Charles les dedaignoit; et depuis le jour de Narva il méprisoit ses ennemis, et leurs efforts, et leurs triomphes.

CHAP. XIII.

Réforme à Moscou. Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Narva, etc.

LE peu de séjour que le Czar fit à Moscou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglements, et à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissements même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisoit parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisoit au seizieme siecle*. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux; cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson: on se plaignit en vain; il répondoit en raillant: « Vos ancêtres en usoient ainsi; les usages anciens sont toujours les meilleurs.» Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféroient toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures: et il y a encore des nations qui auroient besoin d'un tel exemple.

Un établissement pus utile fut celui d'une imprimerie, en caracteres Russes et Latins, dont tous les instruments avoient été tirés de Hollande, et où l'on

---

* Tiré du Journal de Pierre-le-Grand.

commença dès-lors à imprimer des traductions Russes de quelques livres sur la morale et les arts. Fergusson établit des écoles de géometrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise, et qui perpétuent la misere, mais tel que le Czar en avoit vu dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfans, et où quiconque est renfermé devient utile.

Il établit plusieurs manufactures: et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnoit naissance dans Moscou, il courut à Véronise, et il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingts pieces de canon, avec de longues caisses, exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau, et le faire passer sans risque au-dessus des barres et des bancs de sable qu'on rencontre près d'Asoph; industrie à-peu-près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaisseaux qu'il faisoit construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le Lac Ladoga et celui d'Onega. Il avoit établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respiroit la guerre, tandis qu'il faisoit fleurir à Moscou les arts de la paix: une source d'eaux minérales, découvertes depuis dans Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.

Nous avons déja dit qu'il avoit voulu passer par tous les grades militaires: il étoit lieutenant des bombardiers sous le Prince Menzikoff, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine, et servit sous le maréchal Sheremetof.

Il y avoit une forteresse importante près du Lac Ladoga, nommée Niantz, ou Nya, près de la Néva.

Il étoit nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes, et pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre, et empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le Czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats, et d'écarter les convois des Suédois. Sheremetof conduisit les tranchées ; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux Suédois abordèrent trop tard pour la secourir ; le Czar les attaqua avec ses barques, et s'en rendit maître. Son Journal porte que pour récompense de ce service " le capitaine des bombardiers fut créé che-" valier de l'ordre de Saint-André, par l'amiral Gol-" lovin, premier chevalier de l'ordre."

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva, sur le Golfe de Finlande.

Les affaires du Roi Auguste étoient ruinées : les victoires consécutives des Suédois en Pologne avoient enhardi le parti contraire, et ses amis même l'avoient forcé de renvoyer au Czar environ vingt mille Russes, dont son armée étoit fortifiée. Ils prétendoient par ce sacrifice ôter aux mécontents le prétexte de se joindre au Roi de Suède : mais on ne désarme ses ennemis que par la force, et on les enhardit par la foiblesse. Ces vingt mille hommes, que Patkul avoit disciplinés, servirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'Auguste perdoit ses états. Ce renfort, et sur-tout la possession de Nya, mirent le Czar en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta * les premiers fondements de Pétersbourg, au soixantieme degré de latitude, et au quarante-quatrieme et demi de longitude. Les

* 1703, 27 Mai, jour de la Pentecôte, Fondation de Pétersbourg.

débris de quelques bastions de Nianz furent les premieres pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignoient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvoient aborder; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, et enfin la petite isle de Cronslot, qui est devant la ville, devenir, en 1704, une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui sembloient demander un temps de paix, s'exécutoient au milieu de la guerre; et des ouvriers de toute espece venoient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir et élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissoient à chaque pas en tout genre de travail, enfin des maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur: il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'étoit qu'un assemblage de cabanes, avec deux maisons de briques, entourées de remparts, et c'étoit tout ce qu'il falloit alors; la constance et le temps ont fait le reste. Il n'y avoit encore que cinq mois que Pétersbourg étoit fondée, lorsqu'un vaisseau Hollandois y vint trafiquer: le patron reçut des gratifications, et les Hollandois apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettoit en sûreté tous les jours par la prise des postes voisins. Un colonel Suédois, nommé Croniort, s'étoit posté sur la riviere Sestra, et menaçoit la ville naissante. Pierre court à lui avec ses deux régiments des gardes, le défait, et lui fait repasser la riviere. Ayant ainsi mis sa ville en sûreté, il va à Olonitz commander

la construction de plusieurs petits vaisseaux, et retourne à Pétersbourg sur une frégate qu'il a fait construire, avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on acheve les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au Roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnoie. Nous avons déja remarqué qu'il n'avoit qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissements, devoient l'épuiser. Il avoit fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondoit une capitale. Cependant il avoit encore de quoi secourir son allié d'hommes et d'argent. Le Hollandois Corneille le Bruyn, qui voyageoit vers ce temps-là en Russie, et avec qui Pierre s'entretint, comme il faisoit avec tous les étrangers, rapporte que le Czar lui dit qu'il avoit encore trois cent mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modele en bois, et laisse à Menzikoff le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modele. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changements qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages. Il regle ses finances, et y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissoit sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

La Porte alarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il étoit le maître dans ses états, comme le Grand Sei-

gneur dans les siens, et que ce n'étoit point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot fondée dans la mer, et achevée; il la garnit d'artillerie. Il falloit, pour s'affermir dans l'Ingrie, et pour réparer entièrement la disgrace essuyée devant Narva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siege, une petite flotte de brigantins Suédois paroit sur le Lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galeres Russes vont à sa rencontre, l'attaquent, et la prennent tout entiere: elle portoit quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiege Narva par terre et par mer; et, ce qui est plus singulier, on assiege en même temps la ville de Derpt en Estonie.

Qui croiroit qu'il y eût une université dans Derpt? Gustave-Adolphe l'avoit fondée, et elle n'avoit pas rendu la ville plus célebre. Derpt n'est connue que par l'époque de ces deux sieges. Pierre va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques et diriger toutes les opérations. Le général Suédois Slipenbak étoit auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendoient le moment où il alloit jeter du secours dans la place. Pierre imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régiments d'infanterie, et à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie: alors les faux attaquants et les attaqués se réunissent; ils fondent sur la garnison, dont la moitié est tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. Slipenbak arrive bientôt en effet pour la secourir, et il est entièrement

battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que Pierre alloit donner un assaut général.

Un assez grand échec que le Czar reçoit en même temps sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siege de Narva. Il avoit, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au Roi Auguste qu'on détrônoit; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes, joints aux Lithuaniens du parti d'Auguste, furent absolument défaits en Courlande par le général Suédois Levenhaupt. Si les vainqueurs avoient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvoient ruiner les travaux du Czar, et lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. Pierre minoit chaque jour l'avant-mur de la Suède, et Charles ne s'y opposoit pas assez: il cherchoit une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 Juillet 1704, un simple colonel Suédois, à la tête d'un détachement, avoit fait élire un nouveau roi par la noblesse Polonoise dans le champ d'élection, nommé Kolo, près de Varsovie. Un Cardinal Primat du royaume, et plusieurs évêques se soumettoient aux volontés d'un Prince Luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du Pape: tout cédoit à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de Stanislas Leczinsky, et comment Charles XII. le fit reconnoître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné; il redoubla ses secours à mesure qu'il fut plus malheureux; et, pendant que son ennemi faisoit des rois, il battoit les généraux Suédois en détail dans l'Estonie, dans l'Ingrie, couroit au siege de Narva, et faisoit donner des assauts. Il y avoit trois bastions fameux, du moins par leurs noms: on les appeloit *la Victoire*, *l'Honneur*, et *la Gloire*. Le Czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les assiégeants entrent dans

la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étoient que trop ordinaires entre les Suédois et les Russes.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats; et ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissoient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens se réfugioient en foule: là, posant son épée sanglante sur la table: "Ce n'est pas du sang des habitans," dit-il, "que cette épée est teinte, mais du sang de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie."

N. B. Les chapitres précédents et tous les suivants sont tirés du journal de Pierre-le-Grand, et des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAP. XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre-le-Grand, tandis que Charles XII. triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en sûreté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAITRE de toute l'Ingrie, Pierre en conféra le gouvernement á Menzikoff, et lui donna le titre de prince et le rang de général major. L'orgueil et le préjugé pouvoient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur et prince; mais Pierre avoit déja accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talents, et rien à la seule noblesse. Menzikoff, tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux qui le plaça dans la maison du Czar, avoit appris plusieurs langues, s'étoit formé aux affaires et aux armes, et

ayant su d'abord se rendre agréable à son maître, il sut se rendre nécessaire: il hâtoit les travaux de Pétersbourg; on y bâtissoit déja plusieurs maisons de briques et de pierres, un arsenal, des magasins: on achevoit les fortifications; les palais ne sont venus qu'après.

Pierre étoit à peine établi dans Narva, qu'il offrit de nouveaux secours au Roi de Pologne détrôné: il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avoit déja envoyés; et en effet il fit partir pour les frontieres de la Lithuanie le Général Repnin, avec six mille hommes de cavalerie, et six mille d'infanterie. Il ne perdoit pas de vue sa colonie de Pétersbourg un seul moment: la ville se bâtissoit, la marine s'augmentoit; des vaisseaux, des frégates, se construisoient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, et les conduisit à Pétersbourg.

Tous ses retours à Moscou étoient marqués par des entrées triomphantes: c'est ainsi qu'il y revint cette année, et il n en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avoit donné les dimensions l'année précédente sur la Véronise.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avoit envoyée sur les frontieres de la Lithuanie au secours d'Auguste; mais pendant qu'il aidoit ainsi son allié, une flotte Suédoise s'avançoit pour détruire Pétersbourg et Cronslot à peine bâtis: elle étoit composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre pièces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite isle de Kotin. Un colonel Russe, nommé Tolboguin, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquoient sur le rivage, le fit lever tout à coup, et le feu fut si vif et si bien ménagé, que les Suédois,

renversés, furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, et de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restoit toujours dans ces parages, et ménaçoit Pétersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même: des troupes de terre avançoient de Vibourg sous le général Suédois Meidel; elles marchoient du côté de Shlusselbourg: c'étoit la plus grande entreprise qu'eût encore fait Charles XII. sur les états que Pierre avoit conquis ou créés; les Suédois furent repoussés partout, et Pétersbourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançoit vers la Courlande, et vouloit pénétrer jusqu'à Riga. Son plan étoit de prendre la Livonie, tandis que Charles XII. achevoit de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avoit donné. Le Czar étoit encore à Vilna en Lithuanie, et son Maréchal Sheremetof s'approchoit de Mittau, capitale de la Courlande; mais il y trouva le général Levenhaupt, déja célebre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience et la discipline prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avoient toujours l'avantage: les Russes furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. Pierre, après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstadt, à Narva, réparoit toujours ses pertes et en tiroit même avantage.

Il marche en force en Courlande après la journée de Gémavers; il arrive devant Mittau, s'empare de la ville; assiege la citadelle, et y entre par capitulation.

Les troupes Russes avoient alors la réputation de signaler leur succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. Pierre avoit, à la prise de Narva, tellement changé cet usage, que les

soldats Russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étoient inhumés les Grands Ducs de Courlande, voyant que les corps avoient été tirés de leurs tombeaux et dépouillés de leurs ornements, refusèrent d'en prendre possession, et exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel Suédois reconnoître l'état des lieux : il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouoit que les Suédois étoient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avoit couru dans tout l'empire que le Czar avoit été totalement défait à la journée de Gémavers lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens Strélits, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter : ils tuèrent le gouverneur de la ville, et le Czar fut obligé d'y envoyer le Maréchal Sheremetof avec des troupes, pour les soumettre et les punir.

Tout conspiroit contre lui ; la fortune et la valeur de Charles XII., les malheurs d'Auguste, la neutralité forcée du Danemarck, les révoltes des anciens Strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentoit alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentements des grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances ; rien ne découragea Pierre un seul moment : il étouffa la révolte ; et ayant mis en sûreté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau, malgré Levenhaupt, vainqueur, qui n'avoit pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageoit avec Charles XII. la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança jusqu'à Tykoczin : ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le Roi Auguste ; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par Menzikoff sur des partis de troupes de son rival : ils

allèrent ensuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, et y restèrent jusqu'au 15 Décembre. Pierre en partant lui laissa de l'argent et une armée : et, selon sa coutume, alla passer quelque temps de l'hiver à Moscou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très difficile.

CHAP. XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, et police ses états, son ennemi Charles XII. gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguste, malgré une victoire des Russes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne ; il livre Patkul, ambassadeur du Czar. Meurtre de Patkul, condamné à la roue.

PIERRE à peine étoit à Moscou, qu'il apprit que Charles XII. par-tout victorieux, s'avançoit du côté de Grodno pour combattre son armée. Le Roi Auguste avoit été obligé de fuir de Grodno, et se retiroit en hâte vers la Saxe, avec quatre régiments de dragons Russes ; il affaiblissoit ainsi l'armée de son protecteur, et la décourageoit par sa retraite ; le Czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, et son armée dispersée.

Tandis qu'il rassembloit ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célebre Schullembourg, qui étoit la derniere ressource d'Auguste, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançoit du côté de la Grande Pologne, avec environ douze mille Saxons et six mille Russes tirés de troupes que le Czar avoit confiées à ce malheureux prince. Schullembourg avoit une juste espérance de soutenir la fortune

d'Auguste : il voyoit Charles XII. occupé alors du côté de la Lithuanie ; il n'y avoit qu'environ dix mille Suédois, sous le Général Renschild, qui pussent arrêter sa marche ; il s'avançoit, donc, avec confiance jusqu'aux frontieres de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la Haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontieres de Pologne, il trouva le maréchal Renschild, qui venoit lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'Histoire de Charles XII., je dois redire ici qu'il y avoit dans l'armée Saxonne un régiment François, qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avoit été forcé de servir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avoit confié la garde de l'artillerie ; ils ajoutent que ces François, frappés de la gloire de Charles XII., et mécontents du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, et demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement et le signal d'une déroute entiere ; il ne se sauva pas trois bataillons Russes, et encore tous les soldats qui échappèrent étoient blessés : tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain Norberg prétend que le mot des Suédois dans cette bataille étoit, *au nom de Dieu*, et que celui des Russes étoit, *massacrez tout* : mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de Dieu. Le Czar même assure, dans un de ses manifestes *, que beaucoup de prisonniers, Russes, Cosaques, Calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulieres des deux armées avoient accoutumé les généraux à ces

* Manifeste du Czar en Ukraine, 1709.

cruautés ; il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le Roi Stanislas m'a fait l'honneur de me dire que, dans un de ces combats qu'on livroit si souvent en Pologne, un officier Russe, qui avoit été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandoit, se mettre sous sa protection, et que le général Suédois, Steinbock, le tua d'un coup de pistolet entre ces bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de Charles XII. en Pologne. Les troupes du Czar, qui étoient dans Grodno, couroient risque d'essuyer une plus grande disgrace, et d'être enveloppées de tous côtés ; il sut heureusement les rassembler et même les augmenter : il falloit à la fois pouvoir à la sûreté de cette armée et à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le Prince Menzikoff vers l'orient, et de là au midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchoit, il se rend à Shlusselbourg, à Narva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sûreté ; et des bords de la Mer Baltique, il court à ceux du Borysthene, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendres inutiles les victoires de Charles XII. qu'il n'avoit pu empêcher, préparant même déja une conquête nouvelle : c'étoit celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le Golfe de la Finlande. Il alla l'assiéger, mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, et il leva le siege. Son rival, Charles XII., ne faisoit réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivoit alors le Roi Auguste en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce prince et de l'accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avoit enlevée.

Il répandoit la terreur dans la Haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du Roi Auguste,

sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiroient dans le cœur de l'empire. Auguste imploroit la paix; il aimoit mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négocioit un traité qui lui ôtoit la couronne de Pologne, et qui le couvroit de confusion: ce traité étoit secret; il falloit le cacher aux généraux du Czar, avec lesquels il étoit alors comme réfugié en Pologne, pendant que Charles XII. donnoit des lois dans Leipsick, et régnoit dans tout son électorat. Déja étoit signé par ses plénipotentiares le fatal traité par lequel il renonçoit à la couronne de Pologne, promettoit de ne prendre jamais le titre de roi dans ce pays, reconnoissoit Stanislas, renonçôit à l'alliance du Czar son bienfaiteur, et, pour comble d'humiliation, s'engageoit à remettre à Charles XII. l'ambassadeur du Czar, Jean Réginold Patkul, général des troupes Russes, qui combattoit pour sa défense. Il avoit fait quelque temps auparavant arrêter Patkul, contre le droit des gens, sur de faux soupçons; et contre ce même droit des gens il le livroit à son ennemi. Il valoit mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non seulement il y perdoit sa couronne et sa gloire, mais il risquoit même sa liberté, puisqu'il étoit alors entre les mains du Prince Menzikoff en Posnanie, et que le peu de Saxons qu'il avoit avec lui recevoient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le Prince Menzikoff avoit en tête dans ces quartiers une armée Suédoise, renforcée des Polonois du parti du nouveau Roi Stanislas, commandée par le Général Maderfeld; et ignorant qu'Auguste traitoit avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. Auguste n'osa refuser; la bataille se donna auprès de Kalish, dans la palatinat même du Roi Stanislas: ce fut la premiere bataille rangée que les Russes gagnerent contre les Suédois; le Prince Menzikoff en eut

la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes; on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment Auguste put, après cette victoire, ratifier un traité qui lui en ôtoit tout le fruit; mais Charles étoit en Saxe, et y étoit tout puissant: son nom imprimoit tellement la terreur, on comptoit si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le partie Polonois contre le Roi Auguste étoit si fort, et enfin Auguste étoit si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à son envoyé, Finkstein, une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandoit pardon de sa victoire, " protestant que la " bataille s'étoit donnée malgré lui; que les Russes " et les Polonois de son parti l'y avoient obligé; qu'il " avoit fait dans ce dessein des mouvements pour " abandonner Menzikoff; que Maderfeld auroit pu " le battre s'il avoit profité de l'occasion; qu'il ren-" droit tous les prisonniers Suédois, ou qu'il rom-" proit avec les Russes: et qu'enfin il donneroit au " Roi de Suède toutes les satisfactions convenables " pour avoir osé battre ses troupes."

Tout cela est unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse Auguste étoit un des plus braves princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les états, qui les éleve ou qui les abaisse.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du Roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que Charles XII. faisoit de son bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que Charles força Auguste d'écrire au nouveau Roi Stanislas; le second fut horrible: ce même Auguste fut contraint du lui livrer Patkul, cet ambassadeur, ce général du Czar. L'Europe sait assez que ce ministre fut depuis roué vif à

Casimir, au mois de Septembre 1707. Le chapelain Norberg avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de Charles.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné étoit d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes Livoniens, députés de tout l'état: condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avoit mis dans le plein droit natural qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne étoit sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvroit de telles cruautés, aujourd'hui elles le ternissent.

CHAP. XVI.

On veut faire un troisième Roi en Pologne. Charles XII. part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du Czar. Succès de Charles, qui s'avance enfin vers la Russie.

CHARLES XII. jouissoit de ses succès dans l'Altranstad, près de Leipsick. Les princes protestants de l'Empire d'Allemagne venoient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyoient des ambassadeurs. L'Empereur Joseph I. déféroit à toutes ses volontés. Pierre, alors, voyant qui le Roi Auguste avoit renoncé à sa protection et au trône, et qu'une

partie de la Pologne réconnoissoit Stanislas, écouta les propositions que lui fit Yolkova d'élire un troisième roi.

On proposa plusieurs Palatins dans une diete à Lublin : on mit sur les rangs le Prince Ragotski; c'étoit ce même Ragotski long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'Empereur Léopold, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois Rois de Pologne à la fois. Le Prince Ragotski n'ayant pu réussir, Pierre voulut donner le trône au grand général de la république, Siniawski, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnoître ni Auguste détrôné, ni Stanislas élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. Buzenval, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le Czar et le Roi de Suède. On pensoit alors, à la cour de France, que Charles, n'ayant plus à combattre ni les Russes ni les Polonois, pourroit tourner ses armes contre l'Empereur Joseph, dont il étoit mécontent, et auquel il imposoit des lois dures pendant son séjour en Saxe; mais Charles répondit qu'il traiteroit de la paix avec le Czar dans Moscou. C'est alors que Pierre dit : « Mon frère Charles veut faire l'Alexandre ; mais il « ne trouvera pas en moi un Darius."

Cependant les Russes étoient encore en Pologne, et même à Varsovie, tandis que le Roi donné aux Polonois par Charles XII. étoit à peine reconnu d'eux, et que Charles enrichissoit son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il sembloit que son ennemi de dût jamais ré-

sister, puisqu'il l'avoit entièrement défait avec huit mille à Narva.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au Roi Auguste cette étrange visite, "qui "doit causer de l'admiration à la postérité," à ce que dit Norberg : elle peut au moins causer quelque étonnement. C'étoit beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avoit ôté un royaume. Il repassa par la Silésie et rentra en Pologne.

Ce pays étoit entièrement dévasté par la guerre, ruiné par les factions, et en proie à toutes les calamités. Charles avançoit par la Masovie, et choisissoit le chemin le moins praticable. Les habitants, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme, d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, et armé de deux carabines, harangua Charles ; et comme on n'entendoit pas trop bien ce qu'il disoit, onpritle parti de le tuer, aux yeux de prince, au milieu de sa harangue. Les paysans, désespérés, se retirèrent et s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeoit de se pendre les uns les autres, et la dernier étoit forcé de se passer lui-même la corde au cou et d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain Norberg qui atteste ce fait, dont il fut témoin : on ne peut ni le récuser ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie : on lui dit que le Czar est en personne dans cette ville, avec quelques troupes ; il prend avec lui, sans délibérer, huit cents gardes seulement, et court à Grodno. Un officier Allemand, nommé Mulfels, qui commandoit un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant Charles XII. qu'il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au

lieu de le disputer; l'alarme se répand dans la ville; chacun croit que l'armée Suédoise est entrée: le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en pieces par la garde Suédoise; tous les officiers confirment au Czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. Pierre se retire au-delà des remparts, et Charles met une garde de trente hommes à la porte même par où le Czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques Jésuites, dont on avoit pris la maison pour loger le Roi de Suède, parceque c'étoit la plus belle de Grodno, se rendent la nuit après du Czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt Pierre rentre dans la ville, forcé la garde Suédoise: on combat dans les rues, dans les places; mais déja l'armée du Roi arrivoit. Le Czar fut enfin obligé de céder, et de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisoit trembler la Pologne.

Charles avoit augmenté ses troupes en Livonie et en Finlande, et tout étoit à craindre de ce côté pour les conquêtes de Pierre, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens états, et pour Moscou même. Il falloit donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. Charles ne pouvoit faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses que la pauvreté et la famine avoient répandues de Varsovie à Minski. Pierre posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivieres, garnit les postes importants, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, et courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles, en dominant chez les Polonois, ne leur prenoit rien, mais Pierre, en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo, qu'il détruisit, et en faisant un grand

butin sur ses ennemis, se donnoit des avantages utiles.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite riviere de Bérézine, à quelques lieues du Borysthène. Rien ne put résister à son activité : il jeta un pont à la vue des Russes; il battit le détachement qui gardoit ce passage, et arriva à Hollosin sur la riviere de Vabis. C'étoit là que le Czar avoit posté un corps considérable, qui devoit arrêter l'impétuosité de Charles. La petite riviere de Vabis * n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'étoit un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà étoit un marais, et derriere ce marais les Russes avoient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendupar un large fossé, et couvert, par un parapet garni d'artillerie. Neuf régiments de cavalerie et onze d'infanterie étoient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la riviere paroissoit impossible.

Les Suédois, selon l'usage de la guerre, préparèrent des pontons pour passer, et établirent des batteries de canons pour favoriser la marche : mais Charles n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffroit jamais le moindre retardement. Le maréchal de Schwerin, qui a long-temps servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois qu'un jour d'action il disoit à ses généraux, occupés du détail de ses dispositions: " Aurez-vous " bientôt terminé ces bagatelles ?" et il s'avançoit alors le premier à la tête de ses drabans: c'est ce qu'il fit sur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la riviere suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompoit l'impétuosité du flot;

* En Russe Bibitsch.

mais on avoit de l'eau jusqu'aux épaules, et on ne pouvoit se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, et que les bataillons eussent tiré à propos, il ne seroit pas échappé un seul Suédois.

Le roi, après avoir traversé la rivière, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille; on attaqua sept fois leurs retranchements, et les Russes ne cédèrent qu'à la septieme. On ne leur prit que douze pieces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens Suédois.

Il étoit donc visible que le Czar avoit réussi à former des troupes aguerries; et cette victoire d'Hollosin, en comblant Charles XII. de gloire, pouvoit lui faire sentir tous les dangers qu'il alloit courir en pénétrant dans des pays si éloignés: on ne pouvoit marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il falloit combattre: mais les Suédois, accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAP. XVII.

Charles XII. passe le Borysthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures: une de ses armées est défaite par Pierre-le-Grand: ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

ENFIN Charles arriva sur la rive du Borysthène, à une petite ville nommée Mohilo *. C'étoit à cet

* En Russe Mogilew.

endroit fatal qu'on devoit apprendre s'il dirigeroit sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendoient qu'il marcheroit à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, Pierre le suivoit depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendoit pas qu'il prendroit le chemin de l'Ukraine: cette étrange résolution lui fut inspirée par Mazeppa, Hetman des Cosaques; c'étoit un vieillard de soixante et dix ans, qui, n'ayant point d'enfants, sembloit ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie: la reconnoissance devoit encore l'attacher au Czar, auquel il devoit sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de Charles XII. l'eût ébloui; soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avoit trahi son bienfaiteur, et s'étoit donné en secret au Roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'Empire Russe, quand ses troupes victorieuses seroient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devoit recevoir de Mazeppa les vivres, les munitions, l'artillerie, qui pouvoient lui manquer: à ce puissant secours devoit se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattants, qui arrivoit de Livonie, conduite par le Général Levenhaupt, conduisant après elle une quantité prodigieuse de provisions de guerre et de bouche. Charles ne s'inquiétoit pas si le Czar étoit à portée de tomber sur cette armée, et de le priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si Mazeppa étoit en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avoit assez de crédit pour faire changer une nation entiere, qui ne prend conseil que d'elle-même, et s'il restoit, enfin, assez de ressources à son armée dans un malheur; et en cas que Mazeppa fût sans fidélité, ou sans pouvoir, il comptoit sur sa valeur et sur sa fortune. L'armée Suédoise avança

donc au-delà du Borysthène vers la Desna; et c'étoit entre ces deux rivières que Mazeppa étoit attendu. La route étoit pénible; et des corps de Russes voltigeant dans ces quartiers rendoient la marche dangereuse.

Menzikoff, à la tête de quelques régiments de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. Charles, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-temps sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnoient. Cependant Mazeppa ne venoit point, les vivres commençoient à manquer; les soldats Suédois, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues, et leur disette, ne se décourageoient pas; mais en l'admirant ils le blâmoient et murmuroient.

L'ordre envoyé par le Roi à Levenhaupt de marcher avec son armée, et d'amener des munitions en diligence, avoit été rendu douze jours trop tard; et ce temps étoit long dans une telle circonstance. Levenhaupt marchoit enfin: Pierre le laissa passer le Borysthène; et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ses corps rassemblés, qui se suivoient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthene et la Sossa *.

Le Prince Menzikoff revenoit avec ce même corps de cavalerie qui s'étoit mesuré contre Charles XII.; le Général Bauer, le suivoit, et Pierre conduisoit de son côté, l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattants; et on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nou-

* En Russe Socza.

veaux mémoires m'apprenent que Pierre n'avoit que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'étoit pas fort supérieur à celui de ces ennemis. L'activité du Czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arriere-garde de l'armée Suédoise, près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. Levenhaupt se retira dans un bois, et conserva son bagage; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier et plus heureux: c'est là que le Czar, voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards, et sur lui-même, s'il se retiroit. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisieme fois: ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock: on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, et on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus; mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le Czar fit prisonniers cinquante-six officiers, et près de neuf cents soldats. Tout ce grand convoi qu'on amenoit à Charles demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la premiere fois que le Czar défit en personne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étoient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remercioit Dieu de ce succès, quand il apprit que son Général Apraxin venoit de remporter un avantage en Ingrie, à quelques lieues de Narva; avantage, à la vérité, moins considérable que le victoire de Les-

nau; mais ce concours d'événements heureux fortifioit ses espérances, et le courage de son armée.

Charles XII. apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il étoit près de passer la Desna dans l'Ukraine. Mazeppa vint enfin le trouver: il devoit lui amener trente mille hommes, et des provisions immenses; mais il n'arriva qu'avec deux régiments, et plutôt en fugitif qui demandoit du secours, qu'en prince qui venoit en donner. Ce Cosaque avoit marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils alloient contre le Roi de Suède, qu'ils auroient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, et que le Czar leur auroit une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur: ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avoient point à se plaindre, pour un Suédois qui venoit à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourroit plus les défendre, et qui les laisseroit à la discrétion des Russes irrités, et des Polonois, autrefois leurs maîtres, et toujours leurs ennemis: ils retournèrent chez eux, et donnèrent avis au Czar de la défection de leur chef. Il ne resta auprès de Mazeppa qu'environ deux régiments dont les officiers étoient à ses gages.

Il étoit encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et sur-tout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardé comme la capitale des Cosaques: elle est située près des forêts sur la riviere de Desna, mais fort loin du champ de bataille où Pierre avoit vaincu Levenhaupt. Il y avoit toujours quelques régiments Russes dans ces quartiers. Le Prince Menzikoff fut détaché de l'armée du Czar; il y arriva par de grands détours. Charles ne pouvoit garder tous les passages; il ne les connoissoit pas même: il avoit

négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mene droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avoit toujours sur lui l'avantage de connoître le pays. Menzikoff passa aisément avec le Prince Gallitzin: on se présenta devant Bathurin; elle fut prise presque sans résistance, saccagée et réduite en cendres. Un magasin destiné pour le Roi de Suède, et les trésors de Mazeppa, furent enlevés. Les Cosaques élurent un autre Hetman, nommé Skoropasky, que le Czar agréa: il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunièrent publiquement Mazeppa; il fut pendu en effigie, et quelques uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

Cependant Charles XII. à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de Levenhaupt, fortifié de deux ou trois mille hommes que Mazeppa lui avoit amenés, et toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna, loin de Bathurin, et près du Borysthène, malgré les troupes du Czar, qui l'entouroient de tous côtés, dont les unes suivoient son arriere-garde, et les autres, repandues au-delà de la riviere, s'opposoient à son passage.

Il marchoit, mais par des déserts, et ne trouvoit que des villages ruinés et brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de Décembre avec une rigueur si excessive que, dans une de ses marches, près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux: les troupes du Czar souffroient moins, parcequ'elles avoient plus de secours; celles de Charles, manquant presque de vêtements, étoient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cette état déplorable, le Comte Piper, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver, dans une petite ville de l'Ukraine, nommé Romna, où il pourroit se fortifier, et faire quelques provisions par le secours de Mazeppa. Charles répondit qu'il n'étoit pas homme à s'enfermer dans une ville. Piper alors le conjura de repasser la Desna et le Borysthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avoient besoin, de s'aider de la cavalerie légere des Polonois qui lui étoit absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avoit fait nommer, et de contenir le parti d'Auguste, qui commençoit à lever la tête. Charles répliqua que ce seroit fuir devant le Czar, que la saison deviendroit plus favorable, qu'il falloit subjuguer l'Ukraine et marcher à Moscou *.

Les armées Russes et Suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, Charles attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage. Il falloit envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la subsistance des paysans. Pierre, sans se hâter, veilloit sur ses marches, et le laissoit se consumer.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivieres qu'ils passèrent ne se trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connoissent ces pays comme nous connoissons l'Italie, la France, et l'Allemagne; la géographie est encore de tous les

* Avoué par le chapelain Norberg, tome II., p. 263.

arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné; et l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

Contentons-nous de savoir que Charles enfin traversa toute l'Ukraine, au mois de Février, brûlant par-tout des villages, et en trouvant que les Russes avoient brûlés. Il s'avança au sud-est jusqu'aux déserts arides bordés par les montagnes qui séparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs: c'est à l'orient de ces montagnes que sont les autels d'Alexandre. Il se trouvoit donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Russie; et quand il fut là, il fallut retourner sur ses pas pour subsister: les habitants se cachoient dans des tanieres avec leurs bestiaux: ils disputoient quelquefois leur nourriture aux soldats qui venoient l'enlever; les paysans dont on put se saisir furent mis à mort; ce sont là, dit-on, les droits de la guerre! Je dois transcrire ici quelques lignes du chapelain Norberg *. *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimoit la justice, nous insérerons un billet de sa main au colonel Hielmen:* « Monsieur le co-
« lonel, je suis bien aise qu'on ait attrappé les
« paysans qui ont enlevé un Suédois: quand on
« les aura convaincus de leur crime, on les punira
« suivant l'exigence du cas, en les faisant mourir.
« CHARLES, et plus bas BUDIS.» Tels sont les sentiments de justice et d'humanité du confesseur d'un roi; mais si les paysans de l'Ukraine avoient pu faire pendre des paysans d'Ostrogothie enrégimentés, qui se croyoient en droit de venir de si loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et de leurs enfants, les confesseurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auroient-ils pas pu bénir leur justice?

---

* Tome II., pag. 279.

fonde; le pays de Balcho, dans lequel l'Occa prend sa source; les déserts et les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides: il étoit enfin auprès d'Azoph, et là il faisoit nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainsi à profit, pour l'avantage de ses états, le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. La cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pieces de campagne, ni ammunitions de toute espece, ni vivres, ni médicaments: c'étoit encore une supériorité qu'il s'étoit donnée sur son rival.

Le 15 Juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattants. La riviere Vorskla étoit entre lui et Charles; les assiégeants au Nord-Ouest, les Russes au Sud-Est.

Pierre remonte la riviere au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long retranchement qu'on commence et qu'on acheve en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. Charles put juger alors si celui qu'il méprisoit, et qu'il comptoit détrôner à Moscou, entendoit l'art de la guerre. Cette disposition faite, Pierre posta sa cavalerie entre deux bois, et la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnoître le camp des assiégeants, pour en former l'attaque.

Cette bataille alloit décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède, et de deux monarques sur qui l'Europe avoit les yeux. On ne savoit, chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étoient ces deux princes, ni quelle étoit leur situation: mais, après avoir vu partir de Saxe Charles XII. victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivoit partout

son ennemi, on ne doutoit pas qu'il ne dût l'accabler; et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter, dans le Kremelin de Moscou, les conditions de la paix, et faire un Czar, après avoir fait un Roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plusieurs ministres qui confirmoient leurs cours dans cette opinion générale.

Le risque n'étoit point égal entre ces deux rivaux. Si Charles perdoit une vie tant de fois prodiguée, ce n'étoit après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Russie, cessoient alors d'être dévastées; la Pologne reprenoit, avec sa tranquillité, son roi légitime déja réconcilié avec le Czar, son bienfaiteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes et d'argent pouvoit trouver des motifs de consolation; mais, si le Czar périssoit, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étoient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retomboit dans le chaos dont il étoit à peine tiré.

Quelques corps Suédois et Russes avoient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. Charles dans une de ces rencontres avoit été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que Pierre devoit l'attaquer: ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchements; il sortit des siens, en se faisant porter sur un brancard. Le journal de Pierre-le-Grand avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeoient sa cavalerie, que, malgré sa résistance, et malgré un feu continuel, ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée, et cria victoire. Le chapelain

Norberg, qui étoit loin du champ de bataille, au bagage (où il devoit être), prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les Russes résistèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquoit avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le Czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchements avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. Pierre faisoit dans son armée la fonction de général major; le Général Bauer commandoit la droite, Menzikoff la gauche, Sheremetof le centre. L'action dura deux heures. Charles, le pistolet à la main, alloit de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portoient, et mit le brancard en pieces. Charles se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise Norberg, que, dans une action aussi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. Pierre reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau: ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent par-tout enfoncés: la confusion se mit parmi eux, et Charles XII. fut obligé de fuir devant celui qu'il avoit tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avoit pu y monter pendant la bataille: la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille; ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, sur-tout dans la cavalerie.

Charles XII. précipitoit sa fuite avec environ qua-

torze mille combattants, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions, et de poudre. Il marcha vers le Borysthène au midi entre les rivieres de Vorskla et de Sol *, dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Borysthène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. Norberg assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre Charles ; cependant il avoue que le Prince Menzikoff se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie considérable, quand le roi passoit le Borysthène.

Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix mille Russes : Levenhaupt, qui les commandoit, signa cette fatale capitulation par laquelle il livroit au Czar les Zaporaviens qui, ayant combattu pour son roi, se trouvoient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le Comte Piper, premier ministre, avec deux secrétaires d'état, et deux du cabinet ; le feld-maréchal Renschild, les Généraux Levenhaupt, Slipenbak, Rosen, Stakelber, Creuts, Hamilton ; trois aides de camp généraux, l'auditeur-général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi lesquels étoit un Prince de Wirtemberg ; seize mille-neuf cents quarante-deux soldats ou bas-officiers : enfin, en y comprenant les domestiques du Roi et d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cent quarante-six au pouvoir du vainqueur ; ce qui, joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui passèrent le Borysthène à la suite du roi fait voir qu'il avoit en effet

* Ou Psol.

vingt-sept mille combattants sous ses ordres dans cette journée mémorable *.

Il étoit parti de Saxe avec quarante cinq mille combattants : Levenhaupt en avoit amené plus de seize mille de Livonie ; rien ne restoit de toute cette armée florissante : et d'une nombreuse artillerie, perdue dans ses marches, enterrée dans des marais, il n'avoit conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'étoit avec ces faibles armes qu'il avoit entrepris le siege de Pultava, et qu'il avoit attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : aussi l'accuse-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux officiers et douze cent quatre-vingt-treize soldats : c'est une preuve que leur disposition étoit meilleure que celle de Charles, et que leur feu fut infiniment supérieur.

Un ministre envoyé à la cour du Czar prétend, dans ses mémoires, que Pierre ayant appris le dessein de Charles XII. de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, et de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes Chrétiens. Il lui donnoit sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, et de terminer leurs différents par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la riviere de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des états du Grand Seigneur. Il arriva lorsque Charles étoit déja

* On a imprimé à Amsterdam, en 1730, les Mémoires de Pierre-le-Grand, par le prétendu Boyard Ivan Nestesuranoy. Il est dit dans ces mémoires que le Roi de Suède, avant de passer le Borysthène, envoya un officier général offrir la paix au Czar. Les quatre tomes de ces mémoires sont un tissu de faussetés et d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

en Turquie, et rapporta la lettre à son maître. Le ministre ajoute qu'il tient ce fait * de celui-là même qui avoit été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le Journal de Pierre-le-Grand, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle a donné au Czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'est donné en Europe plus de deux cents batailles rangées depuis le commencement de ce siecle jusqu à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées et les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites provinces, cédées ensuite par des traités, et reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu ; mais les plus violents efforts n'ont eu que des succès faibles et passagers : on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple, dans nos nations modernes, d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait ; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste empire de la terre.

---

* Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au-devant des Anecdotes de Russie.

CHAP. XIX.

Suites de la Victoire de Pultava. Charles XII. réfugié chez les Turcs. Auguste, détrôné par lui, rentre dans ses états. Conquêtes de Pierre-le-Grand.

CEPENDANT on présentoit au vainqueur tous les principaux prisonniers; le Czar leur fit rendre leurs épées, et les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit: "Je bois à la "santé de mes maîtres dans l'art de la guerre:" mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes, et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avoit point de cartel entre les Russes et les Suédois: le Czar en avoit proposé un avant le siege de Pultava; Charles le refusa, et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomtable fierté.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes les calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* qui d'un roi sage: car, dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au Grand Visir, selon l'usage, et il crut que ce seroit trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement: il ne savoit s'accommoder ni au temps ni aux lieux *.

---

* La Motraye, dans le récit de ses voyages, rapporte une lettre de Charles XII. au Grand Visir; mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire: et Norberg lui-même avoue que le Roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand visir.

Aux premieres nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. Charles, quand il donnoit des lois, avoit exigé de l'Empereur d'Allemagne, Joseph I., qu'on dépouillât les Catholiques de cent cinq églises en faveur des Silésiens de la confession d'Augsbourg; les Catholiques reprirent presque tous les temples Luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de Charles. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avoit coûté, disoient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur électeur, Roi de Pologne, protesta sur-le-champ contre l'abdication qu'on lui avoit arrachée; et, étant rentré dans les bonnes graces du Czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suède consternée crut long-temps son Roi mort, et le sénat incertain ne pouvoit prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire: il fait partir le maréchal Sheremetof avec une armée pour la Livonie, sur les frontieres de laquelle ce général s'étoit signalé tant de fois. Le Prince Menzikoff fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'Auguste, pour chasser le compétiteur, que l'on ne regardoit plus que comme un rebelle, et pour dissiper quelques troupes Suédoises qui restoient encore sous le général Suédois Crassau.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les Palatinats de Chelm et de la Haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte aves le général de la Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la couronne qui prêtent serment de fidélité au Roi Auguste; de là il se rend à Varsovie, et jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remerciemens d'un roi auquel il rendoit ses états.

C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les Rois de Danemarck, de Pologne, et de Prusse. Il s'agissoit déja de reprendre toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe. Pierre faisoit revivre les anciennes prétentions des Czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, et sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquoit la Scanie; le Roi de Prusse, la Poméranie.

La valeur infortunée de Charles ébranloit ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de Gustave-Adolphe avoit élevés. La noblesse Polonoise venoit en foule confirmer ses serments à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnoissoient Pierre pour leur protecteur.

Aux armes du Czar, à ces traités, à cette révolution subite, Stanislas n'eut à opposer que sa résignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt à renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le Roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever sa négociation avec le Roi de Prusse. Il n'étoit pas encore en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs: ce fut Pierre qui introduisit cette coutume nouvelle et peu suivie. L'électeur de Brandebourg, premier Roi de Prusse, alla conférer avec le Czar à Marienverder, petite ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les Chevaliers Teutoniques, et enclavée dans la lisiere de la Prusse devenue royaume. Ce royaume étoit petit et pauvre, mais son nouveau roi y étaloit, quand il y voyageoit, la pompe la plus fastueuse: c'est dans cet éclat qu'il avoit déja reçu Pierre à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de Charles XII. avec encore plus de magnifi-

cence. Pierre ne conclut d'abord avec le Roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'étoit perdu. Pierre, après avoir achevé rapidement les négociations, qui par-tout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premieres bombes, forme ensuite un blocus; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte; pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

L'année 1710 commença par cette solennité nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspiroit des sentiments de grandeur, et agréable à ceux qui avoient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphoit; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur Roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pieces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable, qui se faisoient entendre quand les canons se faisoient. Les vainqueurs à cheval fermoient le marche, les généraux à la tête, et Pierre à son rang de général major. A chaque arc de triomphe on trouvoit des députés des différents ordres de l'état; et au dernier, une troupe choisie de jeunes enfans de boyards vêtus à la Romaine, qui présentoient des lauriers au monarque victorieux.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfaisante. Il étoit arrivé, en 1708, une aventure d'autant plus désagréable que Pierre étoit alors malheureux. Matéof, son ambassadeur à Londres auprès de la Reine Anne, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice, au nom de quelques marchands Anglois, et conduit chez un juge de paix pour la sûreté de leurs créances. Les marchands Anglois prétendoient que les lois du commerce devoient l'emporter sur les privileges des ministres: l'ambassadeur du Czar, et tous les ministres publics, qui se joignirent à lui, disoient que leur personne doit être toujours inviolable. Le Czar demanda fortement justice par ses lettres à la Reine Anne; mais elle ne pouvoit la lui faire, parceque les lois d'Angleterre permettoient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptoit les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de Patkul, ambassadeur du Czar, exécuté l'année précédente par les ordres de Charles XII. enhardissoit le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractere si cruellement profané: les autres ministres qui étoient alors à Londres furent obligés de répondre pour celui du Czar; et enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le Parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne seroit plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes: mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une satisfaction plus authentique. La Reine lui fit des excuses publiques par une ambassade solennelle. M. de Widworth, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots: *Très haut et très puissant Empereur.* Il lui dit qu'on avoit mis en prison ceux qui avoient osé arrêter son ambassadeur, et qu'on les avoit déclarés infâmes; il n'en étoit rien, mais il suffisoit de le dire; et le titre d'empereur, que la Reine ne lui

donnoit pas avant la battaille de Pultava, marquoit assez la considération qu'il avoit en Europe. On lui donnoit déja communément ce titre en Hollande; et non seulement ceux qui l'avoient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéressoient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'état, l'appeloient à l'envi du nom d'empereur, et célébroient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suède.

Cette considération universelle qu'il s'étoit donnée par sa victoire, il l'augmentoit en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée: c'est une ville Anséatique de la Prusse royale en Pologne; les Suédois y avoient encore une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, et la garnison se rend prisonniere de guerre: cette place étoit un des grands magasins de Charles XII.; on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt Pierre se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg: à peine arrivé, il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les côtes de la Carélie; et, malgré une violente tempête, il amene sa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés: la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brêche faite, et une garnison, composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre; elle fut faite prisonniere malgré la capitulation. Pierre se plaignoit de plusieurs infractions de la part des Suédois; il promit de rendre la liberté à ces troupes quand les Suédois auroient satisfait à ses plaintes: il fallut sur cette affaire demander les ordres du Roi de Suède toujours inflexible; et ces soldats, que Charles auroit pu délivrer, restèrent captifs. C'est ainsi que le

Prince d'Orange, Roi d'Angleterre, Guillaume III, avoit arrêté, en 1695, le maréchal de Boufflers malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il seroit à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siege de Riga devint bientôt un siege régulier, poussé avec vivacité: il falloit rompre les glaces dans la riviere de Duna, qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion, qui désoloit depuis quelque temps ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes: cependant le siege ne fut point ralenti; il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers et soldats Livoniens resteroient au service de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avoit été démembré, et que les ancêtres de Charles XII. avoient usurpé; les privileges dont son père avoit dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrèrent au service du Czar: c'étoit la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien Patkul, son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privileges. La garnison étoit composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut prise; on trouva, tant dans la ville que dans ce fort, plus de huit cents bouches à feu.

Il manquoit, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le Lac Ladoga, située dans une isle, et qu'on regardoit comme imprenable: elle fut bombardée quelque temps après, et bientôt rendue. L'isle d'Oesel, dans la mer qui borde le Nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité,

Du côté l'Estonie, province de la Livonie, vers le Septentrion et sur le Golfe de Finlande, sont les

villes de Pernau et de Revel; si on en étoit maître, la conquête de la Livonie étoit achevée. Pernau se rendit après un siege de peu de jours, et Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendoient prisonniers de guerre: quelques vaisseaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; et les assiégeants, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déserte. Quand Charles XII. remportoit la victoire de Narva, il ne s'attendoit pas que ses troupes auroient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne, Stanislas, voyant son parti détruit, s'étoit réfugié dans la Poméranie, qui restoit à Charles XII.; Auguste régnoit, et il étoit difficile de décider si Charles avoit eu plus de gloire à le détrôner que Pierre à le rétablir.

Les états du Roi de Suède étoient encore plus malheureux que lui: cette maladie contagieuse, qui avoit ravagé toute la Livonie, passa en Suède, et enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm, elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitants; car, pendant dix années de suite, la plupart étoient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivoit dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étoient retirées au nombre de onze mille combattants; le Czar, le Roi de Danemarck, celui de Prusse, l'électeur d'Hanovre, le Duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le Général Crassau, qui la commandoit, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastoit la

ville, de signer cette neutralité, qui sembloit du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'Empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier: on stipula que l'armée Suédoise qui étoit en Poméranie n'en pourroit sortir pour aller défendre ailleurs son monarque; il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avoit point d'exemple: c'est que l'Empereur, qui étoit alors en guerre contre la France, espéroit faire entrer l'armée Suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que Pierre s'emparoit de la Livonie, de l'Estonie, et de la Carélie.

Charles XII., qui pendant tout ce temps-là faisoit jouer de Bender à la Porte Ottomane tous les ressorts possibles pour engager le divan à déclarer la guerre au Czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups qui lui portoit sa mauvaise fortune: il ne put soutenir que son sénat de Stockholm eût lié les mains à son armée: ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverroit une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparoient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étoient alors en guerre; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattoient encore pour la succession du Roi d'Espagne Charles II., et tout le Nord étoit armé contre Charles XII. Il ne manquoit qu'une querelle avec la Porte Ottomane pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque Pierre étoit au plus haut point de sa gloire, et précisément parcequ'il y étoit.

CHAP. XX.

Campagne du Pruth.

LE Sultan Achmet III. déclara la guerre à Pierre I.; mais ce n'etoit pas pour le Roi de Suède; c'etoit, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le Kan des Tartares de Crimée voyoit avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avoit pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides et sur la Mer Noire; de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Taganrok déja célebre; enfin de tant de grands succès, et de l'ambition que les succès augmentent toujours.

Il n'est ni vraisemblable ni vrai que la Porte Ottomane ait fait la guerre au Czar vers les Palus-Méotides, parcequ'un vaisseau Suédois avoit pris sur la Mer Baltique une barque dans laquelle on avoit trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. Norberg a écrit que cette lettre contenoit un plan de la conquête de l'empire Turc, que la lettre fut portée à Charles XII. en Turquie, que Charles l'envoya au divan, et que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractere de fable. Le Kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d'Azoph, fut celui qui, par ses instances obtint qu'on entreroit en campagne.

La Livonie n'étoit point encore tout entiere au pouvoir du Czar, quand Achmet III. prit, dès le

mois d'Auguste, la résolution de se déclarer. Il pouvoit à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le Roi de Suède à Pultava seroit de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'étoit davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de Charles à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Le Kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir Charles dans sa retraite. Ils étoient unis par les mêmes intérêts, puisque Azoph est frontiere de la petite Tartarie. Charles et le Kan de Crimée étoient ceux qui avoient le plus perdu par l'agrandissement du Czar: mais ce Kan ne commandoit point les armées du Grand Seigneur; il étoit comme les princes feudatoires d'Allemagne, qui ont servi l'empire avec leurs propres troupes subordonnées au général de l'Empereur Allemand.

La premiere démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople l'ambassadeur du Czar, Tolstoy, et trente de ses domestiques, et de l'enfermer au château des Sept Tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auroient honte, vient de ce que les Turcs ont toujours des ministres étrangers résidant continuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambassadeurs ordinaires. Ils regardent les ambassadeurs des Princes Chrétiens comme des consuls de marchands; et, n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les Chrétiens que pour les Juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que quand ils y sont forcés; du moins jusqu'à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce.

Le célebre Visir Achmet Couprougli, qui prit Candie sous Mahomet IV., avoit traité le fils d'un

ambassadeur de France avec outrage, et, ayant poussé la brutalité jusqu'à le frapper, l'avoit envoyé en prison, sans que Louis XIV., tout fier qu'il étoit, s'en fût autrement ressenti qu'en envoyant un autre ministre à la Porte. Les Princes Chrétiens, trés délicats entre eux sur le point d'honneur, et qui l'ont même fait entrer dans le droit public, sembloient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses ministres que le Czar de Russie. Il vit, dans l'espace de peu d'années, son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes, son plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif sur un ordre du Roi de Suède, son ministre à la Porte Ottomane saisi et mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur.

La Reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, satisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la personne de Patkul fut lavé dans le sang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laissa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le Czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre en Occident, pour aller combattre sur les frontieres de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie * dix régiments qui étoient en Pologne; il ordonne au maréchal Sheremetof de partir de la Livonie avec son corps d'armée; et, laissant le Prince Menzikoff à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moscou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

Un sénat de régence est établi; ses régiments des

* Il est bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie et la Moldavie.

gardes se mettent en marche : il ordonne à la jeune noblesse de venir apprendre sous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres, d'officiers subalternes. L'amiral Apraxin va dans Azoph commander sur terre et sur mer. Toutes ces mesures étant prises, il ordonne dans Moscou qu'on reconnoise une nouvelle Czarine : c'étoit cette même personne fait prisonniere de guerre dans Marienbourg en 1702. Pierre avoit répudié, l'an 1696, Eudoxia Lapoukin * son épouse, dont il avoit deux enfants. Les lois de son église permettent le divorce ; et si elles l'avoient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prisonniere de Marienbourg, à qui on avoit donné le nom de Catherine, étoit au-dessus de son sexe et de son malheur. Elle se rendit si agréable par son caractere, que le Czar voulut l'avoir auprès de lui : elle l'accompagna dans ses courses et dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaieté de son esprit et par sa complaisance ; ne connoissant point cet appareil de luxe et de mollesse dont les femmes se sont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singuliere, c'est qu'elle ne fut ni enviée ni traversée, et que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colere du Czar, et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint si nécessaire qu'il l'épousa secrètement en 1707. Il en avoit déja deux filles, et il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le Duc de Holstein. Le mariage secret de Pierre et de Catherine fut déclaré le jour même que le Czar * partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'Empire Ottoman. Toutes les dispo-

* Ou Lapouchin.

sitions promettoient un heureux succès. L'Hetman des Cosaques devoit contenir les Tartares qui déja ravageoient l'Ukraine dès le mois de Février; l'armée Russe avançoit vers le Niester; un autre corps de troupes, sous le Prince Gallitzin, marchoit par la Pologne. Tous les commencements furent favorables; car Gallitzin ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares joints à quelques Cosaques et à quelques Polonois du parti de Stanislas, et même de Suédois, il les défit entièrement, et leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avoient déja fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, et leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devoit monter à soixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du Roi de Pologne. Ce Prince, qui devoit tout au Czar, vint le trouver, le 3 Juin, à Jaroslau sur la riviere de Sane, et lui promit de nombreux secours. On proclama le guerre contre les Turcs au nom des deux Rois: mais la Diete de Pologne ne ratifia pas ce qu'Auguste avoit promis; elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'étoit le sort du Czar d'avoir dans le Roi Auguste un allié qui ne pouvoit jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie et dans la Valachie, et il fut trompé de même.

La Moldavie et la Valachie devoient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-

* Journal de Pierre-le-Grand.

temps l'Empire Romain: Trajan les soumit; le premier Constantin les rendit Chrétiens. La Dacie fut une province de l'Empire d'Orient; mais bientôt après ce mêmes peuples contribuèrent è la ruine de celui d'Occident, en servant sous les Odoacre et sous les Théodoric.

Ces contrées restèrent depuis annexées a l'Empire Grec; et quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement soumises par le Padisha ou Empereur Turc, qui en donne l'investiture. Le Hospodar ou Vaivode que la Porte choisit pour gouverner ces provinces est toujours un Chrétien Grec. Les Turcs ont, par ce choix, fait connoitre leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorants leur reprochent la persécution. Le prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier: elle confere cette dignité ă celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de présents au Visir, ainsi qu'elle confere le Patriarchat Grec de Constantinople. C'est quelquefois un dragoman, c'est-à-dire un interprete du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie sont réunies sous un même Vaivode; la Porte partage ces deux provinces pour en être plus sûre. Démétrius Cantemir avoit obtenu la Moldavie. On faisoit descendre ce Vaivode Cantemir de Tamerlan, parceque le nom de Tamerlan étoit Timur, que ce Timur étoit un Kan Tartare; et du nom de Timur-Kan venoit, disoit-on, la famille de Kantemir.

Bassaraba Brancovan avoit été investi de la Valachie. Ce Bassaraba ne trouva point de généalogiste qui le fît descendre d'un conquérant Tartare. Can-

temir crut que le temps étoit venu de se soustraire à la domination des Turcs, et de se rendre indépendant par la protection du Czar. Il fit précisément avec Pierre ce que Mazeppa avoit fait avec Charles. Il engagea même d'abord le Hospodar de Valachie, Bassaraba, à entrer dans la conspiration dont il espéroit recueillir tout le fruit. Son plan étoit de se rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jérusalem, qui étoit alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. Cantemir promit au Czar des troupes et des vivres, comme Mazeppa en avoit promis au Roi de Suède, et ne tint pas mieux sa parole.

Le général Sheremetof s'avança jusqu'à Yassi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour soutenir l'exécution de ces grands projets. Cantemir l'y vint trouver et en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeste contre l'empire Turc. Le Hospodar de Valachie, qui démêla bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti et rentra dans son devoir. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fideles à la Porte Ottomane; et ceux qui devoient fournir des vivres à l'armée Russe les allèrent porter à l'armée Turque.

Déja le Visir Baltagi Mehemet avoit passé le Danube à la tête de cent mille hommes, et marchoit vers Yassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérase, qui tombe dans le Danube, et qui est à peu-près la frontiere de la Moldavie et de la Bessarabie. Il envoya alors le comte Poniatowski, gentilhomme Polonois attaché à la fortune du Roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre visite et voir son armée. Charles ne put s'y résoudre; il exigeoit que le Grand Visir lui fît sa premiere visite dans son asile près de Bender: sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand Poniatowski revint au camp des

Turcs, et qu'il excusa les refus de Charles XII. : *Je m'attendois bien*, dit le Visir au Kan des Tartares, *que e fier Païen en useroit ainsi.* Cette fierté réciproque, qui aliene toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du Roi de Suède : il dut d'ailleurs s'appercevoir bientôt que les Turcs n'agissoient que pour eux et mon pas pour lui.

Tandis que l'armée Ottomane passoit le Danube, le Czar avançoit par les frontieres de la Pologne, passoit le Borysthène pour aller dégager le maréchal Sheremetof, qui, étant au midi de Yassi, sur les bords du Pruth, étoit menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs et d'une armée de Tartares. Pierre, avant de passer le Borysthène, avoit craint d'exposer Catherine à un danger qui devenoit chaque jour plus terrible ; mais Catherine regarda cette attention du Czar comme un outrage à sa tendresse et à son courage ; elle fit tant d'instances que le Czar ne put se passer d'elle : l'armée la voyoit avec joie à cheval à la tête des troupes ; elle se servoit rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Borysthène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la riviere du Tiras, qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvoit encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth. Elle encourageoit l'armée, y répandoit la gaieté, envoyoit des secours aux officiers malades, et étendoit ses soins sur les soldats.

On arriva enfin à Yassi, où l'on devoit établir des magasins. Le Hospodar de Valachie, Bassaraba, rentré dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du Czar, lui proposa la paix, quoique le Grand-Visir ne l'en eût pas chargé : on sentit le piege ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvoit ni ne vouloit fournir. Il étoit difficile d'en faire venir de Pologne ; les provisions que Cantemir avoit promises, et qu'il espéroit en vain tirer de la Vala-

chie, ne pouvoient arriver ; la situation devenoit très inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps: des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent, et les infectèrent ; l'eau manquoit souvent dans la marche sous un soleil brûlant, et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, se trouvoit, par une fatalité singuliere, à portée de Charles XII. ; car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée Russe campoit auprès de Yassi. Des partis de Cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de Charles ; mais les Tartares de la Crimée, qui voltigeoient dans ces quartiers, mirent le Roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendoit avec impatience, et sans crainte, dans son camp, l'évènement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eût formé quelques magasins. Le point décisif étoit d'empêcher les Turcs, postés au-dessous, sur la rive gauche, de passer ce fleuve et de venir à lui. Cette manœuvre devoit le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie ; il envoya le général Janus avec l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs : mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passoient sur leurs pontons ; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le Czar vint lui-même le dégager.

L'armée du Grand Visir s'avança donc bientôt vers celle du Czar, le long du fleuve. Ces deux armées étoient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, étoit, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes ; celle des Russes n'étoit alors que d'environ trente-sept mille combattants. Un corps assez considérable, sous le Général Renne, étoit au-delà des montagnes de la Moldavie sur la

riviere de Sireth; et les Turcs coupèrent la communication.

Le Czar commençoit à manquer de vivres, et à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvoient-elles avoir de l'eau; elles étoient exposées à une nombreuse artillerie placée par le Grand Visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tiroit sans cesse sur les Russes. Il paroît, par ce récit très détaillé et très fidele, que le Visir Baltagi Mehemet, loin d'être un imbécille, comme les Suédois l'ont représenté, s'étoit conduit avec beaucoup d'intelligence. Passer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer et le poursuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du Czar et un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau et les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'étoit pas d'un homme sans activité et sans prévoyance.

Pierre alors se trouva dans une plus mauvaise position que Charles XII. à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, et s'étant fié comme lui aux promesses d'un prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choisir un camp avantageux, en retournant vers Yassi.

Il décampa dans le nuit; mais à peine est-il en marche que les Turcs tombent sur son arriere-garde au point du jour. Le régiment des gardes Préobazinski arrêta long-temps leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots et le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encore les Russes. Une preuve qu'ils pouvoient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés.

Il y avoit dans l'armée Ottomane deux officiers du Roi de Suède, l'un le Comte Poniatowski, l'autre le Comte de Sparre, avec quelques Cosaques du parti de Charles XII. Mes mémoires disent que ces généraux conseillèrent au Grand Visir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis, et de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le Grand Visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée et languissante, qui périssoit deja par la disette. La premiere idée paroît plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractere des généraux élevés par Charles XII.

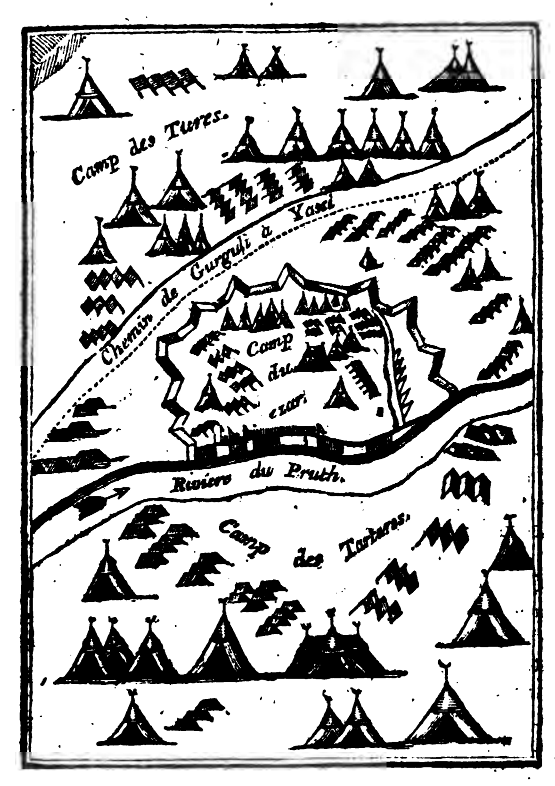
Le fait est que le Grand Visir tomba sur l'arriere-garde au point du jour. Cette arriere-garde étoit en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on se forma avec célérité. Un Général Allemand, nommé Allard, eut la gloire de faire des dispositions si rapides et si bonnes, que les Russes resistérent pendant trois heures à l'armée Ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le Czar avoit accoutumé ses troupes le paya bien de ses peines. On avoit vu à Narva soixante mille hommes défaits par huit mille, parcequ'ils étoient indisciplinés; et ici l'on voit une arriere-garde d'environ huit mille Russes soutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer sept mille hommes, et les forcer à retourner en arriere.

Après ce rude combat, les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée Russe restoit toujours enfermée, et privée des provisions et d'eau même. Elle étoit près des bords du Pruth, et ne pouvoit approcher du fleuve; car sitôt que quelques

soldats hasardoient d'aller puiser de l'eau, un corps de Turcs, posté à la rive opposée, faisoit pleuvoir sur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouches. L'armée Turque, qui avoit attaqué les Russes, continuoit toujours de son côté à la foudroyer par son canon.

Il étoit probable qu'enfin les Russes alloient être perdus sans ressource par leur position, par l'inégalité du nombre, et par la disette. Les escarmouches continuoient toujours; la cavalerie du Czar, presque toute démontée, ne pouvoit plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la situation paroissoit désespérée. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte exacte du camp du Czar et de l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite étoit impossible, qu'il falloit remporter une victoire complete, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclave des Turcs.



Toutes les relations, tous les mémoires du temps, conviennent unanimement que le Czar, incertain s'il tenteroit le lendemain le sort d'une nouvelle bataille, s'il exposeroit sa femme, son armée, son empire, et le fruit de tant de travaux, à une perte qui sembloit inévitable, se retira dans sa tente, ac-

cablé de douleur, et agité de convulsions, dont il étoit quelquefois attaqué, et que ses chagrins redoubloient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que personne fût témoin de son état, il défendit qu'on entrât dans sa tente. Il vit alors quel étoit son bonheur d'avoir permis à sa femme de le suivre. Catherine entra malgré la défense.

Une femme qui avoit affronté la mort pendant tous ces combats, exposée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avoit le droit de parler: elle persuada son époux de tenter la voie de la négociation.

C'est la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience avec souverains ou à leurs représentans, de ne les aborder qu'avec des présents. Catherine rassembla le peu de pierreries qu'elle avoit apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étoient bannis; elle y ajouta deux pelisses de renard noir: l'argent comptant qu'elle remassa fut destiné pour le Kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devoit, avec deux valets, porter les présents au Grand Visir, et ensuite faire conduire au Kiaia, en sûreté, le présent qui lui étoit réservé. Cet officier fut chargé d'une lettre du Maréchal Sheremetof à Mehemet Baltagi. Les mémoires de Pierre conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra Catherine; mais tout est assez confirmé par la déclaration de Pierre lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner Catherine Impératrice. "Elle "nous a été," dit-il, "d'un très grand secours dans "tous les dangers, et particulièrement à la bataille "du Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-"deux mille hommes." Si le Czar, en effet, n'avoit plus alors que vingt-deux mille combattants, me-

nacés de périr par la faim ou par le fer, le service rendu par Catherine étoit aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avoit comblée. Le journal manuscrit * de Pierre-le-Grand dit que, le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avoit trente et un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, et six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés; il auroit donc perdu seize mille deux cent quarante-six combattants dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, et qu'attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth, du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrieres qu'on ait vues depuis plusieurs siecles.

Il faut ou soupçonner Pierre-le-Grand de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'Impératrice, il lui témoigne sa reconnoissance « d'avoir sauvé son ar- « mée réduite à vingt-deux mille combattants," ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que, le jour de cette bataille, son armée de Pruth, indépendamment du corps qui campoit sur le Sireth, « montoit à trente et un mille cinq cent cinquante- « quatre hommes d'infanterie, et à six mille six cent « quatre-vingt-douze de cavalerie." Suivant ce calcul, la bataille auroit été plus terrible que tous les historiens et tous les mémoires pour et contre ne l'ont rapporté jusqu'ici. Il y a certainement ici quelque mal-entendu; et cela est très ordinaire dans les récits de campagnes, lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'évènement principal, à la victoire et à la défaite:

* Page 177 du Journal de Pierre-le-Grand

on sait rarement avec précision ce que l'une et l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée Russe fût réduite, on se flattoit qu'une résistance si intrépide et si opiniâtre en imposeroit au Grand Visir; qu'on obtiendroit la paix à des conditions honorables pour la Porte Ottomane; que ce traité, en rendant le Visir agréable à son maître, ne seroit pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de Catherine fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paroissoient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son Histoire de Charles XII., rapporte une lettre du Czar au Grand Visir, dans laquelle il s'exprime en ces mots: "Si, contre mon "attente, j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, "je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle "peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble "général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus "de sang, et je vous supplie de faire cesser dans le "moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez "l'otage que je viens de vous envoyer."

Cette lettre porte tous les caracteres de fausseté, ainsi que la plupart des pieces rapportées au hasard par Norberg: elle est datée du 11 Juillet N. St., et on n'écrivit à Baltagi Mehemet que le 21 N. St. Ce ne fut point le Czar qui écrivit; ce fut le Maréchal Sheremetof: on ne se servit point dans cette lettre de ces expressions, "le Czar a eu le malheur de dé"plaire à sa hautesse;" ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître: il n'est point question d'otage; on n'en envoya point: la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnoit des deux côtés. Sheremetof, dans sa lettre, faisoit seulement souvenir le Visir de quelques offres de paix que la Porte avoit faites au com-

mencement de la campagne par les ministres d'Angleterre et de Hollande, lorsque le divan demandoit la cession de la citadelle et du port de Tangarok, qui étoient les vrais sujets de la guerre.

Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du Grand Visir: on craignoit que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courier avec un duplicata, et on tint conseil de guerre en présence de Catherine. Dix officiers généraux signèrent le résultat que voici:

« Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions « qu'on lui offre, et s'il demande que nous posions « les armes, et que nous nous rendions à discré« tion, tous les généraux et les ministres sont una« nimement d'avis de se faire jour au travers des « ennemis."

En conséquence de cette résolution, on entoura le bagage de retranchements, et on s'avança jusqu'à cent pas de l'armée Turque, lorsqu'enfin le Grand Visir fit publier une suspension d'armes.

Tout le parti Suédois a traité, dans ses mémoires, ce Visir de lâche et d'infâme, que s'étoit laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le Comte Piper d'avoir reçu de l'argent du Duc de Marlborough pour engager le Roi de Suède a continuer la guerre contre le Czar, et qu'on a imputé à un ministre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très rare que des premiers ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent et par les registres qui en font foi. Un ministre est toujours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toujours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de Viceroi de l'Empire Ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en temps de guerre, l'abondance et la magnificence régnoient à un si haut point dans les tentes de Baltagi Mehemet, la simplicité, et sur-tout la disette, étoient si grandes dans l'armée du Czar, que c'étoit bien plutôt au Grand Visir à donner qu'à recevoir. Un légere attention de la part d'une femme, qui envoyoit des pelisses et quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les Portes Orientales, ne pouvoit-être regardée comme une corruption. La conduite franche et ouverte de Baltagi Mehemet semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier Schaffirof alla dans sa tente avec un grand appareil; tout se passa publiquement, et ne pouvoit se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au Roi de Suède, et domestique du Comte Poniatowski, officier de Charles XII., lequel servit d'abord d'interprete; et les articles furent rédigés publiquement par le premier secrétaire du Visiriat, nommé Hummer Effendi. Le Comte Poniatowski y étoit présent lui-même. Le présent qu'on faisoit au Kiaia fut offert publiquement et en cérémonie; tout se passa selon l'usage des Orientaux; on se fit des présents réciproques: rien ne ressemble moins à une trahison. Ce qui détermina le Visir à conclure, c'est que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le Général Renne, sur la riviere de Sireth en Moldavie, avoit passé trois rivieres, et étoit alors vers le Danube, où Renne venoit de prendre la ville et le château de Brahila, défendus par une garnison nombreuse, commandée par un Bacha. Le Czar avoit un autre corps d'armée qui avançoit des frontieres de la Pologne. Il est de plus très vraisembla-

ble que le Visir ne fut pas instruit de la disette que souffroient les Russes : le compte des vivres et des munitions n'est pas communiqué à son ennemi ; on se vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs et les Russes ; la différence des vêtements, de la religion, et du langage, ne le permet pas. Ils ne connoissent point comme nous la désertion : aussi le Grand Visir ne savoit pas au juste dans quel état déplorable étoit l'armée de Pierre.

Baltagi, qui n'aimoit pas la guerre, et qui cependant l'avoit bien faite, crut que son expédition étoit assez heureuse s'il remettoit aux mains du Grand Seigneur les villes et les ports pour lesquels il combattoit, s'il renvoyoit des bords du Danube en Russie l'armée victorieuse du Général Renne, et s'il fermoit à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bosphore Cimmérien, le Mer Noire, à un prince entreprenant ; enfin s'il ne mettoit pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, qu'après tout le désespoir pouvoit gagner contre la force : il avoit vu ses Janissaires repoussés la veille, et il y avoit bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent ses raisons : ni les officiers de Charles, qui étoient dans son armée, ni le Kan des Tartares, ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares étoit de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontieres de Russie et de Pologne ; l'intérêt de Charles XII. étoit de se venger du Czar : mais le général, le premier ministre de l'Empire Ottoman, n'étoit animé ni par la vengeance particuliere d'un prince Chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisoit les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquoient

Les articles de cette paix ne furent point rédigés, comme le voyageur la Motraye le rapporte, et comme Norberg le copie d'après lui. Le Visir, parmi les conditions qu'il exigeoit, vouloit d'abord que le Czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, et c'est sur quoi Poniatowski insistoit; mais il étoit au fond convenable à l'empire Turc que la Pologne restât désunie et impuissante; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes Russes des frontières. Le Kan des Tartares demandoit un tribut de quarante mille sequins: ce point fut long-temps débattu, et ne passa point.

Le Visir demanda long-temps qu'on lui livrât Cantemir, comme le Roi de Suède s'étoit fait livrer Patkul. Cantemir se trouvoit précisément dans le même cas où avoit été Mazeppa. Le Czar avoit fait à Mazeppa son procès criminel, et l'avoit fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainsi; ils ne connoissent ni les procès par contumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie sont d'autant moins en usage chez eux que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de Cantemir; Pierre écrivit ces propres paroles au vice-chancelier Schaffirof.

« J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain « qui s'étend jusqu'à Cursk; il me restera l'espé- « rance de le recouvrer: mais la perte de ma foi est « irréparable; je ne peux la violer. Nous n'avons de « propre que l'honneur; y renoncer, c'est cesser « d'être monarque. »

Enfin le traité fut conclu et signé près du village nommé Falksen, sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph et son territoire seroient rendus avec les munitions et l'artillerie dont il étoit

pourvu avant que le Czar l'eût pris, en 1696; que le port de Tangarok, sur la Mer de Zabache, seroit démoli, ainsi que celui de Samara, sur la riviere de ce nom, et d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suède, et cet article même faisoit assez voir combien le Visir étoit mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne seroit point inquiété par le Czar s'il retournoit dans ses états, et que d'ailleurs le Czar et lui pouvoient faire la paix s'ils en avoient envie.

Il est bien évident, par la rédaction singuliere de cet article, que Baltagi Mehemet se souvenoit des hauteurs de Charles XII. Qui sait même si ces hauteurs n'avoient pas incliné Mehemet du côté de la paix? la perte du Czar étoit la grandeur de Charles, et il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissants ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince, qui n'avoit pas voulu venir à l'armée du Visir quand il avoit besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtoit toutes ses espérances alloit être consommé. Le Visir n'alla point à sa rencontre, et se contenta de lui envoyer deux Bachas; il ne vint au-devant de Charles qu'à quelque distance de sa tente.

La conversation ne se passa, comme on sait, qu'en reproches. Plusieurs historiens ont cru que la réponse du Visir au Roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le Czar prisonnier, et de ne l'avoir pas fait, étoit la réponse d'un imbécille: « Si « j'avois pris le Czar, dit-il, qui auroit gouverné son « empire?» Il est aisé pourtant de comprendre que c'étoit la réponse d'un homme piqué; et ces mots qu'il ajouta, « il ne faut pas que tous les rois sortent « de chez eux,» montrent assez combien il vouloit mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de son voyage que celui de déchirer la robe du Grand Visir avec l'éperon

de ses bottes. Le Visir, qui pouvoit l'en faire repentir, feignit de ne pas s'en appercevoir, et en cela il étoit très supérieur à Charles. Si quelque chose put faire sentir à ce monarque, dans sa vie brillante et tumultueuse, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'est qu'à Pultava un pâtissier avoit fait mettre bas les armes à toute son armée, et qu'au Pruth un fendeur de bois avoit décidé du sort du Czar et du sien: car ce Visir Baltagi Mehemet avoit été fendeur de bois dans le Serrail, comme son nom le signifie; et, loin d'en rougir, il s'en faisoit honneur; tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres!

Le Sultan et tout Constantinople furent d'abord très contents de la conduite du Visir: on fit des réjouissances publiques une semaine entiere; le Kiaia de Mehemet, qui porta le traité au Divan, fut élévé incontinent à la dignité de Boujouk Imraour, grand écuyer: ce n'est pas ainsi qu'on traite ceux dont on croit être mal servi.

Il paroit que Norberg connoissoit peu le gouvernement Ottoman, puisqu'il dit que "Le Grand Seigneur ménageoit son Visir, et que Baltagi Mehemet étoit à craindre." Les Janissaires ont été souvent dangereux aux Sultans: mais il n'y a pas un exemple d'un seul Visir qui n'ait été aisément sacrifié sur un ordre de son maître, et Mehemet n'étoit pas en état de se soutenir par lui-même. C'est de plus se contredire que d'assurer dans la même page que les Janissaires étoient irrités contre Mehemet, et que le Sultan craignoit son pouvoir.

Le Roi de Suède fut réduit à la ressource de cabaler à la cour Ottomane. On vit un Roi qui avoit fait des Rois s'occuper à faire présenter au Sultan des mémoires et des placets qu'on ne vouloit pas recevoir. Charles employa toutes les intrigues, comme un sujet qui veut décrier un ministre auprès de son maître: c'est ainsi qu'il se conduisit contre

le Visir Mehemet, et contre tous ses successeurs: tantôt on s'adressoit à la Sultane Validé, par une Juive; tantôt on employoit un eunuque: il y eut enfin un homme qui, se mêlant parmi les gardes du Grand Seigneur, contrefit l'insensé, afin d'attirer ses regards, et de pouvoir lui donner un Mémoire du Roi. De toutes ces manœuvres Charles ne recueillit d'abord que la mortification de se voir retrancher son thaïm, c'est-à-dire la subsistance que la générosité de la Porte lui fournissoit par jour, et qui se montoit à quinze cents livres, monnoie de France. Le Grand Visir, au lieu de thaïm, lui dépêcha un ordre, en forme de conseil, de sortir de la Turquie.

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toujours qu'il rentreroit en Pologne et dans l'Empire Russe avec une armée Ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin, en 1714, l'issue de son audace inflexible, comment il se battit contre une armée de Janissaires, de Spahis, et de Tartares, avec ses secrétaires, ses valets-de-chambre, ses gens de cuisine et d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avoit joui de la plus généreuse hospitalité; qu'il retourna ensuite, déguisé en courier, dans ses états, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que, s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'étoit pas faite comme celle des autres hommes.

CHAP. XXI.

Suite de l'Affaire du Pruth.

IL est utile de rappeler ici un fait déja raconté dans l'Histoire de Charles XII. Il arriva, pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth,

que deux Tartares surprirent deux officiers Italiens de l'armée du Czar, et vinrent les vendre à un officier des Janissaires; le Visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévere avec la violation du droit des gens dans la personne de l'ambassadeur Tolstoy, que le même Grand Visir avoit fait arrêter dans les rues de Constantinople? Il y a toujours une raison des contradictions dans la conduite des hommes. Baltagi Mehemet étoit piqué contre le Kan des Tartares, qui ne vouloit pas entendre parler de paix, et il voulut lui faire sentir qu'il étoit le maître.

Le Czar, après la paix signée, se retira par Yassi jusque sur la frontiere, suivi d'un corps de huit mille Turcs, que le Visir envoya non seulement pour observer la marche de l'armée Russe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en faisant démolir la forteresse de Samara et de Kamienska; mais la reddition d'Azoph, et la démolition de Tangarok, souffrirent plus de difficultés: il falloit, aux termes du traité, distinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph qui appartenoient aux Turcs de celles que le Czar y avoit mises depuis qu'il avoit conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut justement irritée. Le Sultan étoit impatient de recevoir les clefs d'Azoph; le Visir les promettoit; le gouverneur différoit toujours. Baltagi Mehemet en perdit les bonnes graces de son maître et sa place; le Kan des Tartares et ses autres ennemis prévalurent contre lui: il fut enveloppé dans la disgrace de plusieurs bachas; mais le Grand Seigneur, qui connoissoit sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie: il fut envoyé à Mitylene, où il commanda. Cette simple déposition, cette conser-

vation de sa fortune, et sur-tout ce commandement dans Mitylene, démentent évidemment tout ce que Norberg avance pour faire croire que ce Visir avoit été corrompu par l'argent du Czar.

Norberg dit que le Bostangi Bacha, qui vint lui redemander le Bul de l'Empire et lui signifier son arrêt, le déclara " traître et désobéissant à son maî-" tre, vendu aux ennemis à prix d'argent, et cou-" pable de n'avoir point veillé aux intérêts du Roi " de Suède." Premièrement, ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie; les ordres du Sultan sont donnés en secret et exécutés en silence. Secondement, si le Visir avoit été déclaré traître, rebelle, et corrumpu, de tels crimes auroient été punis par la mort dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avoit été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de Charles XII., il est clair que ce Prince auroit eu en effet à la Porte Ottomane un pouvoir qui devoit faire trembler les autres ministres; ils devoient en ce cas implorer sa faveur et prévenir ses volontés: mais, au contraire, Jussuf Bacha, Aga des Janissaires, qui succéda à Mehemet Baltagi dans le Visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce Prince: loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; et quand Poniatowski, le confident et le compagnon de Charles XII., vint complimenter ce Visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit, " Païen, je t'avertis " qu'à la premiere intrigue que tu voudras tramer, " je te ferai jeter dans la mer, une pierre at cou."

Ce compliment, que le Comte Poniatowski rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que Charles XII. avoit à la Porte. Tout ce que Norberg a rapporté des affaires de Turquie paroit d'un homme passioné et mal informé. Il faut

ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, et parmi les mensonges politiques, tout ce qu'il avance sans preuve touchant la prétendue corruption d'un Grand Visir, c'est-à-dire d'un homme qui disposoit de plus de soixante millions par an, sans rendre comte. J'ai encore entre les mains la lettre que le Comte Poniatowski écrivit au Roi Stanislas immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à Baltagi Mehemet son éloignement pour le Roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa facilité ; mais il se garde bien de l'accuser de corruption : il savoit trop ce que c'est que la place d'un Grand Visir, pour penser que le Czar pût mettre un prix à la trahison du Vice-roi de l'Empire Ottoman.

Schaffirof et Sheremetof, demeurés en otage à Constantinople, ne furent point traités comme ils l'auroient été s'ils avoient été convaincus d'avoir acheté la paix, et d'avoir trompé le Sultan de concert avec le Visir : ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de Janissaires.

L'ambassadeur Tolstoy, étant sorti des Sept Tours immédiatement après la paix du Pruth, les ministres d'Angleterre et de Hollande s'entremirent auprès du nouveau Visir pour l'exécution des articles.

Azoph venoit enfin d'être rendu aux Turcs; on démolissoit les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte Ottomane n'entre guere dans les différents des Princes Chrétiens, cependant elle étoit flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne, et le Roi de Suède : elle vouloit que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, et délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux ; elle souhaitoit que Charles retournât dans ses états, afin que les Princes Chrétiens fussent continuellement divises : mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares desiroient toujours la

guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives ; les Janissaires la souhaitoient, mais plus par haine contre les Chrétiens, par fierté, par amour pour la licence, que par d'autres motifs. Cependant les négociations des ministres Anglois et Hollandois prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée; mais on ajouta dans le nouveau traité que le Czar retireroit dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, et que l'Empereur Turc renverroit incessamment Charles XII.

On peut juger par ce nouveau traité si le Roi de Suède avoit à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il étoit évidemment sacrifié par le nouveau Visir Jussuf Bacha, ainsi que par Baltagi Mehemet. Ses historiens n'ont eu d'autre ressource, pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser Jussuf d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations, tant de fois renouvelées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti, obligé d'avouer les faits, en altere les circonstances et les motifs ; et, malheureusement, c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guere démêler la vérité du mensonge.

CHAP. XXII.

Mariage du Czarovitz, et Déclaration solennelle du Mariage de Pierre avec Catherine, qui reconnoît son Frère.

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au Czar que ne l'avoit été la bataille de Narva; car, après Narva, il avoit su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, et enlever l'Ingrie

à Charles XII.; mais après avoir perdu, par le traité de Falksen avec le Sultan, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire sur la Mer Noire. Il lui restoit un champ assez vaste pour ses entreprises; il avoit à perfectionner tous ses établissements en Russie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le Roi Auguste à raffermir en Pologne, et ses alliés à ménager. Les fatigues avoient altéré sa santé: il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohême; mais pendant qu'il prenoit les eaux, il faisoit attaquer la Poméranie; Stralsund étoit bloqué, et cinq petites villes étoient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus Septentrionale, bornée à l'Orient par la Prusse et la Pologne, à l'Occident par le Brandebourg, au Midi par le Meklenbourg, et au Nord par le Mer Baltique: elle eut presque de siecle en siecle différents maîtres. Gustave-Adolphe s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée solennellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'évêché de Camin, et de quelques petites places situées dans la Poméranie Ultérieure. Toute cette province devoit naturellement appartenir à l'Electeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les Ducs de Poméranie. La race de ces Ducs s'étoit éteinte en 1637; par conséquent, suivant les lois de l'empire, la maison de Brandebourg avoit une droit évident sur cette province; mais la nécessité, la premiere des lois, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, et depuis ce temps, la Poméranie presque tout entiere avoit été le prix de la valeur Suédoise.

Le projet du Czar étoit de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédoit en Allemagne: il falloit, pour remplir ce dessein, s'unir avec les Electeurs de Brandebourg et d'Hanovre, et avec le Danemarck. Pierre écrivit tous

les articles du traité qu'il projetoit avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce temps-là même, il maria, dans Torgau, son fils Alexis avec la Princesse de Volfenbuttel, sœur de l'Impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI.; mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux.

Le Czarovitz étoit né du premier mariage de Pierre avec Eudoxie Lapoukin, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle étoit alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils Alexis Petrovitz, né le premier Mars 1690, étoit dans sa vingt-deuxieme année: ce prince n'étoit pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des Mémoires sur la cour de Russie, dit, dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 Auguste 1711, "que ce prince étoit grand " et bien fait: qu'il ressembloit beaucoup à son pere; " qu'il avoit le cœur bon; qu'il étoit plein de piété; " qu'il avoit lu cinq fois l'écriture sainte; qu'il se " plaisoit fort à la lecture des anciennes histoires " Grecques: il lui trouve l'esprit étendu et facile; il " dit que ce prince sait les mathématiques; qu'il en- " tend bien la guerre, la navigation, la science de " l'hydraulique; qu'il sait l'Allemand; qu'il apprend " le François; mais que son père n'a jamais voulu " qu'il fît ce qu'on appelle *ses exercices.*"

Voilà un portrait bien différent de celui que le Czar lui-même fit, quelque temps après, de ce fils infortuné: nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger, qui peut juger légèrement, ou flatter le caractere d'Alexis, et un père qui a cru devoir sacrifier les sentiments de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'Alexis

que sa figure, son témoignage a peu de poids: il dit que ce prince étoit grand et bien fait; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg disent qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre.

Catherine, sa belle-mère, n'assista point à ce mariage: car, quoiqu'elle fût regardée comme Czarine, elle n'étoit point reconnue solennellement en cette qualité; et le titre d'*Altesse*, qu'on lui donnoit à la cour du Czar, lui laissoit encore un rang trop équivoque pour qu'elle signât au contrat, et pour que le cérémonial Allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du Czar Pierre. Elle étoit alors à Thorn dans la Prusse Polonoise. Le Czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfenbuttel, et reconduisit bientôt la Czarine à Pétersbourg, avec cette rapidité et cette simplicité d'appareil qu'il mettoit dans tous ses voyages.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solennellement le sien, et le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étoient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, et par celle qu'on faisoit encore au Roi de Suède. Le Czar ordonna seul la fête, et y travailla lui-même, selon sa coutume. Ainsi Catherine fut reconnue publiquement Czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux et son armée.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étoient sinceres; mais les applaudissements des sujets aux actions d'une prince absolu sont toujours suspects: ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même temps, d'un côté, l'héritier de cette vaste monarchie, n'ayant de gloire que celle de sa naissance, marié à une princesse; et de l'autre, un conquérant, un législateur, partageant publiquement son lit et son trône avec une incon-

nue, captive à Marienbourg, et qui n'avoit que du mérite. L'approbation même est devenue plus générale à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime et circonspecte, qui apprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espece de grandeur et de puissance, et à réserver les respects véritables pour les talents et pour les services.

Je dois fidèlement rapporter ce que je trouve concernant ce mariage dans les dépêches du Comte de Bassevitz, conseiller Aulique à Vienne, et longtemps ministre de Holstein à la cour de Russie. C'étoit un homme de mérite, plein de droiture et de candeur, et qui à laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres: " La Czarine avoit été non seulement nécessaire à " la gloire de Pierre, mais elle l'étoit à la conservation de sa vie. Ce prince étoit malheureusement " sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyoit " être l'effet d'un poison qu'on lui avoit donné dans " sa jeunesse. Catherine seule avoit trouvé le " secret d'appaiser ses douleurs par des soins pénibles et des attentions recherchées, dont elle seule " étoit capable, et se donnoit tout entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'état qu'à " elle-même. Ainsi le Czar, ne pouvant vivre " sans elle, la fit compagne de son lit et de son " trône." Je me borne à rapporter ses propres paroles.

La fortune, qui, dans cette partie du monde, avoit produit tant de scenes extraordinaires à nos yeux, et qui avoit élevé l'Impératrice Catherine de l'abaissement et de la calamité au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulièrement quelques années après la solennité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui étoit alors au service du Czar, et qui parle comme témoin.

« Un envoyé du Roi Auguste à la cour du Czar, « retournant à Dresde par la Courlande, entendit « dans un cabaret un homme qui paroissoit dans la « misère, et à qui on faisoit l'accueil insultant que « cet état n'inspire que trop aux hommes. Cet in- « connu, piqué, dit qu'on ne le traiteroit pas ainsi « s'il pouvoit parvenir à être présenté au Czar, et « que peut-être il auroit dans sa cour de plus puis- « santes protections qu'on ne pensoit.

« L'envoyé du Roi Auguste, qui entendit ce dis- « cours, eut la curiosité d'interroger cet homme ; « et, sur quelques réponses vagues qu'il en reçut, « l'ayant considéré attentivement, il crut démêler « dans ses traits quelques ressemblances avec l'Im- « pératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à « Dresde, d'en écrire à un de ses amis à Péters- « bourg. La lettre tomba dans les mains du Czar, « qui envoya ordre au Prince Repnin, gouverneur « de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont « il étoit parlé dans la lettre. Le Prince Repnin « fit partir un homme de confiance pour Mittau en « Courlande : on découvrit l'homme ; il s'appeloit « Charles Scavronski ; il étoit fils d'un gentilhomme « de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, « et qui avoit laissé deux enfants au berceau, un « garçon et une fille. L'un et l'autre n'eurent « d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la « nature dans l'abandon général de toutes choses. « Scavronski, séparé de sa sœur dès la plus tendre « enfance, savoit seulement qu'elle avait été prise « dans Marienbourg en 1704, et la croyoit encore « auprès du Prince Menzikoff, où il pensoit qu'elle « avoit fait quelque fortune.

« Le Prince Repnin, suivant les ordres exprès
" de son maître, fit conduire à Riga Scavronski,
" sous prétexte de quelque délit dont on l'accusoit:
" on fit contre lui une espece d'information; et on
" l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec
" ordre de le bien traiter sur la route.

" Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena
" chez un maître-d'hôtel du Czar, nommé Shepleff.
" Ce maître-d'hôtel, instruit du rôle qu'il devoit
" jouer, tira de cet homme beaucoup de lumieres
" sur son état, et lui dit enfin que l'accusation qu'on
" avoit intentée contre lui à Riga étoit très grave,
" mais qu'il obtiendroit justice; qu'il devoit pré-
" senter une requête à sa majesté; qu'on dresseroit
" cette requête en son nom, et qu'on feroit en sorte
" qu'il pût la lui donner lui-même.

" Le lendemain le Czar alla dîner chez Shepleff;
" on lui présenta Scavronski: ce prince lui fit
" beaucoup de questions, et demeura convaincu,
" par la naïveté de ses réponses, qu'il étoit le pro-
" pre frère de la Czarine. Tous deux avoient été
" dans leur enfance en Livonie. Toutes les ré-
" ponses que fit Scavronski aux questions du Czar
" se trouvoient conformes à ce que sa femme lui
" avoit dit de sa naissance et des premiers malheurs
" de sa vie.

" Le Czar, ne doutant plus de la vérité, proposa
" le lendemain à sa femme d'aller dîner avec lui
" chez ce même Shepleff: il fit venir au sortir de
" table ce même homme qu'il avoit interrogé la
" veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avoit
" portés dans le voyage; le Czar ne voulut point
" qu'il parût dans un autre état que celui auquel sa
" mauvaise fortune l'avoit accoutumé."

Il l'interrogea encore devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots:

« Cet homme est ton frère : allons, Charles, baise
« la main de l'Impératrice, et embrasse ta sœur."

L'auteur de la relation ajoute que l'Impératrice tomba en défaillance, et que, lorsqu'elle eut repris ses sens, le Czar lui dit : « Il n'y a là rien que de « simple : ce gentilhomme est mon beau-frère ; s'il « a du mérite, nous en ferons quelque chose ; s'il « n'en a point, nous n'en ferons rien."

Il me semble qu'un tel discours montre autant de grandeur que de simplicité, et que cette grandeur est très peu commune. L'auteur dit que Scavronski resta long-temps chez Shepleff, qu'on lui assigna une pension considérable, et qu'il vécut très retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette aventure, qui servit seulement à découvrir la naissance de Catherine : mais on sait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épousa une fille de qualité, et qu'il eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails à démêler ce qui est vrai dans cette aventure, et ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne paroît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'étoit point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances ; mais le fond paroit très vrai : car si ce gentilhomme avoit su qu'il étoit frère d'une personne si puissante, il n'auroit pas attendu tant d'années pour se faire reconnoître. Cette reconnoissance, toute singuliere qu'elle paroît, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de Catherine : l'une et l'autre sont une preuve frappante de la destinée, et peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'évènements de l'antiquité,

moins opposés peut-être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette Impératrice.

Les fêtes que Pierre donna pour le mariage de son fils et le sien ne furent pas des divertissements passagers qui épuisent le trésor, et dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons et les bâtiments de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaisseax furent construits; il creusa des canaux; la bourse et les magasins furent achevés; et le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg; ce qui s'exécuta au mois d'Avril 1712. Par-là, cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers Suédois furent employés aux embellissements de cette ville, dont la fondation étoit le fruit de leur défaite.

CHAP. XXIII.

Prise de Stetin. Descente en Finlande. Evènements de 1712.

PIERRE, se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre Charles XII., dans ses négociations avec tous les princes qui vouloient chasser les Suédois du continent, et les renfermer pour jamais dans la presqu'isle de la Scandinavie, portoit toutes ses vues sur les côtes Occidentales du Nord de l'Europe, et oublioit les Palus-Méotides et la Mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refusées au bacha qui devoit entrer dans cette place au nom du Grand Seigneur, avoient été enfin rendues; et, malgré tous les soins de

Charles XII., malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie et la Turquie étoient en paix.

Charles XII., restoit toujours obstinément à Bender, et faisoit dépendre sa fortune et ses espérances du caprice d'un Grand Visir, tandis que le Czar menaçoit toutes ses provinces, armoit contre lui le Danemarck et l'Hanovre, étoit prêt à faire déclarer la Prusse, et réveilloit la Pologne et la Saxe.

La même fierté inflexible que Charles mettoit dans sa conduite avec la Porte dont il dépendoit, il la déployoit contre ses ennemis éloignés, reunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, et le Czar, et les Rois de Pologne, de Danemarck, et de Prusse, et l'Electeur d'Hanovre, devenu bientôt après Roi d'Angleterre, et l'Empereur d'Allemagne qu'il avoit tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'Empereur s'en vengeoit en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, et en ne donnant aucune protection aux états que la Suède possédoit encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formoit contre lui. Il n'avoit qu'à céder Stetin au premier Roi de Prusse, Frédéric Electeur de Brandebourg, qui avoit des droits très légitimes sur cette partie de la Poméranie; mais il ne regardoit pas alors la Prusse comme une puissance prépondérante: ni Charles, ni personne ne pouvoit prévoir que le petit royaume de Prusse, presque désert, et l'électorat de Brandebourg, deviendroient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement; et, résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer et sur terre. Ses états étoient presque épuisés d'hommes et d'argent; cependant on obéit: le sénat de Stockholm équipa

une flotte de treize vaisseaux de ligne; on arma les milices; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de Charles XII. semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que Charles eût un plan réglé de conduite. Il avoit encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvoit ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le Roi Stanislas sur le trône: son espérance d'engager la Porte Ottomane à soutenir ce parti, et de prouver au divan qu'il devoit envoyer deux cent mille hommes à son secours, sous prétexte que le Czar defendoit en Pologne son allié Auguste, étoit une espérance chimérique.

Il attendoit à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; et les Russes, les Danois, les Saxons, étoient en Poméranie. Pierre mena son épouse à cette expédition. Déja le Roi de Danemarck s'étoit emparé de Stade, ville maritime du Duché de Brême; les armées Russe, Saxone, et Danoise, étoient devant Stralsund.

Ce fut alors que le Roi Stanislas, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, et tout en confusion par l'absence obstinée de Charles XII., assembla les généraux Suédois qui défendoient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule et derniere ressource de la Suède dans ces provinces.

Il leur proposa un accommodement avec le Roi Auguste, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en François: voici les propres paroles dont il se servit, et qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf officiers généraux, entre lesquels il se trouvoit un Patkul, cousin-germain de cet infortuné Patkul que Charles XII. avoit fait expirer sur la roue:

" J'ai servi jusqu' ici d'instrument à la gloire des " armes de la Suède ; je ne prétends pas être le sujet " funeste de leur perte. Je me déclare de sacrifier " ma couronne * et mes propres intérêts à la con- " servation de la personne sacrée du Roi, ne voyant " pas humainement n'autre moyen pour le retirer " de l'endroit où il se trouve."

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, et de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le temps même que Charles, après avoir promis au sultan de quitter son asile, et ayant reçu l'argent et l'escorte nécessaires pour son retour, mais s'étant obstiné à rester, et à braver les Turcs et les Tartares, soutint contre une armée entiere, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. Stanislas, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même; ainsi deux Rois Chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe étoit troublée, et où la France achevoit contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de Louis XIV., l'Angleterre donna la paix à la France; et la victoire que le maréchal de Villars remporta à Denain en Flandre sauva cet état de ses autres ennemis. La France étoit depuis un siecle l'alliée de la Suède; il

* On a cru devoir laisser la déclaration du Roi Stanislas telle qu'il la donna, mot pour mot: il y a des fautes de langue: *je me declare de sacrifier* n'est pas François; mais la piece en est plus authentique, et n'en est pas moins respectable.

importoit que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. Charles, trop éloigné, ne savoit pas même encore à Bender ce qui se passoit en France.

La régence de Stockholm hasarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un temps où Louis XIV. n'avoit pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de Sparre, chargé de cette négociation qui ne devoit pas réussir. Sparre vint à Versailles, et représenta au Marquis de Torcy l'impuissance où l'on étoit de payer la petite armée Suédoise qui restoit à Charles XII. en Poméranie, qu'elle étoit prête à se dissiper faute de paie, que le seul allié de la France alloit perdre des provinces dont la conservation étoit nécessaire à la balance générale; qu'à la vérité Charles XII., dans ses victoires, avoit trop négligé le Roi de France, mais que la générosité de Louis XIV. étoit aussi grande que les malheurs de Charles. Le ministre François fit voir au Suédois l'impuissance où l'on étoit de secourir son maître; et Sparre désespéroit du succès.

Un particulier de Paris fit ce que Sparre désespéroit d'obtenir. Il y avoit à Paris un banquier nommé Samuel Bernard qui avoit fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entreprises; c'étoit un homme enivré d'une espece de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimoit passionnément toutes les choses d'éclat, et qui savoit que tôt ou tard le ministère de France rendoit avec avantage ce qu'on hasardoit pour lui. Sparre alla diner chez lui: il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de Sparre six cent mille livres; après quoi il alla chez le ministre Marquis de Torcy, et lui dit, “J'ai donné en votre nom deux cent

« mille écus à la Suède ; vous me les ferez rendre « quand vous pourrez."

Le comte de Steinbock, général de l'armée de Charles, n'attendoit pas un tel secours : il voyoit ses troupes sur le point de se mutiner ; et n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées de Russes, de Danois, de Saxons, il demanda une armistice, jugeant que Stanislas alloit abdiquer, qu'il fléchiroit la hauteur de Charles XII., qu'il falloit au moins gagner du temps, et sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courier à Bender pour représenter au Roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, et de ses troupes, et pour l'instruire qu'il se voyoit forcé à cette armistice qu'il seroit trop heureux d'obtenir. Il n'y avoit pas trois jours que ce courier étoit parti, et Stanislas ne l'étoit pas encore, quand Steinbock reçut ces deux cent mille écus du banquier de Paris ; c'étoit alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours, avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée ; il eut des munitions, des recrues ; il se vit à la tête de douze mille hommes ; et, renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'étoit ce même Steinbock qui, en 1710, après la défaite de Pultava, avoit vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avoient faite en Scanie : il avoit marché contre eux avec de simples milices qui n'avoient que des cordes pour bandoulieres, et avoit remporté une victoire complete. Il étoit, comme tous les autres généraux de Charles XII., actif et intrépide ; mais sa valeur étoit souillée par la férocité. C'est lui qui, après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, apperçût un officier Polonois du parti-

du Czar, qui se jetoit à l'étrier de Stanislas, et que ce prince tenoit embrassé pour lui sauver la vie ; Steinbock la tua d'un coup de pistolet entre les bras du prince, comme il est rapporté dans la vie de Charles XII. : et le Roi Stanislas a dit à l'auteur, qu'il auroit cassé la tête à Steinbock, s'il n'avoit été retenu par son respect et par sa reconnoissance pour le Roi de Suède.

Le Général Steinbock marcha donc, dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons, et aux Danois, réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée Danoise et Saxonne qui précédoit les Russes éloignés de trois lieues. Le Czar envoie trois couriers coup sur coup au Roi de Danemarck, pour le prier de l'attendre, et pour l'avertir du danger qu'il court s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le Roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyoit sûre : il s'avança contre les Suédois, et les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle étoit l'inimitié naturelle entre les Suédois et les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnoient les uns contre les autres, et tomboient morts percés de coups.

Steinbock remporta la victoire avant que les Russes pussent arriver à portée du champ de bataille : il reçut, quelques jours après, la réponse du roi son maître, qui condamnoit toute idée d'armistice ; il disoit qu'il ne pardonneroit cette démarche honteuse qu'en cas qu'elle fût réparée, et que fort ou foible il falloit vaincre ou périr. Steinbock avoit déja prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui avoit consolé un moment le Roi Auguste, quand, dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés,

Il eut depuis sur Charles XII. le même ascendant qui lui soummettoit l'évêque administrateur du Holstein, et l'on sait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible et le plus opiniâtre souvèrain qui jamais ait été sur le trône.

Gortz * s'aboucha secrètement à Usum avec Steinbock, et lui promit qu'il lui livreroit la forteresse de Tonninge, sans compromettre l'évêque administrateur son maître; et dans le même temps il fit assurer le Roi de Danemarck qu'on ne la livreroit pas. C'est ainsi que presque toutes les négociations se conduisent; les affaires d'état étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des ministres consistant uniquement dans le succès, et l'honneur des particuliers dans l'observation de leurs paroles.

Steinbock se présenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuse de lui ouvrir les portes; ainsi on met le Roi de Danemarck hors d'état de se plaindre de l'évêque administrateur: mais Gortz fait donner un ordre, au nom du Duc mineur, de laisser entrer l'armée Suédoise dans Tonninge. Le secrétaire du cabinet, nommé Stamke, signe le nom du Duc de Holstein: par-là Gortz ne compromet qu'un enfant qui n'avoit pas encore le droit de donner ses ordres; il sert à la fois le Roi de Suède, auprès duquel il vouloit se faire valoir, et l'évêque administrateur son maître, qui paroît ne pas consentir à l'admission de l'armée Suédoise. Le commandant de Tonninge, aisément gagné, livra la ville aux Suédois, et Gortz se justifia comme il put auprès du Roi de Danemarck, en protestant que tout avoit été fait malgré lui.

* Mémoires secrets de Bassevitz.

L'armée Suédoise *, retirée en partie dans la ville, et en partie sous son canon, ne fut pas pour cela sauvée ; le Général Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ seize mille s'étoient rendus après Pultava.

Il fut stipulé que Steinbock, ses officiers, et soldats, pourroient être rançonnés ou échangés : on fixa la rançon de Steinbock à huit mille écus d'empire : c'est une bien petite somme ; cependant on ne put la trouver, et Steinbock resta captif à Copenhague jusqu'a sa mort.

Les états de Holstein demeurèrent à la discrétion d'un vainqueur irrité ; le jeune duc fut l'objet de la vengeance du Roi de Danemarck, pour prix de l'abus que Gortz avoit fait de son nom : les malheurs de Charles XII. retomboient sur toute sa famille.

Gortz, voyant ses projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avoit eue d'établir une neutralité dans les états de Suède en Allemagne.

Le Roi de Danemarck étoit près d'entrer dans Tonninge ; George, électeur de Hanovre, vouloit avoir les Duchés de Brême et de Verden avec la ville de Stade ; le nouveau Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, jetoit la vue sur Stetin ; Pierre I. se disposoit à se rendre maître de la Finlande ; tous les états de Charles XII., hors la Suède, étoient des dépouilles qu'on cherchoit à partager : comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? Gortz négocia en même temps avec tous les princes qui avoient intérêt à ce partage : il couroit jour et nuit d'une province à une autre ; il engagea le gouver-

---

* Mémoires de Steinbock.

neur de Brême et de Verden à remettre ces deux Duchés à l'Electeur de Hanovre en séquestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du Roi de Prusse qu'il se chargeroit, conjointement avec le Holstein, du séquestre de Stetin et de Vismar ; moyennant quoi le Roi de Danemarck laisseroit le Holstein en paix, et n'entreroit pas dans Tonninge. C'étoit assurément un étrange service à rendre à Charles XII. que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourroient les garder à jamais ; mais Gortz, en leur remettant ces villes comme en otage, les forçoit à la neutralité, du moins pour quelque temps ; il espéroit qu'ensuite il pourroit faire déclarer l'Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suède : il faisoit entrer dans ses vues le Roi de Pologne, dont les états ruinés avoient besoin de la paix : enfin il vouloit se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposoit du bien de Charles XII. comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'étoit nullement autorisé lui-même par Charles XII.

Tel a été ce Gortz, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands états, comme un Oxenstiern, un Richelieu, un Alberoni, donner le mouvement à une partie de l'Europe ; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'étoit une chose inouie.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le Roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageoit, en gardant Stetin en séquestre, à conservir à Charles XII. le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, Gortz fit proposer au gouverneur de la Poméranie

(Mayerfeld) de rendre la place de Stetin au Roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, gouverneur de Stetin, pourroit être aussi facile que l'avoit été le Holstenois, gouverneur de Tonninge: mais les officiers de Charles XII. n'étoient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. Mayerfeld répondit qu'on n'entreroit dans Stetin que sur son corps et sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courier trouva Charles XII. captif à Demirtash, après son aventure de Bender. On ne savoit alors si Charles ne resteroit pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le relégueroit pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. Charles, de sa prison, manda à Mayerfeld ce qu'il avoit mandé à Steinbock, qu'il falloit mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, et lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'étoit lui-même.

Gortz voyant que le gouverneur de Stetin dérangeoit ses mesures, et ne vouloit entendre parler ni de neutralité, ni de séquestre, se mit dans la tête non seulement de faire séquestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; et il trouva le secret de faire avec le Roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avoit fait avec l'Electeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyoit clairement l'impuissance des Suédois de garder ces places sans argent et sans armée, pendant que le Roi étoit captif en Turquie; et il comptoit écarter le fléau de la guerre de tout le Nord au moyen de ces séquestres. Le Danemarck lui-même se prêtoit enfin aux négociations de Gortz: il gagna absolument l'esprit du Prince Menzikoff, général et favori du Czar; il lui persuada qu'on pourroit céder le Holstein à son maître; il flatta le Czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la Mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, et

Tous ces désastres de Charles XII. furent suivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; et enfin le Roi Stanislas, et Charles lui-même, étoient prisonnieres en Turquie: cependant il n'étoit pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre Stanislas sur le trône, et de faire trembler tous ses ennemis.

CHAP. XXIV.

Succès de Pierre-le-Grand. Retour de Charles XII. dans ses états.

PIERRE, suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnoit l'établissement de sa marine, faisoit venir douze mille familles à Pétersbourg, tenoit tous ses alliés attachés à sa fortune et à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers et des vues opposées. Sa flotte menaçoit à la fois toutes les côtes de la Suède sur les Golfes de Finlande et de Bothnie.

L'un de ses généraux de terre, le Prince Gallitzin, formé par lui-même, comme ils l'étoient tous, avançoit d'Elsinford, où le Czar avoit débarqué, jusqu'au milieu des terres, vers le bourg de Tavastus. C'étoit un poste qui couvroit la Bothnie: quelques régiments Suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendoient. Il fallut livrer une bataille; les Russes la gagnèrent entierèment: ils dissipèrent toute l'armée Suédoise, et pénétrèrent jusqu'à Vasa: de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restoit aux Suédois une armée navale avec laquelle ils tenoient la mer. Pierre ambitionnoit, depuis long-temps de signaler la marine qu'il avoit créé. Il étoit parti de Pétersbourg, et avoit rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'isle d'Aland et les autres Isles de la Mer Baltique, non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoise. Cette flotte étoit plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères; plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'étoit une supériorité que le Czar ne devoit qu'à son génie. Il servoit dans sa flotte en qualité de contre-amiral, et recevoit les ordres de l'amiral Apraxin. Pierre vouloit s'emparer de l'Isle d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieues; il falloit passer à la vue de la flotte des Suédois: ce dessein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le passage sous le canon ennemi, qui ne plongeoit pas assez: on entra dans Aland; et comme cette côte est hérissée d'écueils presque tout entiere, le Czar fit transporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, et on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étoient ses gros vaisseaux. Erenschild, contre-amiral des Suédois, crut qu'il alloit prendre aisément ou couler à fond ces quatre-vingts galères: il avança de ce côté pour les reconnoître; mais il fut reçu avec un feu si vif qu'il vit tomber presque tous ses soldats et tous ses matelots. On lui prit les galères et les prames qu'il avoit amenées, et le vaisseau qu'il montoit; il se sauvoit dans une chaloupe, mais il y fut blessé: enfin, obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le Czar manœuvroit lui-même. Le reste de la flotte Suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stockholm, et on ne s'y croyoit pas en sûreté.

Pendant ce temps-là même, le colonel Schouvalow Neushlof attaquoit la seule forteresse qui restoit à prendre sur les côtes Occidentales de la Finlande, et la soumettoit au Czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de Pierre. Maître de la Finlande, dont il laissa le gouvernement au prince Gallitzin, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, et plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison, devenue très orageuse, ne lui permit plus de rester sur les Mers de Finlande et de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale la Czarine accouchât d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Sainte-Catherine, en l'honneur de son épouse, et célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'étoit de toutes les fêtes auxquelles il avoit accoutumé ses peuples celle qui leur étoit devenue la plus chere. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronslot neuf galères Suédoises, sept prames remplies de prisonniers, et le vaisseau du contre-amiral Erenschild.

Le vaisseau amiral de Russie étoit chargé de tous les canons, des drapeaux et des étendards, pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le Czar avoit dessiné, selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires: les vainqueurs passèrent sous cet arc triomphal; l'amiral Apraxin marchoit à leur tête, ensuite le Czar, en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers, selon leur rang: on les présenta tous au Vice-Roi Romadonoski, qui, dans ces cérémonies, représentoit le maître de l'empire.

Ce vice-czar distribua à tous les officiers des médailles d'or ; tous les soldats et les matelots en eurent d'argent. Les Suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, et l'amiral Erenschild suivoit immédiatement le Czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le Vice-Czar etoit, l'amiral Apraxin lui présenta le contre-amiral Pierre, qui demanda à être créé vice-amiral pour prix de ses services : on alla aux voix, et l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui combloit de joie tous les assistants, et qui inspiroit à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie, et celui de la gloire, le Czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la derniere postérité.

" Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût " pensé, il y a vingt ans, qu'il combattroit avec " moi sur la Mer Baltique, dans des vaisseaux con- " struits par vous-mêmes, et que nous serions établis " dans ces contrées conquises par nos fatigues et " par notre courage ?... On place l'ancien siege des " sciences dans la Grece ; elles s'établirent ensuite " dans l'Italie, d'où elles se répandirent dans toutes " les parties de l'Europe : c'est à présent notre tour, " si vous voulez seconder mes desseins, en joignant " l'étude à l'obéissance. Les arts circulent dans le " monde, comme le sang dans le corps humain ; et " peut-être ils établiront leur empire parmi nous " pour retourner dans la Grece leur ancienne patrie. " J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les " nations les plus civilisées, par nos travaux et par " notre solide gloire."

C'est là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions ; mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononçée par un

monarque victorieux, fondateur et législateur de son empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchées jusqu'aux larmes.

Ces temps furent encore signalés par l'arrivée des ambassadeurs Russes, qui revinrent de Constantinople avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambassadeur de Perse étoit arrivé, quelque temps auparavant, de la part de Cha-Ussin; il avoit amené au Czar un éléphant et cinq lions. Il reçut en même temps une ambassade du Kan des Usbecks, Mehemet Bahadir, qui lui demandoit sa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Asie et de l'Europe tout rendoit hommage à sa gloire.

La régence de Stockholm, désespérée de l'état déplorable de ses affaires, et de l'absence de son roi, qui abandonnoit le soin de ses états, avoit pris enfin la résolution de ne le plus consulter; et immédiatement après la victoire navale du Czar, elle avoit demandé un passe-port au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passe-port fut envoyé; mais, dans ce temps-là même, la Princesse Ulrique Eléonore, sœur de Charles XII., reçut la nouvelle que le Roi son frère se disposoit enfin à quitter la Turquie, et à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au Czar le négociateur qu'on avoit nommé en secret: on supporta la mauvaise fortune, et l'on attendit que Charles XII. se présentât pour la réparer.

En effet, Charles, après cinq années et quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'Octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisoit toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le Baron de Gortz se rendit auprès de

lui : il avoit été l'instrument d'une partie de ses malheurs ; mais il se justifia avec tant d'adresse, et lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance, comme il avoit gagné celle de tous les ministres et de tous les princes avec lesquels il avoit négocié : il lui fit espérer qu'il détacheroit les alliés du Czar, et qu'alors on pourroit faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment Gortz eut sur l'esprit de Charles beaucoup plus d'empire que n'en avoit jamais eu le Comte Piper.

La premiere chose que fit Charles en arrivant à Stralsund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avoient fut livré ; on ne savoit rien refuser à un prince qui ne demandoit que pour donner, qui vivoit aussi durement que les simples soldats, et qui exposoit comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchoient ses sujets et les étrangers : on ne pouvoit s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire étoit d'un genre tout opposé à celle de Pierre : elle ne consistoit ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendoit pas au-delà de sa personne : son mérite étoit une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendoit ses états avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; et c'en étoit assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avoit plus de partisans que d'alliés.

CHAP. XXV.

État de l'Europe au retour de Charles XII. Siege de Stralsund, etc.

LORSQUE Charles XII. revint enfin dans ses états, à la fin de 1714, il trouva l'Europe Chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avoit laissée. La Reine Anne d'Angleterre étoit morte, après avoir fait la paix avec la France; Louis XIV. assuroit l'Espagne, à son petit-fils, et forçoit l'Empereur d'Allemagne, Charles VI., et les Hollandois, à souscrire à une paix nécessaire: ainsi toutes les affaires du Midi de l'Europe prenoient une face nouvelle.

Celles du Nord étoient encore plus changées; Pierre en étoit devenu l'arbitre. L'Electeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, vouloit agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avoit acquis des domaines Allemands que par les conquêtes du Grand Gustave. Le Roi de Danemarck prétendoit reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avoit appartenu autrefois aux Danois. Le Roi de Prusse, héritier des Ducs de Poméranie, prétendoit rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maison de Holstein opprimée par le Roi de Danemarck, et le Duc de Meklenbourg en guerre presque ouverte avec ses sujets, imploroient la protection de Pierre I. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, desiroit qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi d'Elbe jusqu'à la Mer Baltique, Pierre étoit l'appui de tous les princes, comme Charles en avoit été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de Charles, et on n'avança rien. Il crut qu'il pourroit avoir assez de vaisseaux de guerre et d'armateurs pour ne point craindre le nouvelle puissance maritime du Czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptoit sur son courage; et Görtz, devenu tout d'un coup son premier ministre, lui persuada qu'il pourroit souvenir aux frais avec une monnoie de cuivre, qu'on fit valoir quatre-vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle: ce qui est un prodige dans l'histoire des gouvernements. Mais dès le mois d'Avril 1715, les vaisseaux de Pierre prirent les premiers armateurs Suédois qui se mirent en mer; et une armée Russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois, et les Saxons, se joignirent devant Stralsund. Charles XII. vit qu'il n'étoit revenu de sa prison de Demirtash et de Demirtoca vers la Mer Noire, que pour être assiégé sur le rivage de la Mer Baltique.

On a déja vu dans son histoire avec quelle valeur fiere et tranquille il brava dans Stralsund tous ses ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité que marque bien son caractere. Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans la siege, le colonel Baron de Reichel, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jeté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter le garde sur le rempart; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du Roi, et tant de fatigues si intolérables et si inutiles. Le Roi qui l'entendit courut à lui, et se dépouillant de son manteau, qu'il étendit devant lui: "Vous "n'en pouvez plus," lui dit-il, "mon cher Reichel; "j'ai dormi une heure, je suis frais, je vais monter "la garde pour vous: dormez, je vous éveillerai "quand il en sera temps." Après ces mots, il l'en-

veloppa malgré lui, le laissa dormir, et alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siege de Stralsund que le nouveau Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, acheta du Roi de Danemarck la province de Brême et de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avoient prises sur Charles XII. Il en coûta au Roi George huit cent mille écus d'Allemagne. On trafiquoit ainsi des états de Charles, tandis qu'il défendoit Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut en sûreté, son Général Duker rendit ces ruines au Roi de Prusse.

Quelque temps après Duker s'étant présenté devant Charles XII., ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. « J'aimois trop « votre gloire," lui répondit Duker, « pour vous « faire l'affront de tenir dans une ville dont votre « majesté étoit sortie." Au reste cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siege de Stralsund Charles reçut encore une mortification qui eût été plus douloureuse si son cœur avoit été sensible à l'amitié autant qu'il l'étoit à la gloire. Son premier ministre, le Comte Piper, homme célebre dans l'Europe, toujours fidele à son prince (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé), Piper, dis-je, étoit sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avoit point de cartel entre les Russes et les Suédois, il étoit resté prisonnier à Moscou; et quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état étoit à plaindre. Les finances du Czar n'étoient point alors administrées aussi fidèlement qu'elles devoient l'être, et tous ses nou-

veaux établissements exigeoient des dépenses auxquelles il avoit peine à suffire; il devoit une somme d'argent assez considérable aux Hollandois, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brûlés sur les côtes de la Finlande. Le Czar prétendit que c'étoit aux Suédois à payer cette somme, et voulut engager le Comte Piper à se charger de cette dette: on le fit venir de Moscou à Pétersbourg; on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, et que le Roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le Comte Piper fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut, l'année d'après, à l'âge de soixante et dix ans. On rendit son corps au Roi de Suède, qui lui fit faire des obseques magnifiques; tristes et vains dédommagements de tant de malheurs et d'une fin si déplorable.

Pierre étoit satisfait d'avoir la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardoit comme des provinces de ses états, et d'y avoir ajouté encore presque toute la Finlande, qui servoit de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avoit marié une fille de son frère avec le Duc de Meklenbourg, Charles-Léopold, au mois d'Avril de la même année; de sorte que tous les princes du Nord étoient ses alliés ou ses créatures. Il contenoit en Pologne les ennemis du Roi Auguste: une de ses armées, d'environ dix-huit mille hommes, y dissipoit sans efforts toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté et de l'anarchie. Les Turcs, fideles enfin aux traités, laissoient à sa puissance et à ses desseins toute leur étendue.

Dans cet état florissant presque tous les jours

étoient marqués par de nouveaux établissements pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondoit une académie de marine à Pétersbourg. Lange, chargé des intérêts du commerce, partoit pour la Chine par la Sibérie; des ingénieurs levoient des cartes dans tout l'empire; on bâtissoit la maison de plaisance de Pétershoff; et dans le même temps on élevoit des forts sur l'Irtish; on arrêtoit les brigandages des peuples de la Boukarie; et, d'un autre côté, les Tartares de Kouban étoient réprimés.

Il sembloit que ce fût le comble de la prospérité que dans la même année il lui naquît un fils de sa femme Catherine, et un héritier de ses états dans un fils du Prince Alexis: mais l'enfant que lui donna la Czarine fut bientôt enlevé par la mort; et nous verrons que le sort d'Alexis fut trop funeste pour que la naissance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la Czarine interrompirent les voyages qu'elle faisoit continuellement avec son époux sur terre et sur mer; et dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courses nouvelles.

CHAP. XXVI.

Prise de Vismar. Nouveaux Voyages du Czar.

VISMAR étoit assiégée par tous les alliés du Czar. Cette ville, qui devoit naturellement appartenir au Duc de Meklenbourg, est située sur la Mer Baltique, à sept lieues de Lubec, et pourroit lui

disputer son grand commerce : elle étoit autrefois une des plus considérables villes Anséatiques, et les Ducs de Meklenbourg y exerçoient le droit de protection beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'étoit encore un de ces domaines d'Allemagne qui étoient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund; les alliés du Czar se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées: mais Pierre, étant venu lui-même devant la place, après la capitulation qui avoit été faite sans lui, fit la garnison prisonniere de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au Roi de Danemarck une ville qui devoit appartenir au prince auquel il avoit donné sa niece; et ce refroidissement, dont le ministre Gortz profita bientôt, fut la premiere source de la paix qu'il projeta de faire entre le Czar et Charles XII.

Gortz dès ce moment fit entendre au Czar que la Suède étoit assez abaissée, qu'il ne falloit pas trop élever le Danemarck et la Prusse. Le Czar entroit dans ses vues: il n'avoit jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que Charles XII. ne l'avoit faite qu'en guerrier. Dès-alors il n'agit plus que mollement contre la Suède; et Charles XII., malheureux par-tout en Allemagne, résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvege.

Le Czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avoit fait le premier en homme qui s'étoit voulu instruire des arts; il fit le second en prince qui cherchoit à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin, à Neustadt; il vit le Roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là ils passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avoient brûlée, et qu'on rebâttissoit. Descendant

l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brême, où le magistrat donna un feu d'artifice et une illumination dont le dessein formoit en cent endroits ces mots: *Notre libérateur vient nous voir.* Enfin il revit Amsterdam, et cette petite chaumiere de Sardam, où il avoit appris l'art de la construction des vaisseaux il y avoit environ dix-huit années: il trouva cette chaumiere changée en une maison agréable et commode qui subsiste encore, et qu'on nomme la *maison du prince.*

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçants et de gens de mer dont il avoit été le compagnon: ils croyoient voir dans le vainqueur de Pultava leur éleve, qui avoit fondé chez lui le commerce et la marine, et qui avoit appris chez eux à gagner des batailles navales; ils le regardoient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

Il paroît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de Pierre-le-Grand, comme dans celles de Charles XII., que tout est éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées; et c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célebres excite tant notre curiosité.

L'épouse du Czar étoit demeurée à Schverin, malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse: cependant, dès qu'elle peut se mettre en route, elle voulut aller trouver le Czar en Hollande: les douleurs la surprirent à Vesel, où elle accoucha d'un prince qui ne vecut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches: la Czarine, au bout de dix jours, arriva dans Amsterdam; elle voulut voir cette chaumiere de Sardam, dans laquelle le Czar avoit travaillé de ses mains: tous deux allèrent sans appareil, sans suite, avec deux domestiques, dîner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam,

nommé Kalf, qui avoit le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenoit de France, où Pierre vouloit aller : la Czarine et lui écoutèrent avec plaisir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterois pas, si elle ne faisoit connoître des mœurs entièrement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier Kalf avoit été envoyé à Paris par son père pour y apprendre le François, et son père avoit voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple que tous les citoyens de Sardam portent, et qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation, connoissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromproit pas sa frugalité et la bonté de son caractere.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du nord : le voyageur prit à Paris le nom de *Du Veau ;* il vécût avec quelque magnificence ; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis et de comte à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, et qui sont à peine gentilshommes : ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, et la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut et puissant seigneur a été pris par des ennoblis, par des roturiers qui avoient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat et sans comté, comme de chevalier, sans ordre, et d'abbé, sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation.

Les amis et les domestiques de Kalf l'appelèrent toujours le Comte du Veau : il soupa chez les princesses, et joua chez la Duchesse de Berri : peu d'étrangers furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avoit été de tous ses plaisirs, lui promit de l'aller

voir à Sardam, et tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maison du Comte de Kalf: il trouva un attelier de constructeurs de vaisseaux, et le jeune Kalf habillé en matelot Hollandois, la hache à la main, conduisant des ouvrages de son père. Kalf reçut son hôte avec toute sa simplicité antique, qu'il avoit reprise, et dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur sage peut pardonner cette petite digression, qui n'est que la condamnation des vanités, et l'éloge des mœurs.

Le Czar resta trois mois en Hollande. Il se passa pendant son séjour des choses plus sérieuses que l'aventure de Kalf. La Haye, depuis la paix de Nimegue, de Rysvick, et d'Utrecht, avoit conservé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, étoit principalement habité par des ministres de toutes les cours, et par des voyageurs qui venoient s'instruire à cette école. On jetoit alors les fondements d'une grande révolution dans l'Europe. Le Czar, informé des commencements de ces orages, prolongea son séjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramoit à la fois au midi et au Nord, et pour se préparer au parti qu'il devoit prendre.

CHAP. XXVII.

Suite des Voyages de Pierre-le-Grand. Conspiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

Il voyoit combien ses alliés étoient jaloux de sa puissance, et qu'on à souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklenbourg étoit un des principaux sujets de ces divisions presque toujours inévitables entre

des princes voisins qui partagent des conquêtes. Pierre n'avoit point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encore moins qu'ils démolissent les fortifications ; cependant ils avoient fait l'un et l'autre.

Le Duc de Meklenbourg, mari de sa niece, et qu'il traitoit comme son gendre, étoit ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays ; et le Roi d'Angleterre protégeoit la noblesse. Enfin il commençoit à être très mécontent du Roi de Pologne, ou plutôt de son premier ministre, le Comte Flemming, qui vouloit secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits et par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holstein, de Meklenbourg, de Brandebourg, étoient agitées d'intrigues et de cabales.

A la fin de 1716 et au commencement de 1717, Gortz, qui, comme le disent les Mémoires de Bassevitz, étoit las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, et de n'être qu'un plénipotentiare secret de Charles XII., avoit fait naître la plupart de ces intrigues, et il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein étoit de rapprocher Charles XII. du Czar, non seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre Stanislas sur le trône de Pologne, et d'ôter au Roi d'Angleterre, George I., Brême et Verden, et même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de Charles.

Il se trouvoit dans le même temps un ministre de son caractère, dont le projet étoit de bouleverser l'Angleterre et la France : c'étoit le Cardinal Alberoni, plus maître alors en Espagne que Gortz ne l'étoit en Suède, homme aussi audacieux et aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parcequ'il étoit à la tête d'un royaume plus riche,

et qu'il ne payoit pas ses créatures en monnoies de cuivre.

Gortz, des bords de la Mer Baltique, se lia bientôt avec la cour de Madrid. Alberoni et lui furent également d'intelligence avec tous les Anglois errants qui tenoient pour la maison de Stuart. Gortz courut dans tous les états où il pouvoit trouver des ennemis du Roi George, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, et enfin à Paris, sur la fin de l'année 1716. Le Cardinal Alberoni commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'étoit l'expression d'Alberoni.

Gortz vouloit que Charles cédât beaucoup à Pierre pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, et qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des Stuarts se déclareroient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il étoit nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui ; et cet appui étoit le Régent de France. Il étoit extraordinaire qu'on vît la France unie avec un Roi d'Angleterre contre le petit-fils de Louis XIV., que cette même France avoit mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors et de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés : mais tout étoit sorti alors de sa route naturelle ; et les intérêts du Régent n'étoient pas les intérêts du royaume. Alberoni ménagea dès-lors une conspiration en France contre ce même Régent. Les fondements de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eût été formé. Gortz fut le premier dans ce secret, et devoit alors aller, déguisé, en Italie, pour s'aboucher avec le Prétendant auprès de Rome, et de là revoler à la Haye, y voir le Czar, et terminer tout auprès du Roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est très instruit de ce

qu'il avance, puisque Gortz lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, et que, tout jeune qu'il étoit alors, il fut un des premiers témoins d'un grande partie de ces intrigues.

Gortz étoit revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres de change d'Alberoni, et du plein-pouvoir de Charles. It est très certain que le parti du Prétendant devoit éclater, tandis que Charles descendroit de la Norvege dans le Nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avoit pu conserver ses états dans le continent, alloit envahir et bouleverser ceux d'un autre; et de la prison de Demirtash en Turquie, et des cendres de Stralsund, on eût pu le voir couronner le fils de Jacques II. à Londres, comme il avoit couronné Stanislas à Varsovie.

Le Czar, qui savoit une partie des entreprises de Gortz, en attendoit le développement, sans entrer dans aucun de ses plans, et sans les connoître tous: il aimoit le grand et l'extraordinaire autant que Charles XII., Gortz, et Alberoni; mais il l'aimoit en fondateur d'un état, en législateur, en vrai politique; et peut-être Alberoni, Gortz, et Charles même, étoient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentoient de grandes aventures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes: peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand Gortz fut à la Haye, le Czar ne le vit point; il auroit donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, ses amis, attachés au Roi d'Angleterre: ses ministres ne virent Gortz qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout et de donner des espérances, sans prendre aucun engagement, et sans le compromettre. Cependant les clairvoyants s'appercevoient bien à son inaction, pendant qu'il eût pu descendre en Scanie avec sa flotte et celle de Danemarck, à son refroidissement envers ses alliés,

aux plaintes qui échappoient à leurs cours, et enfin à son voyage même, qu'il y avoit dans les affaires un grand changement qui ne tarderoit pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717, un paquet-bot Suédois, qui portoit des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvege, les lettres furent prises. On trouva dans celles de Gortz et de quelques ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramoit. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre Suédois Gyllembourg; on saisit ses papiers, et on y trouve une partie de sa correspondance avec les Jacobites.

Le Roi George écrit incontinent en Hollande; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre et les Etats-Généraux à leur sûreté commune, le Baron de Gortz soit arrêté. Ce ministre, qui se faisoit par-tout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent: il étoit déja dans Arnheim sur les frontieres, lorsque, les officiers et les gardes qui couroient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le secrétaire Stamke, celui-là même qui avoit contrefait le seing du Duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le Comte de Gyllembourg, envoyé de Suède en Angleterre, et le Baron de Gortz, avec des lettres de ministre plénipotentiaire de Charles XII., furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit, qui est plus souvent réclamé que bien connu, et dont jamais l'étendue et les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidoient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes;

mais jamais encore on n'avoit interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres et les Etats passèrent par-dessus toutes les règles à la vue de péril qui menaçoit la maison d'Hanovre : mais enfin ce danger étant découvert cessoit d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien Norberg ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes et les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le Roi de Suède n'étoit pas entré très avant dans le complot.

L'affront fait à ses ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le Roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses ministres auprès du Régent de France, qui lui donnoit un subside, et auprès des Etats-Généraux, qu'il vouloit ménager : il fit moins de satisfaction au Roi George. Gortz et Gyllembourg, ses ministres, furent retenus près de six mois, et ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes et de tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du temps, et ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes états pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendoit pas la langue du pays, et par-là perdoit le plus grand fruit de son voyage ; mais il pensoit qu'il y avoit beaucoup à voir, et il voulut apprendre de près en quels termes étoit le Régent de France avec l'Angleterre, et si ce prince étoit affermi.

Pierre-le-Grand fut reçu en France comme il devoit l'être. On envoya d'abord le Maréchal de Tessé avec un grand nombre de seigneurs, un escadron des gardes, et les carrosses du Roi à sa rencontre. Il avoit fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il

étoit déja à Gournay lorsque les équipages, arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement étoit préparé pour lui, et d'autres pour toute sa suite, pour les Princes Kourakin et Dolgorouki, pour le vice-chancelier Baron Schaffirof, pour l'Ambassadeur Tolstoy, le même qui avoit essuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devoit être magnifiquement logée et servie; mais Pierre étant venu pour voir ce qui pouvoit lui être utile, et non pour essuyer de vaines cérémonies qui gênoient sa simplicité, et qui consumoient un temps précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais ou hôtel de Lesdiguiere, appartenant au Maréchal de Villeroi, où il fut traité et défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le Régent de France vint le saluer à cet hôtel; et surlendemain on lui amena le Roi, encore enfant, conduit par le Maréchal de Villeroi, son gouverneur, de qui le père avoit été gouverneur de Louis XIV. On épargna adroitement au Czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle: il reçut les respects du corps du ville, et alla le soir voir le Roi: la maison du Roi étoit sous les armes. On mena ce jeune prince jusqu'au carosse du Czar: Pierre, étonné et inquiété de la foule qui se pressoit autour de ce monarque enfant, le prit et la porta quelque temps dans ses bras.

Des ministres plus raffinés que judicieux ont écrit que le Maréchal de Villeroi voulant faire prendre au Roi de France la main et le pas, l'Empereur de Russie se servit de ce stratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection et de sensibilité: c'est une idée absolument fausse; la politesse Françoise et ce qu'on devoit à Pierre-le-Grand ne permettoient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs

qu'on lui rendoit. Le cérémonial consistoit à faire pour un grand monarque et pour un grand homme tout ce qu'il eût désiré lui-même s'il avoit fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des Empereurs Charles IV., Sigismond, et Charles V., en France, aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit Pierre-le-Grand. Ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable: mais quand Pierre-le-Grand alla dîner chez le Duc d'Antin, dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit son portrait qu'on venoit de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les François savoient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encore plus surpris lorsqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du Louvre où tous les artistes du Roi sont honorablement logés, une médaille qu'on frappoit étant tombée, et le Czar s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille, avec une renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, et ces mots de Virgile, si convenables à Pierre-le-Grand, *Vires acquirit eundo*: allusion également fine et noble, et également convenable à ses voyages et à sa gloire: on présenta de ces médailles d'or à lui et à tous ceux qui l'accompagnoient. Alloit-il chez les artistes? on mettoit à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le supplioit de daigner les recevoir. Alloit-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfevres du Roi, des fabricateurs d'instruments de mathématiques? tout ce qui sembloit mériter son approbation lui étoit offert de la part du Roi.

Pierre étoit mécanicien, artiste, géometre. Il alla

à l'Académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avoit de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même: il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avoit de ses états, et sur-tout dans celles de la Mer Caspienne. Enfin, il daigna être un des membres de cette académie, et entretint depuis une correspondance suivie d'expériences et de découvertes avec ceux dont il vouloit bien être le simple confrere. Il faut remonter aux Pythagores et aux Anacharsis pour trouver de tels voyageurs; et ils n'avoient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu. Peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'étoit rendu célebre dans l'Europe en l'agitant, et qui avoit rendu à la France sa gloire perdue après la mort de Henri IV. On sait qu'il embrassa cette statue, et qu'il s'écria: "Grand homme! je t'aurois donné la " moitié de mes états pour apprendre de toi à gou- " verner l'autre."

Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célebre Madame de Maintenon, qu'il savoit être veuve en effet de Louis XIV., et qui touchoit à sa fin. Cette espece de conformité entre le mariage de Louis XIV. et le sien excitoit vivement sa curiosité; mais il y avoit entre le Roi de France et lui cette différence, qu'il avoit épousé publiquement une héroïne, et que Louis XIV, n'avoit eu en secret qu'une femme aimable. La Czarine n'étoit pas de ce voyage; Pierre avoit trop craint les embarras du cérémonial, et la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme qui, de bords du Pruth à ceux de Finlande, avoit affronté la mort à côté de son epoux sur mer et sur terre.

CHAP. XXVIII.

Retour du Czar dans ses Etats. Sa Politique, ses Occupations.

LA démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du Cardinal de Richelieu, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Ceux qui connoissent l'antiquité savent assez que le Christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, et que c'est en Orient qu'il est né; que les premiers pères, les premiers conciles, les premieres liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité et d'office qui ne soit Grec, qui n'atteste encore aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'Empire Romain ayant été divisé, il étoit impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions comme deux empires, et qu'on ne vît entre les Chrétiens d'Orient et d'Occident le même schisme qu'entre les Osmanlis et les Persans.

C'est ce schisme que quelques docteurs de l'université de Paris crurent éteindre tout d'un coup en donnant un mémoire à Pierre-le-Grand. Le Pape Léon IX. et ses successeurs n'avoient pu en venir à bout avec des légats, des conciles, et même de l'argent. Ces docteurs auroient dû savoir que Pierre-le-Grand, qui gouvernoit son église, n'étoit pas homme à reconnoître le Pape. En vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise Gallicane, dont le Czar ne se soucioit guere; en vain ils dirent que les Papes doivent être soumis aux conciles, et que le jugement d'un Pape n'est point une regle de foi: ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de

Rome par leur écrit, sans plaire à l'Empereur de Russie ni à l'Eglise Russe.

Il y avoit dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendoient pas, et des points de controverse qu'ils disoient entendre, et que chaque parti explique comme il lui plaît. Il s'agissoit du Saint-Esprit, qui procede du Père et du Fils, selon les Latins, et qui procede aujourd'hui du Père par le Fils, selon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père: ils citoient Saint Epiphane, qui dit que « Le Saint-Esprit n'est pas frère du Fils, ni « petit-fils du Père. »

Mais le Czar, en partant de Paris, avoit d'autres affaires qu'à vérifier des passages de Saint Epiphane. Il reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrirent à quelques évêques Russes, qui firent une réponse polie; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion qu'il institua quelque temps après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les Jésuites de ses états, en 1718.

Il y avoit à sa cour un vieux fou, nommé Sotof, qui lui avoit appris à écrire, et qui s'imaginoit avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. Pierre, qui adoucissoit quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premieres dignités du monde; il le créa Knés Papa, avec deux mille roubles d'appointement, et lui assigna une maison à Pétersbourg dans le quartier des Tartares: des bouffons l'installèrent en cérémonie; il fut harangué par quatre begues; il créa des cardinaux, et marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré college étoit ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce Sotof, un officier, nommé Buturlin, fut créé

Pape. Moscou et Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule sembloit être sans conséquence ; mais qui en effet confirmoit les peuples dans leur aversion pour une église qui prétendoit un pouvoir suprême, et dont le chef avoit anathématisé tant de rois. Le Czar vengeoit en riant vingt Empereurs d'Allemagne, dix Rois de France, et une foule de souverains. C'est là tout le fruit que la Sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises Grecque et Latine.

Le voyage du Czar en France fut plus utile par son union avec ce royaume commerçant et peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux églises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance, et l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans François, ainsi qu'il en avoit amené d'Angleterre ; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, et de concourir à cette espece de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, et le remit entre les mains de ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'ambassadeur de France, Châteauneuf, que le 15 Août 1717, à la Haye. Ce traité ne concernoit pas seulement le commerce ; il regardoit la paix du Nord. Le Roi de France, l'Electeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna : c'étoit assez faire sentir au Roi d'Angleterre qu'il n'étoit pas content de lui, et c'étoit combler les espérances de Gortz, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir Pierre et Charles, pour susciter à George de nouveaux ennemis, et pour prêter la main au Cardinal Alberoni d'un bout de l'Europe à l'autre. Le Baron de Gortz vit alors publiquement

à la Haye les ministres du Czar ; il leur déclara qu'il avoit un plein pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le Czar laissoit Gortz préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le Roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre, toujours lié avec le Danemarck, la Pologne, la Prusse, et même en apparence avec l'Electeur d'Hanovre.

Il paroît évidemment qu'il n'avoit d'autre dessein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet étoit de perfectionner tous ses nouveaux établissements. Il savoit que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, et que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un état que vingt traités.

Pierre, ayant rejoint sa femme, qui l'attendoit en Hollande, continua ses voyages avec elle : ils traversèrent ensemble la Vestphalie, et arrivèrent à Berlin sans aucun appareil. Le nouveau Roi de Prusse n'étoit pas moins ennemi des vanités du cérémonial et de la magnificence que le Monarque de Russie. C'étoit un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne et d'Espagne, pour le *ponctilio* d'Italie, et pour le goût du luxe qui regne en France, qu'un Roi qui ne se servoit jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'étoit vêtu qu'en simple soldat, et qui s'étoit interdit toutes les délicatesses de la table et toutes les commodités de la vie.

Le Czar et la Czarine menoient une vie aussi simple et aussi dure ; et si Charles XII. s'étoit trouvé avec eux, on eût vu ensemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faste qu'un évêque Allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le

luxe et la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attireroit parmi nous de la considération, et seroit regardé comme un homme extraordinaire, s'il avoit fait une fois en sa vie, par curiosité, la cinquieme partie des voyages que fit Pierre pour le bien de ses états. De Berlin, il va à Dantzick avec sa femme; il protege à Mittau la Duchesse de Courlande, sa niece, devenue veuve; il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux réglements dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de particuliers tombées en ruines; de là il se transporte à Czarisin, sur le Volga, pour arrêter les incursions des Tartares de Cuban: il construit des lignes du Volga au Tanaïs, et fait élever des forts de distance en distance, d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé. Une chambre de justice est établie pour examiner la conduite de ses ministres, et pour remettre de l'ordre dans les finances: il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le Prince Menzikoff fut même un de ceux qui eurent besoin de sa clémence; mais un jugement plus sévere, qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAP. XXIX.

Condemnation du Prince Alexis Petrovitz.

PIERRE-LE-GRAND avoit, en 1689, à l'âge de dix-sept ans, épousé Eudoxie Théodore, ou Théodorouna Lapoukin, élevée dans tous les préjugés de son pays, et incapable de se mettre au-dessus d'eux

comme son époux. Les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire et former des hommes, vinrent de sa femme : elle étoit dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui sembloient des sacrileges, et tous les étrangers dont le Czar se servoit pour exécuter ses grands desseins lui paroissoient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageoient les factieux et les partisans des anciens usages : sa conduite d'ailleurs ne réparoit pas des fautes si graves. Enfin le Czar fut obligé de la répudier en 1696, et de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous la nom d'Hélene.

Le fils qu'elle lui avoit donné en 1690 naquit, malheureusement, avec le caractere de sa mère; et ce caractere se fortifia par la premiere éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'il fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premieres impressions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'étoit pas né sans ouverture d'esprit; il parloit et écrivoit bien l'Allemand; il dessinoit; il apprit un peu de mathématiques : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune Alexis crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faisoit son père. Il y avoit des prêtres à la tête des mécontents, et il se laissa gouverner pas ces prêtres.

Ils lui persuadoient que toute la nation avoit les entreprises de Pierre en horreur; que les fréquentes maladies du Czar ne lui promettoient pas une longue vie; que son fils ne pouvoit espérer de plaire à la nation qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures et ces conseils ne formoient

pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout sembloit y tendre, et les esprits étoient échauffés.

Le mariage de Pierre avec Catherine en 1707, et les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. Pierre tenta tous les moyens de le ramener: il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria, en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la Princesse de Volfenbuttel, ainsi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très malheureux. Alexis, âgé de vingt-deux ans, se livra à toutes les débauches de la jeunesse, et à toute la grossièreté des anciennes mœurs, qui lui étoient si chères: ces déréglements l'abrutirent. Sa femme, méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur en 1715, le premier de Novembre.

Elle laissoit au Prince Alexis un fils dont elle venoit d'accoucher, et ce fils devoit être un jour l'héritier de l'empire suivant l'ordre naturel. Pierre sentoit avec douleur qu'après lui tous ses travaux seroient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils, après la mort de la princesse, une lettre également pathétique et menaçante; elle finissoit par ces mots: « J'attendrai encore un peu de temps, pour « voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez « que je vous priverai de la succession, comme on « retranche un membre inutile. N'imaginez pas que « je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez « pas sur le titre de mon fils unique: car si je n'é- « pargne pas ma propre vie pour ma patrie et pour « le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous « épargner? Je préférerai de les transmettre plutôt à « un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui « s'en rend indigne. »

Cette lettre est d'un père, mais encore plus d'un législateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la

succession n'étoit point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils ; et le Czar croyoit sur-tout avoir la prérogative de disposer d'un empire qu'il avoit fondé.

Dans ce temps-là même l'Impératrice Catherine accoucha d'un prince, qui mourut depuis, en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'Alexis, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçoit à la couronne et à toute espérance de régner. "Je prends Dieu à témoin, " dit-il, et je jure son mon ame, que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfants " entre vos mains, et je ne demande que mon entre-" tien pendant ma vie."

Son père lui écrivit une seconde fois : " Je remar-" que, dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que " de la succession, comme si j'avois besoin de votre " consentement. Je vous ai remontré quelle douleur " votre conduite m'a causée pendant tant d'années, " et vous ne m'en parlez pas. Les exhortations " paternelles ne vous touchent point. Je me suis " déterminé à vous écrire encore pour la derniere " fois. Si vous méprisez mes avis de mon vivant, " quel cas en ferez-vous après ma mort ? Quand vous " auriez présentement la volonté d'être fidele à vos " promesses, ces grandes barbes pourront vous tour-" ner à leur fantaisie, et vous forceront à les violer. " ..... Ces gens-là ne s'appuient que sur vous. Vous " n'avez aucune reconnoissance pour celui qui vous " a donné la vie. L'assistez-vous dans ses travaux " depuis que vous êtes parvenu à un âge mur ? ne " blâmez-vous pas, ne détestez-vous pas tout ce que " je puis faire pour le bien de mes peuples ? J'ai su-" jet de croire que si vous me survivez, vous dé-" truirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-vous " digne de la succession, ou faites-vous moine. Ré-

« pondez, soit par écrit, soit de vive voix, sinon « j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur."

Cette lettre étoit dure : il étoit aisé au prince de répondre qu'il changeroit de conduite ; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son père qu'il vouloit se faire moine.

Cette résolution ne paroissoit pas naturelle ; et il paroît étrange que le Czar voulût voyager en laissant dans ses états un fils se mécontent et si obstiné : mais aussi ce voyage même prouve que le Czar ne voyoit pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne et pour la France ; le prince, malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, et lui confirma par les plus grands serments qu'il vouloit se retirer dans un cloître. Le Czar lui donna six mois pour se consulter, et partit avec son épouse.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvoit présumer) qu'Alexis ne voyoit que des mécontents qui flattoient ses chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choisir du couvent ou du trône, et que, s'il vouloit un jour lui succéder, il falloit qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidents du prince lui persuadoient qu'il seroit dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un père irrité et un marâtre. Il feignit donc d'aller trouver son père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, et alla se mettre entre les mains de l'Empereur Charles VI., son beau-frère, comptant y demeurer jusqu'à la mort du Czar.

C'étoit à-peu-près la même aventure que celle de Louis XI., lorsque, étant encore Dauphin, il quitta la cour du Roi Charles VII., son père, et se retira chez le Duc de Bourgogne. Le Dauphin étoit bien plus coupable que le Czarovitz, puisqu'il s'étoit marié malgré son père, qu'il avoit levé des troupes,

qu'il se retiroit chez un prince naturellement ennemi de Charles VII., et qu'il ne revint jamais à la cour, quelques instances que son père pût lui faire.

Alexis, au contraire, ne s'étoit marié que par ordre du Czar, ne s'étoit point révolté, n'avoit point levé de troupes, ne se retiroit point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de son père sur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que Pierre sut que son fils avoit été à Vienne, qu'il s'étoit retiré dans le Tirol, et ensuite à Naples, qui appartenoit alors à l'Empereur Charles VI., il dépêcha le capitaine aux gardes Romanzoff et le conseiller privé Tolstoy, chargés d'une lettre écrite de sa main, datée de Spa, du 21 Juillet N. St. 1717. Ils trouvèrent le Prince à Naples dans le château Saint-Elme, et lui remirent la lettre. Elle étoit concue en ces termes:

" .... Je vous écris pour la dernière fois, " pour vous dire que vous ayiez à exécuter ma volonté, que Tolstoy et Romanzoff vous annonceront " de ma part. Si vous m'obéissez, je vous assure, et " je promets à Dieu, que je ne vous punirai pas; et " que si vous revenez, je vous aimerai plus que jamais; mais que si vous ne le faites pas, je vous " donne, comme père, en vertu du pouvoir que j'ai " reçu de Dieu, ma malédiction éternelle; et, comme " votre souverain, je vous assure que je trouverai " bien les moyens de vous punir: en quoi j'espere " que Dieu m'assistera, et qu'il prendra ma juste " cause en main.

" Au reste souvenez-vous que je ne vous ai violenté en rien. Avois-je besoin de vous laisser le " libre choix du parti que vous voudriez prendre? " Si j'avois voulu vous forcer, n'avois-je pas en main " la puissance? je n'avois qu'à commander, et j'aurois été obéi."

Le vice-roi de Naples persuada aisément Alexis de retourner auprès de son père. C'étoit une preuve

incontestable que l'Empereur d'Allemagne ne vouloit prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le Czar eût à se plaindre. Alexis avoit voyagé avec sa maîtresse Afrosine ; il revint avec elle.

On pouvoit le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui étoit allé à Vienne et à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avoit fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle étoit bien pardonnable : son père prenoit Dieu à témoin que, non seulement il lui pardonneroit, mais qu'il l'aimeroit plus que jamais. Alexis partit sur cette assurance ; mais, par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, et par la lettre même du Czar, il paroît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avoient conseillé, et qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il sembloit difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le Czar avoit fait dans sa lettre d'aimer son fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel et la raison du souverain, se bornoit à aimer son fils retiré dans un cloître ; peut-être espéroit-il encore le ramener à son devoir, et le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que, ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étoient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le Prince arrive le 13 Février 1718, N. St., à Moscou, où le Czar étoit alors. Il se jette le jour même aux genoux de son père ; il a un très long entretien avec lui ; le bruit se répand aussitôt dans la ville que le père et le fils sont réconciliés, que tout est oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régiments des gardes à la pointe du jour ; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les

boyards, les conseillers privés, sont mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites, et deux religieux de Saint-Basile, professeurs en théologie, s'assemblent dans l'église cathédrale. Alexis est conduit, sans épée, et comme prisonnier, dans le château, devant son père : il se prosterne en sa présence, et lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, et pour toute grace lui demande la vie.

Le Czar, après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que, s'il céloit quelque chose touchant son évasion, il y alloit de sa tête. Ensuite on ramena le Prince dans la salle où le conseil étoit assemblé ; là on lut publiquement la déclaration du Czar déja dressée.

Le père, dans cette piece, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. « Il a violé," dit-il, « la foi conjugale, en s'attachant « à une fille de la plus basse extraction, du vivant de « son épouse.". Il est vrai que Pierre avoit répudié sa femme en faveur d'une captive ; mais cette captive étoit d'un mérite supérieur, et il étoit justement mécontent de sa femme, qui étoit sa sujette. Alexis, au contraire, avoit négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avoit de mérite que sa beauté. Jusque-là on ne voit que des fautes de jeune homme, qu'un père doit reprendre, et qu'il peut pardonner.

Il lui reproche en suite d'être allé à Vienne se mettre sous la protection de l'Empereur. Il dit qu'Alexis *a calomnié son père*, en faisant entendre à l'Empereur Charles VI. qu'il étoit persécuté, qu'on le forçoit à renoncer à son héritage ; qu'enfin il a prié l'Empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'Empereur auroit pu faire la guerre au Czar pour un tel sujet, et comment il eût pu interposer autre chose que de bons offices entre le père irrité et le fils désobéissant. Aussi Charles VI. s'étoit contenté de donner une retraite au Prince, et on l'avoit renvoyé, quand le Czar, instruit de sa retraite, l'avoit redemandé.

Pierre ajoute, dans cette piece terrible, qu'Alexis avoit persuadé à l'Empereur qu'*il n'étoit pas en sûreté de sa vie* s'il revenoit en Russie. C'étoit en quelque façon justifier les plaintes d'Alexis, que de le faire condamner à mort après son retour, et surtout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour qu'elle cause le Czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin, on voyoit dans cette grande assemblée un souverain absolu plaider contre son fils.

" Voilà," dit-il, " de quelle maniere notre fils est " revenu ; et quoiqu'il ait mérité la mort par son " évasion et par ses calomnies, cependant notre ten- " dresse paternelle lui pardonne ses crimes : mais " considérant son indignité et sa conduite déréglée, " nous ne pouvons en conscience lui laisser la suc- " cession au trône, prévoyant trop qu'après nous sa " conduite dépravée détruiroit la gloire de la nation, " et feroit perdre tant d'états reconquis par nos " armes. Nous plaindrions sur-tout nos sujets, si " nous les rejetions, par un tel successeur, dans un " état beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.

" Ainsi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, " selon les droits de notre empire, chacun même de " nos sujets peut déshériter un fils comme il lui " plaît, et en vertu de la qualité de prince souverain, " et en considération du salut de nos états, nous pri- " vons notredit fils Alexis de la succession après " nous à notre trône de Russie, à cause de ses crimes " et de son indignité, quand même il ne subsisteà

« roit pas une seule personne de notre famille après
« nous.

« Et nous constituons et déclarons successeur au-
« dit trône, après nous, notre second fils Pierre *,
« quoique encore jeune, n'ayant pas de successeur
« plus âgé.

« Donnons à notre susdit fils Alexis notre malé-
« diction paternelle, si jamais, en quelque temps
« que ce soit, il prétend à ladite succession, ou la
« recherche.

« Desirons aussi de nos fideles sujets de l'état ec-
« clésiastique et séculier, et de tout autre état, et de
« la nation entiere, que, selon cette constitution, et
« suivant notre volonté, ils reconnoissent et consi-
« dèrent notredit fils Pierre, désigné par nous à la
« succession, pour légitime successeur, et qu'en con-
« formité de cette présente constitution, ils confir-
« ment le tout par serment devant le saint autel, sur
« les saints évangiles en baisant la croix.

« Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quel-
« que temps que ce soit, à notre volonté, et qui dès
« aujourd'hui oseront considérer notre fils Alexis
« comme successeur, ou l'assister à cet effet, nous
« les déclarons traîtres envers nous et à la patrie ; et
« avons ordonné que la présente soit par-tout pu-
« bliée, afin que personne n'en prétende cause d'i-
« gnorance. Fait à Moscou le 14 Février 1718
« N.St. Signé de notre main et scellé de notre sceau."

Il paroît que ces actes étoient préparés, ou qu'ils furent dressés avec un extrême célérité, puisque le Prince Alexis étoit revenu le 13, et que son exhérédation en faveur du fils de Catherine est du 14.

Le Prince, de son côté, signa qu'il renonçoit à la

* C'est ce même fils de l'Impératrice Catherine qui mourut en 1719, le 15 Avril.

succession. « Je reconnois, » dit-il, « cette exclusion « pour juste; je l'ai méritée par mon indignité, et « je jure, au Dieu tout-puissant en Trinité, de me « soumettre en tout à la volonté paternelle. »

Ces actes étant signés, le Czar marcha à la cathédrale; on les y lut une seconde fois, et tout les ecclésiastiques mirent leurs approbations et leurs signatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une maniere si authentique. Il y a beaucoup d'états où un tel acte ne seroit d'aucune valeur; mais en Russie, comme chez les anciens Romains, tout père avoit le droit de priver son fils de sa succession; et ce droit étoit plus fort dans un souverain que dans un sujet, sur-tout dans un souverain tel que Pierre.

Cependant il étoit à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avoient animé le Prince contre son père, et conseillé son évasion, ne tâchassent d'anéantir une renonciation imposée par la force, et de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un second lit. On prévoyoit en ce cas une guerre civile et la destruction inévitable de tout ce que Pierre avoit fait de grand et d'utile. Il falloit décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes, que contenoit alors la Russie, et un seul homme qui n'étoit pas capable de les gouverner. Il étoit donc important de connoître les mal-intentionnés; et le Czar menaça encore une fois son fils de mort s'il lui cachoit quelque chose. En conséquence le Prince fut donc interrogé juridiquement par son père, et ensuite par des commissaires.

Une des charges qui servirent à sa condamnation fut une lettre d'un résident de l'Empereur, nommé Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évasion du Prince: cette lettre portoit qu'il y avoit de la mutinerie dans l'armée Russe assemblée dans le Mecklenbourg, que plusieurs officiers parloient d'envoyer

la nouvelle Czarine Catherine et son fils dans la prison où étoit la Czarine répudiée; et de mettre Alexis sur le trône quand on l'auroit retrouvé. Il y avoit en effet alors une sédition dans cette armée du Czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. Alexis ne pouvoit les avoir encouragés; un étranger en parloit comme d'une nouvelle: la lettre n'étoit point adressée au Prince Alexis, et il n'en avoit qu'une copie qu'on lui avoit envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux sénateurs et aux archevèques de Russie; les termes en étoient forts: « Les mauvais traitements continuels « que j'ai essuyés sans les avoir mérités m'ont obligé « de fuir: peu s'en est fallu qu'on ne m'ait mis dans « un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont « voulu me traiter de même. Je suis sous la protec- « tion d'un grand prince; je vous prie de ne me « point abandonner à présent." Ce mot d'*à présent*, qui pouvoit être regardé comme séditieux, étoit rayé, et ensuite remis de sa main, et puis rayé encore; ce qui marquoit un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, et s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étoient jamais parvenues à leur destination, et la cour de Vienne les retint: preuve assez forte que cette cour ne vouloit pas se brouiller avec celle de Russie, et soutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plusieurs témoins au Prince; l'un d'eux, nommé Afanassief, soutint qu'il lui avoit entendu dire autrefois: « Je dirai quelque chose « aux évêques qui le rediront aux curés, les curés « aux paroissiens, et on me fera régner, fût-ce mal- « gré moi."

Sa propre maîtresse Afrosine déposa contre lui.

Toutes les accusations n'étoient pas bien précises ; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encore moins de préparatifs. C'étoit un fils de famille mécontent et dépravé, qui se plaignoit de son père, qui le fuyoit, et qui espéroit sa mort ; mais ce fils de famille étoit l'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphere ; et dans sa situation, et dans sa place, il n'y avoit point de petite faute.

Accusé par sa maîtresse, il le fut encore au sujet de l'ancienne Czarine sa mère, et de Marie sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mère sur son évasion, et d'en avoir parlé à la Princesse Marie. Un évêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, et déposa que ces deux Princesses, prisonnieres dans un couvent, avoient espéré un changement qui les mettroit en liberté, et avoient par leurs conseils engagé le Prince à la fuite. Plus leurs ressentiments étoient naturels, plus ils étoient dangereux. On verra, à la fin de ce chapitre, quel étoit cet évêque, et quelle avoit été sa conduite.

Alexis nia d'abord plusieurs faits de cette nature, et par cela même il s'exposoit à la mort, dont son père l'avoit menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général et sincere.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputoit contre son père, et il s'excusa sur la colere et sur l'ivresse.

Le Czar dressa lui-même de nouveau articles d'interrogatoire. Le quatrieme étoit ainsi conçu :

« Quand vous avez vu, par la lettre de Beyer, qu'il
« y avoit une révolte à l'armée de Mecklenbourg,
« vous en avez eu de la joie ; je crois que vous aviez
« quelque vue, et que vous vous seriez déclaré pour
« les rebelles, même de mon vivant. »

C'étoit interroger le Prince sur le fond de ses sentiments secrets. On peut les avouer à un père dont

les conseils les corrigent, et les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentiments cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. Alexis pouvoit les nier, les déguiser aisément; il n'étoit pas obligé d'ouvrir son ame; cependant il répondit par écrit: " Si les rebelles " m'avoient appelé de votre vivant, j'y serois appa- " remment allé, supposé qu'ils eussent été assez " forts."

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, et il seroit aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné sur l'aveu d'une idée qu'il auroit pu avoir un jour dans un cas qui n'est point arrivé.

A cet étrange aveu de ses plus secretes pensées, qui ne s'étoient point échappées au-delà du fond de son ame, on joignit des preuves, qui, en plus d'un pays, ne sont pas admises au tribunal de la justice humaine.

Le Prince, accablé, hors de ses sens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvoit servir à le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'etoit accusé devant Dieu à l'archiprêtre Jacques d'avoir souhaité la mort de son père, et que le confesseur Jacques lui avoit répondu: *Dieu vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession sont inadmissibles par les canons de notre Eglise; ce sont des secrets entre Dieu et le pénitent. L'Eglise Greque ne croit pas, non plus que la Latine, que cette correspondance intime et sacrée entre un pécheur et la Divinité soit du ressort de la justice humaine: mais il s'agissoit de l'état et d'un souverain. Le prêtre Jacques fut appliqué à la question, et avoua ce que le prince avoit révélé. C'étoit une chose rare dans ce procès de voir le confesseur ac-

cusé par son pénitent, et le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette aventure, que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentiments du Czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune Czarovitz, ce Prince avoua dans ses interrogatoires qu'il comptoit sur ce prélat; et ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges ecclésiastiques consultés par le Czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès, très mal digéré dans la grossiere histoire de Pierre I. par le prétendu boyard Nesteuranoy; et cette remarque, la voici.

Dans les réponses que fit Alexis au premier interrogatoire de son père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'Empereur, il s'adressa au Comte de Schonborn, chambellan; que ce chambellan lui dit: "L'Empereur ne vous abandonnera "pas; et quand il en sera temps, après la mort de "votre père, il vous aidera à monter sur le trône "à main armée." Je lui répondis, ajoute l'accusé: "Je ne demande pas cela; que l'empereur m'accorde "sa protection, je n'en veux pas davantage." Cette déposition est simple, naturelle, porte un grand caractere de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'Empereur pour aller tenter de détrôner son père; et personne n'eût osé faire, ni au Prince Eugene, ni au conseil, ni à l'Empereur, une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de Février; et quatre mois après, au premier Juillet, dans le cours et sur la fin de ces procédures, on fait dire au Czarovitz, dans ses dernieres réponses par écrit:

"Ne voulant imiter mon père en rien, je cher- "chois à parvenir à la succession de quelque autre

« maniere que ce fût, *excepté de la bonne façon.* « Je la voulois avoir par une assistance étrangere : « et si j'y étois parvenu, et que l'Empereur eût mis « en exécution *ce qu'il m'avoit promis*, de me pro- « curer la couronne de Russie même à main armée, « je n'aurois rien épargné pour me mettre en pos- « session de la succession. Par exemple, si l'Em- « pereur avoit demandé en échange des troupes de « mon pays pour son service contre qui que ce fût « de ses ennemis, ou de grosses sommes d'argent, « j'aurois fait tout ce qu'il auroit voulu, et j'aurois « donné de grands présents à ses ministres et à ses « généraux. J'aurois entretenu à mes dépens les « troupes auxiliaires qu'il m'auroit données pour « me mettre en possession de la couronne de « Russie ; et en un mot, rien ne m'auroit coûté « pour accomplir en cela ma volonte."

Cette derniere déposition du Prince paroît bien forcée ; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable : ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'Empereur lui avoit promis de lui *procurer la couronne à main armée :* cela étoit faux. Le Comte de Schonborn lui avoit fait espérer qu'un jour, après la mort du Czar, l'Empereur l'aideroit à soutenir le droit de sa naissance ; mais l'Empereur ne lui avoit rien promis. Enfin il ne s'agissoit pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit, dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avoit eu à disputer son héritage ; héritage auquel il n'avoit point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, et ce qui peut être soumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, et qui par conséquent ne semble soumis à au-

un tribunal; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secretes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avoit jamais vu auparavant, dans le monde entier, un seul homme jugé et condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, et qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle; et l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'Alexis avoit mis son père en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion: sa grace étoit attachée à un aveu général, et il ne le fit que quand il n'étoit plus temps. Enfin, après un tel éclat, il ne paroissoit pas dans la nature humaine qu'il fût possible qu'Alexis pardonnât un jour au frère en faveur duquel il étoit déshérité; et il valoit mieux, disoit-on, punir un coupable que d'exposer tout l'empire. La rigueur de la justice s'accordoit avec la raison d'état.

Il ne faut pas juger des mœurs et des lois d'une nation par celles des autres: le Czar avoit le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux juges et aux évêques:

« Quoique, selon toutes les lois divines et hu-
« maines, et sur-tout suivant celles de Russie, qui
« excluent toute juridiction entre un père et un en-
« fant parmi les particuliers, nous ayions un pouvoir
« assez abondant et absolu de juger notre fils suivant
« ses crimes selon notre volonté, sans en demander
« avis à personne: cependant, comme on n'est point
« aussi clair-voyant dans ses propres affaires que
« dans celles des autres, et comme les médecins,
« même les plus experts, ne risquent point de se
« traiter eux-mêmes, et qu'ils en appellent d'autres

« dans leurs maladies ; craignant de charger ma con-
« science de quelque péché, je vous expose mon
« état, et je vous demande du remede : car j'appré-
« hende la mort éternelle, si, ne connoissant peut-
« être point la qualité de mon mal, je voulois m'en
« guérir seul, vu principalement que j'ai juré sur
« les jugements de Dieu, et que j'ai promis par écrit
« le pardon de mon fils, et je l'ai ensuite confirmé
« de bouche, au cas qu'il me dît la vérité.

« Quoique mon fils ait violé sa promesse, toute-
« fois, pour ne m'écarter en rien de mes obligations,
« je vous prie de penser à cette affaire et de l'ex-
« aminer avec la plus grande attention, pour voir ce
« qu'il a mérité. Ne me flattez point ; n'appré-
« hendez pas que, s'il ne mérite qu'une légere pu-
« nition, et que vous le jugiez ainsi, cela me soit
« désagréable ; car je vous jure, par le grand Dieu
« et par ses jugements, que vous n'avez absolument
« rien à en craindre.

« N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous de-
« vez juger le fils de votre souverain ; mais, sans
« avoir égard à la personne, rendez justice, et ne
« perdez pas votre ame et la mienne. Enfin, que
« notre conscience ne nous reproche rien au jour
« terrible du jugement, et que notre patrie ne soit
« point lésée. »

Le Czar fit au clergé une déclaration à-peu-près semblable ; ainsi tout se passa avec la plus grande authenticité, et Pierre mit dans toutes ses démarches une publicité qui montroit la persuasion intime de sa justice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand empire dura depuis la fin de Février jusqu'au 5 Juillet N. St. Le Prince fut interrogé plusieurs fois ; il fit les aveux qu'on exigeoit : nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier Juillet, le clergé donna son sentiment par écrit. Le Czar, en effet, ne lui demandoit que son sentiment et non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

"Cette affaire," disent les évêques et les archimandrites, "n'est point du tout du ressort de la juri-
"diction ecclésiastique, et le pouvoir absolu établi
"dans l'Empire de Russie n'est point soumis au ju-
"gement des sujets; mais le souverain y a l'autorité
"d'agir suivant son bon plaisir, sans qu'aucun infé-
"rieur y intervienne."

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il est dit que celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort, et l'évangile de S. Matthieu, qui rapporte cette loi sévere du Lévitique. On finit, après plusieurs autres citations, par ces paroles très remarquables:

"Si sa majesté veut punir celui que est tombé,
"selon ses actions et suivant la mesure de ses crimes,
"il a devant lui des exemples de l'ancien Testament;
"s'il veut faire miséricorde, il a l'exemple de Jésus-
"Christ même, qui reçoit le fils égaré revenant à
"la repentance, qui laisse libre la femme surprise
"en adultère, laquelle a mérité la lapidation selon
"la loi, qui préfere la miséricorde au sacrifice: il a
"l'exemple de David, qui veut épargner Absalon,
"son fils et son persécuteur; car il dit à ses capi-
"taines, qui vouloient l'aller combattre: *Epargnez*
"*mon fils Absalon:* le père le voulut épargner
"lui-même; mais la justice divine ne l'épargna
"point.

"Le cœur du Czar est entre les mains de Dieu;
"qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le
"tournera."

Ce sentiment fut signé par huit évêques, quatre archimandrites, et deux professeurs: et comme nous

l'avions déja dit, le métropolite de Rézan, avec qui le Prince avoit été d'intelligence, signa le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent présenté au Czar. On voit aisément que le clergé vouloit le porter à la clémence, et rien n'est plus beau peut-être que cette opposition de la douceur de Jésus-Christ à la rigueur de la loi Judaïque, mise sous les yeux d'un père qui faisoit le procès à son fils.

Le jour même on interrogea encore Alexis pour la dernière fois ; et il mit par écrit son dernier aveu : c'est dans cette confession qu'il s'accuse : " d'avoir " été bigot dans sa jeunesse ; d'avoir fréquenté les " prêtres et les moines ; d'avoir bu avec eux ; d'avoir " reçu d'eux les impressions qui lui donnèrent de " l'horreur pour les devoirs de son état, et même " pour la personne de son père."

S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignoroit le conseil de clémence que venoit de donner ce même clergé qu'il accusoit ; et cela prouve encore davantage combien le Czar avoit changé les mœurs des prêtres de son pays, qui, de la grossièreté et de l'ignorance, étoient parvenus en si peu de temps à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres pères de l'église n'auroient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'Alexis déclare ce qu'on a déja rapporté, qu'il vouloit arriver à la succession *de quelque maniere que ce fût, excepté de la bonne.*

Il sembloit, par cette derniere confession, qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premieres, et qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractere*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il auroit fait s'il avoit été le maître, il cherchoit avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on alloit prononcer contre lui. En effet, cet arrêt fut porté le 5 Juillet.

Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici qu'il commence, comme l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul. Ensuite, après avoir exposé toutes les charges contre le Prince, les juges s'expriment ainsi : " Que penser de son dessein de rebellion, tel " qu'il n'y en eut jamais de semblable dans le monde, " joint à celui d'un horrible double parricide contre " son souverain, comme père de la patrie, et père " selon la nature ?"

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du Czar ; car assurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, et on ne voit point, par les actes, que jamais le Czarovitz eût conçu le dessein de tuer son père. Peut-être entendoit-on par ce mot de *parricide*, l'aveu que ce Prince venoit de faire, de s'être confessé un jour d'avoir souhaité la mort a son père et à son souverain : mais l'aveu secret, dans la confession, d'une pensée secrete, n'est pas un double parricide.

Quoi qu'il en soit, il fut jugé à mort unanimement, sans que l'arrêt prononçât le genre de supplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un seul qui imaginât seulement une peine moindre que la mort. Un écrit Anglois, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que, si un tel procès avoit été jugé au parlement d'Angleterre, il ne se seroit pas trouvé, parmi cent quarante-quatre juges, un seul qui eût prononcé la plus légere peine.

Rien ne fait mieux connoître la différence des temps et des lieux. Manlius auroit pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir fait périr son fils, et il fut respecté par les

Romains séveres. Les lois ne punissent point en Angleterre l'évasion d'un Prince de Galles, qui, comme pair du royaume, est maître d'aller où il veut. Les lois de la Russie ne permettent pas au fils du souverain de sortir du royaume malgré son père. Une pensée criminelle sans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre ni en France; elle peut l'être en Russie. Une désobéissance longue, formelle, et réitérée, n'est parmi nous qu'une mauvaise conduite qu'il faut réprimer; mais c'étoit un crime capital dans l'héritier d'un vaste empire, dont cette désobéissance même eût produit la ruine. Enfin, le Czarovitz étoit coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténebres dont son père l'avoit tirée.

Tel étoit le pouvoir reconnu du Czar, qu'il pouvoit faire mourir son fils coupable de désobéissance, sans consulter personne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui représentoient la nation: ainsi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, et Pierre eut tant de confiance dans l'équité de sa conduite, qu'en faisant imprimer et traduire le procès, il se soumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'histoire ne nous a permis ni de rien déguiser, ni de rien affoiblir, dans le récit de cette tragique aventure. On ne savoit, dans l'Europe, qui on devoit plaindre davantage, ou un jeune prince accusé par son père, et condamné à la mort par ceux qui devoient être un jour ses sujets, ou un père qui se croyoit obligé de sacrifier son propre fils au salut de son empire.

On publia, dans plusieurs livres, que le Czar avoit fait venir d'Espagne le procès du Don Carlos, condamné à mort par Philippe II.; mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à Don Carlos: la conduite de Pierre I. fut entièrement différente de celle de

Philippe. L'Espagnol ne fit jamais connoître ni pour quelle raison il avoit fait arrêter son fils, ni comment ce prince étoit mort. Il écrivit à ce sujet au Pape et à l'Impératrice des lettres absolument contradictoires. Le Prince d'Orange, Guillaume, accusa publiquement Philippe d'avoir sacrifié son fils et sa femme à sa jalousie, et d'avoir moins été un juge sévere qu'un mari jaloux et cruel, un père dénaturé et parricide. Philippe se laissa accuser, et garda le silence. Pierre, au contraire, ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préféroit sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du clergé et des grands, et rendit le monde entier juge des uns et des autres et de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la Czarine Catherine, haïe du Czarovitz, et menacée ouvertement du sort le plus triste si jamais ce prince régnoit, ne contribua pourtant en rien à son malheur, et ne fut ni accusée, ni même soupçonnée par aucun ministre étranger, résidant à cette cour, d'avoir fait la plus légere démarche contre un beau-fils dont elle avoit tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui: mais tous les Mémoires de ce temps-là, surtout ceux du Comte de Bassevitz, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les Mémoires d'un ministre public, où je trouve ces propres mots: « J'étois présent « quand le Czar dit au Duc de Holstein que Catherine l'avoit prié d'empêcher qu'on ne prononçât « au Czarovitz sa condamnation. *Contentez-vous*, « me dit-elle, *de lui faire prendre le froc, parceque* « *cet opprobre d'un arrêt de mort signifié rejaillira* « *sur votre petit-fils.* »

Le Czar ne se rendit point aux prieres de sa femme; il crut qu'il étoit important que la sentence fût

prononcée publiquement au Prince, afin qu'après cet acte solennel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avoit acquiescé lui-même, et qui, le rendant mort civilement, le mettroit pour jamais hors d'état de réclamer de couronne.

Cependant, après la mort de Pierre, si un parti puissant se fût élevé en faveur d'Alexis, cette mort civile l'auroit-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au Prince. Les mêmes Mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulsion à ces mots : "Les lois divines et ecclésiastiques, ci-" viles et militaires, condamnent à mort sans misé-" ricorde ceux dont les attentats contre leur père et " leur souverain sont manifestes." Ses convulsions se tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eût peine à le faire revenir. Il reprit un peu ses sens, et, dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier son père de venir le voir. Le Czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père et du fils infortuné : le condamné demanda pardon ; le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut administrée solennellement au malade agonisant. Il mourut en présence de toute la cour le lendemain de cet arrêt funeste. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et déposé dans un cercueil ouvert. Il y resta quatre jours exposé à tous les regards, et enfin il fut inhumé dans l'église de la citadelle, à côté de son épouse. Le Czar et la Czarine assistèrent à la cérémonie.

On est indispensablement obligé ici d'imiter, si on ose le dire, la conduite du Czar, c'est-à-dire de soumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus scrupuleuse, et non seulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé sur ce triste sujet par les auteurs les plus acrédités. Lamberti, le plus impartial de tous, et le plus exact, qui s'est borné à rapporter les pieces originales et authen-

tiques concernant les affaires de l'Europe, semble s'éloigner ici de cette impartialité et de ce discernement qui fait son caractere : il s'exprime en ces termes : « La Czarine, craignant toujours pour son « fils, n'eut point de relâche qu'elle n'eût porté le « Czar à faire au fils aîné le procès, et à le faire « condamner à mort : ce qui est étrange, c'est que « le Czar, après lui avoir donné lui-même le knout, « qui est une question, lui coupa aussi lui-même la « tête. Le corps du Czarovitz fut exposé en pub- « lic, et la tête tellement adaptée au corps que l'on « ne pouvoit pas discerner qu'elle en avoit été sé- « parée. Il arriva, quelque temps après, que le « fils de la Czarine vint à décéder, à son grand re- « gret et à celui du Czar. Ce dernier, qui avoit « décollé de sa propre main son fils aîné, réfléchissant « qu'il n'avoit point de successeur, devint de mau- « vaise humeur. Il fut informé, dans ce temps-là, « que la Czarine avoit des intrigues secretes et illé- « gitimes avec le Prince Menzikoff. Cela joint « aux réflexions que la Czarine étoit la cause qu'il « avoit sacrifié lui-même son fils aîné, il médita de « faire raser la Czarine, et de l'enfermer dans un « couvent, ainsi qu'il avoit fait de sa premiere « femme, qui y étoit encore. Le Czar avoit ac- « coutumé de mettre ses pensées journalieres sur des « tablettes ; il y avoit mis son dit dessein sur la Cza- « rine. Elle avoit gagné des pages qui entroient « dans la chambre du Czar. Un de ceux-ci, qui « étoit accoutumé à prendre les tablettes sous la « toilette, pour les faire voir à la Czarine, prit « celles où il y avoit le dessein du Czar. Dès que « cette Princesse l'eut parcouru, elle en fit part à « Menzikoff ; et un jour ou deux après, le Czar « fut pris d'une maladie inconnue et violente, qui « le fit mourir. Cette maladie fut attribuée au « poison, puisqu'on vit manifestement qu'elle étoit

"si violente et subite qu'elle ne pouvoit venir que "d'une telle source, qu'on dit être assez usitée en "Moscovie."

Ces accusations, consignées dans les Mémoires de Lamberti, se répandirent dans toute l'Europe. Il reste encore un grand nombre d'imprimés et de manuscrits qui pourroient faire passer ces opinions à la derniere postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connoissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à Lamberti l'étrange anecdote qu'il rapporte étoit à la vérité né en Russie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne résidoit point dans cet empire au temps de la catastrophe du Czarovitz; il en étoit absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avoit vu Lamberti dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain étoit retiré, et où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avoit parlé à Lamberti que *des bruits qui couroient alors*.

Qu'on voie, par cet exemple, combien il étoit plus aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsque, avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étoient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles le sont aujourd'hui. Il suffisoit d'une ligne dans Tacite ou dans Suétone, et même dans les auteurs des légendes, pour rendre un Prince odieux au monde, et pour perpétuer son opprobre de siecle en siecle.

Comment se seroit-il pu faire que le Czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction en présence de toute la cour? étoit-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même? en quel temps put-on recoudre cette

tête à son corps ? Le prince ne fut pas laissé seul un moment depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite, causée par la lecture d'un arrêt de mort, et sur-tout d'un arrêt auquel il s'attendoit ; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le Czar avoit empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdoit par-là le fruit de tout ce qu'il avoit fait pendant le cours de ce procès fatal pour convaincre l'Europe du droit qu'il avoit de le punir : tous les motifs de la condamnation devenoient suspects, et le Czar se condamnoit lui-même. S'il eût voulu la mort d'Alexis, il eût fait exécuter l'arrêt ; n'en étoit-il pas le maître absolu ? Un homme prudent, un monarque sur qui la terre à les yeux, se résout-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice ? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur et de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un juge sévere ?

Il paroît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que Pierre fut plus roi que père, qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un législateur, et à ceux de sa nation, qui retomboit dans l'état dont il l'avoit tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre et à l'enfant mâle qu'il avoit d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le déshériter avant que Catherine lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme étoit menacée d'une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si Pierre avoit

fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été foible, insensé, et lâche; et certes il ne l'étoit pas. Il prévoyoit ce qui arriveroit à ses fondations et à sa nation, si l'on suivoit après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions; sa nation est devenue célebre et respectée dans l'Europe, dont elle étoit auparavant séparée; et si Alexis eût régné, tout auroit été détruit. Enfin, quand on considere cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, et les séveres approuvent.

Ce grand et terrible évènement est encore si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement; qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques qui prennent hardiment le titre d'historien parle ainsi dans son livre dédié au Comte de Bruhl, premier ministre du Roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance: "Toute la Russie "est persuadée que le Czarovitz ne mourut que du "poison préparé par la main d'une marâtre." Cette accusation est détruite par l'aveu que fit le Czar au Duc de Holstein, que la Czarine Catherine lui avoit conseillé d'enfermer dans un cloître son fils condamné.

A l'égard du poison donné depuis par cette Impératrice même à Pierre, son époux, ce conte se détruit lui-même par le seul récit de l'aventure du page et des tablettes. Un homme s'avise-t'il d'écrire sur ses tablettes: "Il faut que je me ressou"vienne de faire enfermer ma femme?" Sont-ce là de ces détails qu'on puisse oublier, et dont on soit obligé de tenir registre? Si Catherine avoit empoisonné son beau-fils et son mari, elle eût fait d'autres crimes: non seulement on ne lui a

jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par sa douceur et par son indulgence.

Il est nécessaire à présent de faire voir ce qui fut la premiere cause de la conduite d'Alexis, de son évasion, de sa mort, et de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres et des moines; et cette source de tant de malheurs est assez indiquée dans quelques aveux d'Alexis, que nous avons rapportés, et sur-tout dans cette expression du Czar Pierre, dans une lettre à son fils: "Ces longues barbes pourront vous tourner à leur "fantaisie."

Voici presque mot à mot comment les Mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles: "Plusieurs ecclésiastiques," dit-il, "attachés à "leur ancienne barbarie, et plus encore à leur autorité, qu'ils perdoient à mesure que la nation "s'éclairoit, languissoient après le Regne d'Alexis, "qui leur promettoit de les replonger dans cette "barbarie si chere. De ce nombre étoit Dozithée, "évêque de Rostou. Il supposa une révélation de "Saint Demetrius. Ce saint lui étoit apparu, et "l'avoit assuré, de la part de Dieu, que Pierre n'avoit pas trois mois à vivre; qu'Eudoxie, renfermée dans le couvent de Susdal, et religieuse sous "le nom d'Hélene, ainsi que la Princesse Marie, "sœur du Czar, devoit monter sur le trône, et "régner conjointement avec son fils Alexis. Eudoxie et Marie eurent la foiblesse de croire cette "imposture: elles en furent si persuadées, qu'Hélene quitta dans son couvent l'habit de religieuse, "reprit le nom d'Eudoxie, se fit traiter de majesté, "et fit effacer des prieres publiques le nom de sa "rivale Catherine; elle ne parut plus que revêtue

« des anciens habits de cérémonie que portoient les « Czarines. La trésorieres du couvent se déclara « contre cette entreprise. Eudoxie répondit haute- « ment : *Pierre a puni les Strélitz, qui avoient ou- « tragé sa mère ; mon fils Alexis punira quiconque « aura insulté la sienne.* Elle fit renfermer la tréso- « rière dans sa cellule. Un officier, nomme Etienne « Glebo, fut introduit dans le couvent, Eudoxie en « fit l'instrument de ses desseins, et l'attacha à elle « pas ses faveurs. Glebo répand, dans la petite ville « de Susdal et dans les environs, la prédiction de « Dozithée. Cependant les trois mois s'écoulèrent « Eudoxie reproche à l'évêque que le Czar est encore « en vie. *Les péchés de mon père en sont cause,* « dit Dozithée ; *il est en purgatoire, et il m'en a « averti.* Aussitôt Eudoxie fait dire *mille messes « des morts ;* Dozithée l'assure qu'elles opèrent ; il « vient au bout d'un mois lui dire que son père a « déja la tête hors du purgatoire ; un mois après le « défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture : enfin « il ne tient plus au purgatoire que par les pieds ; « et quand les pieds seront dégagés, ce qui est le « plus difficile, le Czar Pierra mourra infailliblе- « ment.

« La Princesse Marie, persuadée par Dozithée, se « livra à lui, à condition que le père du prophete « sortiroit incessamment du purgatoire, et que la « prédiction s'accompliroit ; et Glebo continua son « commerce avec l'ancienne Czarine.

« Ce fut principalement sur la foi de ces prédic- « tions que le Czarovitz s'évada, et alla attendre la « mort de son père dans les pays étrangers. Tout « cela fut bientôt découvert. Dozithée et Glebo « furent arrêtés ; les lettres de la Princesse Marie à « Dozithée et d'Hélene à Glebo furent lues en « plein sénat. La Princesse Marie fut enfermée à

"Shlusselbourg; l'ancienne Czarine transférée dans
" un autre couvent, où elle fut prisonnière. De-
" zithée et Glebo, tous les complices de cette vaine
" et superstitieuse intrigue, furent appliqués à la
" question, ainsi que les confidents de l'évasion
" d'Alexis. Son confesseur, son gouverneur, son
" maréchal de cour, moururent tous dans les sup-
" plices."

On voit donc à quel prix cher et funeste Pierre-le-Grand acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples; combien d'obstacles publics et secrets il eut à surmonter au milieu d'une guerre longue et difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui étoit pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il falloit qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur et de gloire que n'avoient pu supporter leurs pères.

CHAP. XXX.

Travaux et établissements vers l'an 1718 *et suivants.*

PENDANT cette horrible catastrophe, il parut bien que Pierre n'étoit que le père de sa patrie, et qu'il considéroit sa nation comme sa famille. Les supplices, dont il avoit été obligé de punir la partie de la nation qui vouloit empêcher l'autre d'être heureuse, étoient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhé-

rédation et de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençoit à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers, et les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces évènements frappants qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philisophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg, à la tête d'un tribunal qui veilloit au maintien de l'ordre, d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de hasard, plus dangereux que le luxe, furent sévèrement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déja ordonnées, en 1716, dans toutes les villes de l'empire. Les maisons pour les orphelins et pour les enfans trouvés, déja commencées, furent achevées, dotées, et remplies.

Nous joindrons ici tous les établissements utiles, auparavant projetés, et finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendiants qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, et de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable et honteuse; abus trop souffert dans d'autres états.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulieres suivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg par toutes les barques

et chariots qui revenoient à vide des provinces voisines.

Les poids et les mesures furent fixés et rendus uniformes, ainsi que les lois. Cette uniformité tant desirée, mais si inutilement, dans des états dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté et sans murmure; et nous pensons que, parmi nous, cette établissement salutaire seroit impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux, que Louis XIV. établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg; les pompes pour les incendies, les barrieres dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté, et le bon ordre; les facilités pour le commerce intérieur, les privileges donnés à des étrangers, et les réglements qui empêchoient l'abus de ces privileges: tout fit prendre à Pétersbourg et à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, sur-tout celle que le Czar avoit formée à dix milles environ de Pétersbourg: il en étoit le premier intendant; mille ouvriers y travailloient souvent sous ses yeux. Il alloit donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie; aux directeurs des fabriques de corderies et de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles. Beaucoup d'ouvriers de toute espece lui arrivèrent de France: c'étoit le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce, dont les membres étoient mi-partie nationaux et étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricants et pour tous les artistes. Un François forma une manufacture de très belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du Prince Menzikoff; un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lice, sur le modele

de celles des gobelins ; et cette manufacture est encore aujourd'hui très encouragée ; un troisième fit réussir les fileries d'or et d'argent, et le Czar ordonna qu'il ne seroit employé par année, dans cette manufacture, que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses états.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux et tous les instruments nécessaires, à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans son pays : auparavant on tiroit ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers.

On fit à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande ; et à sa mort il y avoit déja à Moscou et à Jaroslau quatorze fabriques de toiles de lin et de chanvre.

On n'auroit certainement pas imaginé autrefois, lorsque la soie étoit vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour, au-delà du lac Ladoga, sous un climat glacé, et dans des marais inconnus, il s'éleveroit une ville opulente et magnifique, dans laquelle la Soie de Perse se manufactureroit aussi bien que dans Ispahan. Pierre l'entreprit et y réussit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or et d'argent ; et un conseil des mines fut établi pour constater si les exploitations donneroient plus de profit qu'elles ne coûteroient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différents, tant d'entreprises, ce n'étoit pas assez de signer des patentes et de nommer des inspecteurs ; il falloit, dans ces commencements, qu'il vît tout par ses yeux, et qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avoit vu auparavant construire de vais-

seaux, les appareiller, et les conduire. Quand il s'agissoit de creuser des canaux dans des terres fangeuses et presque impraticables, on le voyoit quelquefois se mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre, et la transporter lui-même.

Il fit, cette année 1718, le plan du canal et des écluses de Ladoga. Il s'agissoit de faire communiquer la Néva à une autre riviere navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le Lac Ladoga, trop sujet au tempêtes, et souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain : on conserve encore les instruments dont il se servit pour ouvrir la terre et la voiturer. Cet exemple fut suivi de toute sa cour, et hâta un ouvrage qu'on regardoit comme impossible. Il a été achevé après sa mort : car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, et dans lequel on carene et on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le temps même des procédures contre son fils.

Il bâtit, cette même année, la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la Mer Caspienne au Golfe de Finlande et à l'Océan : d'abord les eaux des deux rivieres qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga; de ces rivieres on passe par un autre canal dans le Lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux, qui s'exécutoient sous ses yeux, il portoit ses soins jusqu'au Kamshatka, à l'extrémité de l'Orient, et il fit bâtir deux forts dans ce pays si long-temps inconnu au reste du monde. Cependant des ingénieurs de son Académie de Ma-

rine, établie en 1715, marchoient déja dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, et pour mettre sous les yeux de tous les hommes cette vaste étendue de contrées qu'il avoit policées et enrichies.

CHAP. XXXI.

Du Commerce.

LE commerce extérieur étoit presque tombé entièrement avant lui; il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale étoit, avant Tamerlan, l'entrepôt de la Grece, et même des Indes; les Génois étoient les principaux facteurs. Le Tanaïs et le Borysthène étoient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque Tamerlan eut conquis, sur la fin du quatorzieme siecle, la Chersonese Taurique, appelée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. Pierre avoit voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, et avec elle toutes les vues du commerce par la Mer Noire: il restoit à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la Mer Caspienne. Déja, dans le seizieme siecle et au commencement du dix-septieme, les Anglois, qui avoient fait naître le commerce à Archangel, l'avoient tenté sur la Mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déja dit que le père de Pierre-le-Grand avoit fait bâtir un vaisseau par un Hollandois, pour aller trafiquer d'Astraçan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brûlé par le rebelle Stenko-Rasin. Alors toutes les espérances de négocier en

droiture avec les Persans s'évanouirent. Les Arméniens, qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par Pierre-le-Grand dans Astracan ; on fut obligé de passer par leurs mains, et de leur laisser tout l'avantage du commerce : c'est ainsi que, dans l'Inde, on en use avec les Banians, et que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats Chrétiens, en usent encore avec les Juifs ; car ceux-qui n'ont qu'une ressource se rendent toujours très savants dans l'art qui leur est nécessaire ; les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un savoir-faire qui leur manque.

Pierre avoit déja remédié à cet inconvénient, en faisant un traité avec l'Empereur de Perse, par lequel toute la soie qui ne seroit pas destinée aux manufactures Persanes seroit livrée aux Arméniens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha ou Empereur Persan, Hussein, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de Pierre, et comment Pierre, après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs et contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse : mais il n'est ici question que du commerce.

L'entreprise de négocier avec la Chine sembloit devoir être la plus avantageuse. Deux états immenses qui se touchent, et dont l'un possede réciproquement ce qui manque à l'autre, paroissoient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, sur-tout depuis la paix jurée solennellement entre l'Empire Russe et l'Empire Chinois, en l'an 1689, selon notre maniere de compter.

Les premiers fondements de ce commerce avoient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de Sibériens et des familles de Bou-

karie, établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie Chinoise, et firent des profits considérables: mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, et les querelles des Russes et des Chinois pour les frontieres, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il étoit naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seroient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avoient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avoient d'eux; ainsi on demanda la permission à l'Empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, et on l'obtint aisément au commencement du siecle où nous sommes.

Il est très remarquable que l'Empereur Cam-hi avoit permis qu'il y eût déja, dans un faubourg de Pékin, une église Russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens même du trésor impérial. Cam-hi avoit eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie Orientale, dont les unes avoient été faites prisonnieres avant la paix de 1680, et les autres étoient des transfuges. Aucune d'elles, après la paix de Nipchou, n'avoit voulu retourner dans sa patrie: le climat de Pékin, la douceur des mœurs Chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avoient toutes fixées à la Chine. Leur petite église Grecque n'étoit point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissements des Jésuites. L'Empereur Cam-hi favorisoit d'ailleurs la liberté de conscience: cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entiere juqu'au temps de l'Empereur Romain Théodore I. Ces familles Russes, s'étant mêlées depuis aux familles

Chinoises, ont abandonné leur Christianisme; mais leur église subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiroient toujours de cette église quand elles viendroient apporter des fourrures et d'autres objets de commerce à Pékin: le voyage, le séjour, et le retour, se faisoient en trois années. Le Prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étoient quelquefois très nombreuses, et il étoit difficile de contenir la populace qui composoit le plus grand nombre.

On passoit sur les terres d'un prêtre lama, espece de souverain qui réside sur la riviere d'Orkon, et qu'on appelle le Koutoukas: c'est un vicaire du Grand Lama, qui s'est rendu indépendant en changeant quelque chose à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion Indienne de la Métempsycose est l'opinion dominante. On ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques Luthériens de Lubec et d'Osnabruck, qui ont secoué le joug de l'Evêque de Rome. Ce prélat Tartare fut insulté par les caravanes; les Chinois le furent aussi: le commerce fut encore dérangé par cette mauvaise conduite; et les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, si on n'arrêtoit pas ces désordres. Le commerce avec la Chine étoit alors très avantageux aux Russes: ils rapportoient de l'or, de l'argent, et des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connoisse dans le monde fut apporté de la Chine au Prince Gagarin, passa depuis dans les mains de Menzikoff, et est actuellement un des ornements de la couronne impériale.

Les vexations du Prince Gagarin nuisirent beaucoup au commerce qui l'avoit enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même: il fut accusé devant la chambre de justice établie par le Czar, et on lui trancha la tête une année après que le Czarovitz fut

condamné, et que la plupart de ceux qui avoient eu des liaisons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'Empereur Cam-hi se sentant affoiblir, et ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étoient plus savants que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valoient aussi mieux que les siens : il fit prier le Czar, par les ambassadeurs qui revenoient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il se trouva un chirurgien Anglois à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce personnage : il partit avec un nouvel ambassadeur, et avec Laurent Lange, qui a laissé une description de ce voyage. Cette ambassade fut reçue et défrayée avec magnificence. Le chirurgien Anglois trouva l'Empereur en bonne santé, et passa pour un médecin très habile. Le caravane qui suivit cette ambassade gagna beaucoup; mais de nouveaux excès, commis par cette caravane même, indisposèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya Lange, alors résident du Czar auprès de l'Empereur de la Chine, et qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Russie.

L'Empereur Cam-hi mourut; son fils Yontchin, aussi sage et plus ferme que son père, celui-là même qui chassa les Jésuites de son empire, comme le Czar les en avoit chassés en 1718, conclut avec Pierre un traité, par lequel les caravanes Russes ne commerceroient plus que sur les frontieres de deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du souverain ou de la souveraine de la Russie qui aient la permission d'entrer dans Pékin ; ils y sont logés dans une vaste maison que l'Empereur Cam-hi avoit assignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes, ni de facteurs de la couronne, pour la ville de Pékin :

ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

On voyoit dès-lors plus de deux cents vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, et a valu, plus d'une fois, cinq millions (argent de France) à la couronne: c'étoit beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avoit coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel; et c'est ce que vouloit le fondateur, parceque Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie, en général, a trafiqué avec succès; mille à douze cents vaisseaux sont entrés tous les ans dans ses ports; et Pierre a su joindre l'utilité à la gloire.

CHAP. XXXII.

Des Lois.

ON sait que les bonnes lois sont rares, mais que leur exécution l'est encore davantage. Plus un état est vaste, et composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le père du Czar Pierre avoit fait rédiger un code sous le titre d'Oulogénie; il etoit même imprimé; mais il s'en falloit beaucoup qu'il pût suffire.

Pierre avoit, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui crouloit de toutes parts: il tira des instructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, et prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenoit à la sienne.

Il y avoit une cour de boyards qui décidoit en dernier ressort des affaires contentieuses. Le rang et la naissance y donnoient séance ; il falloit que la science la donnât : cette cour fut cassée.

Il créa un procureur général, auquel il joignit quatre assesseurs dans chacun des gouvernements de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les sentences ressortirent au sénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions et les changements nécessaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, sous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons des épices : elles sont médiocres chez nous ; mais il seroit bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre justice sont les salaires des subalternes, la multiplicité des écritures, et sur-tout cet usage onéreux dans les procédures, de composer les lignes de trois mots, et d'accabler ainsi sous un tas immense des papiers les fortunes des citoyens. Le Czar eut soin que les frais fussent médiocres et la justice prompte. Les juges, les greffiers, eurent des appointements du trésor public, et n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il instruisoit solennellement le procès de son fils, qu'il fit ces réglements. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède ; et il ne fit point de difficulté d'admettre, dans les tribunaux, les prisonniers Suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, et qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au gouverneur de la province et à ses assesseurs ; ensuite on pouvoit en appeler au sénat : et si quelqu'un, après avoir été condamné par le sénat, en appeloit au Czar même, il étoit déclaré digne de mort, en

cas que son appel fût injuste. Mais, pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevoit les placets de tous ceux qui avoient au sénat, ou dans les cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'étoit pas encore expliquée.

Enfin il acheva, en 1722, son nouveau code, et il défendit, sous peine de mort, à tous les juges de s'en écarter, et de substituer leur opinion particuliere à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut afficheé, et l'est encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créoit tout; il n'y avoit pas jusqu'à la société qui ne fût son ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'amiral et le maréchal jusqu'à l'enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Ayant toujours dans l'esprit, et voulant apprendre à sa nation que des services étoient préférables à des aïeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes; et quiconque, dans une assemblée, prenoit une place qui ne lui étoit pas assignée, payoit une amende.

Par un réglement plus utile, tout soldat qui devenoit officier devenoit gentilhomme, et tout boyard flétri par la justice devenoit roturier.

Après la rédaction de ces lois et de ces réglements, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes et des richesses, la population de l'empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles et de cas imprévus, qui tous étoient la suite des succès même de Pierre dans la réforme générale de ses états.

L'Impératrice Elisabeth acheva le corps des lois que son père avoit commencé, et ces lois se sont ressenties de la douceur de son regne.

CHAP. XXXIII.

De la Religion.

DANS ce temps-là même, Pierre travailloit plus que jamais à la réforme du clergé. Il avoit aboli le Patriarchat, et cet acte d'autorité ne lui avoit pas gagné les cœurs des ecclésiastiques. Il vouloit que l'administration impériale fût toute puissante, et que l'administration ecclésiastique fût respectée et obéissante. Son dessein étoit d'établir un conseil de religion toujours subistant, qui dépendît du souverain, et qui ne donnât de lois à l'Eglise que celles qui seroient approuvées par le maître de l'état, dont l'Eglise fait partie. Il fut aidé, dans cette entreprise, par un archevêque de Novogorod, nommé Théophane Procop, ou Procopvitz, c'est-à-dire fils de Procop.

Ce prélat étoit savant et sage; ses voyages en diverses parties de l'Europe l'avoient instruit des abus qui y regnent; le Czar, qui en avoit été témoin lui-même, avoit, dans tous ses établissements, ce grand avantage, de pouvoir, sans contradiction, choisir l'utile et éviter le dangereux. Il travailla lui-même, en 1718 et 1719, avec cet archevêque. Un synode perpétuel fut établi, composé de douze membres, soit évêques, soit archimandrites, tous choisis par le souverain. Ce collège fut augmenté depuis jusqu'à quatorze.

Les motifs de cet établissement furent expliqués par le Czar dans un discours préliminaire: le plus remarquable, et le plus grand de ces motifs, est « qu'on n'a point à craindre, sous l'administration « d'un college de prêtres, les troubles et les soulève- « mens qui pourroient arriver sous le gouverne- « ment d'un seul chef ecclésiastique; que le peuple,

« toujours enclin à la superstition, pourroit, en « voyant d'un côté un chef de l'état, et de l'autre un « chef de l'église, imaginer qu'il y a en effet deux « puissances." Il cite, sur ce point important, l'exemple des longues divisions entre l'empire et le sacerdoce, qui ont ensanglanté tant de royaumes.

Il pensoit et il disoit publiquement que l'idée de deux puissances, fondées sur l'allégoire de deux épées qui se trouvèrent chez les apôtres, étoit une idée absurde.

Le Czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la discipline ecclésiastique, l'examen des mœurs et de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses, dans lesquelles on appeloit autrefois au patriarche, la connoissance des revenus des monastères et des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très saint synode*, titre qu'avoient pris les patriarches. Ainsi le Czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendants du souverain, et tous faisant serment de lui obéir, serment que les patriarches ne faisoient pas. Les membres de ce sacré synode assemblés avoient le même rang que les sénateurs; mais aussi ils dépendoient du prince, ainsi que le sénat.

Cette nouvelle administration, et le nouveau code ecclésiastique, ne furent en vigueur, et ne reçurent une forme constante que quatre ans après, en l'année 1722. Pierre voulut d'abord que le synode lui présentât ceux qu'il jugeroit les plus dignes des prélatures. L'Empereur choisissoit un évêque, et le synode le sacroit. Pierre présidoit souvent à cette assemblée. Un jour qu'il s'agissoit de présenter un évêque, le synode remarqua qu'il n'avoit encore que des ignorants à présenter au Czar: *Hé bien!* dit-il,

il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme; cela vaudra bien un savant.

Il est à remarquer que, dans l'église Grecque, il n'y a point de ce que nous appelons *abbés séculiers :* le petit collet n'y est connu que par son ridicule; mais, par un autre abus, puisqu'il faut que tout soit abus dans le monde, les prelats sont tirés de l'ordre monastique. Les premiers moines n'étoient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiroient dans des déserts : ils furent rassemblés enfin par Saint Basile, reçurent de lui une regle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'est ce qui remplit de moines la Grece et l'Asie. La Russie en étoit inondée : ils étoient riches, puissans; et, quoique très ignorans, ils étoient, à l'avènement de Pierre, presque les seuls qui sussent écrire : ils en avoient abusé dans les premiers temps, où ils furent si étonnés et si scandalisés des innovations que faisoit Pierre en tout genre. Il avoit été obligé, en 1703, de défendre l'encre et les plumes aux moines : il falloit une permission expresse de l'archimandrite, qui répondoit de ceux à qui il la donnoit.

Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avoit voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monastique qu'à l'âge de cinquante ans; mais c'étoit trop tard; la vie de l'homme est trop courte, on n'avoit pas le temps de former des évêques : il régla, avec son synode, qu'il seroit permis de faire un moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous; défense aux militaires et aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur ou du synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monastère, même après la divorce, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse de son plein consentement, et qu'ils

n'aient point d'enfans. Quiconque est au service de l'état ne peut se faire moine, à moins d'une permission expresse. Tout moine doit travailler de ses mains à quelque métier. Les religieuses ne doivent jamais sortir de leur monastère ; on leur donne la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de la primitive église ; et si, avant d'avoir reçu la tonsure, elles veulent se marier, non seulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : réglement admirable dans un pays où la population est beaucoup plus nécessaire que les monastères.

Pierre voulut que les malheureuses filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'état, et qui, par une dévotion mal entendue, ensevelissent dans les cloîtres la race dont elles devoient être mères, fussent du moins de quelque utilité à la société qu'elles trahissent : il ordonna qu'elles fussent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur sexe. L'Impératrice Catherine se chargea de faire venir des ouvrières du Brabant et de la Hollande ; elles les distribua dans les monastères, et on y fit bientôt des ouvrages dont Catherine et les dames de la cour se parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus sage que toutes ses institutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les siècles, c'est le réglement que Pierre porta lui-même, et qu'il adressa au synode, en 1724. Il fut aidé en cela par Théophane Procopvitz. L'ancienne institution ecclésiastique est très savamment expliquée dans cet écrit ; l'oisiveté monacale y est combattue avec force ; le travail non seulement recommandé, mais ordonné ; et la principale occupation doit être de servir les pauvres : il ordonne que les soldats invalides soient répartis dans les couvents ; qu'il y ait des religieux préposés pour avoir soin d'eux ; que les plus robustes cultivent les terres appartenantes aux couvents : il ordonne la même

fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous paroît bien bizarre ; mais l'est-elle plus que nos divertissemens du carnaval ? est-il plus beau de voir cinq cents personnes portant sur le visage des masques hideux, et sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler ?

Nos anciennes fêtes des fous, et de l'âne, et de l'abbé des cornards, dans nos églises, étoient-elles plus majestueuses ? et nos comédies de la *Mère sotte* montroient-elles plus de génie ?

CHAP. XXXIV.

Des Négociations d'Aland. De la Mort de Charles XII. De la Paix de Neustadt.

CES travaux immense du Czar, ce détail de tout l'Empire Russe, et le malheureux procès du Prince Alexis, n'étoient pas les seules affaires qui l'occupassent : il falloit se couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ses états. La guerre continuoit toujours avec la Suède, mais mollement, et ralentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que, dans l'année 1717, le Cardinal Alberoni, premier Ministre de Philippe V., Roi d'Espagne, et le Baron de Gortz, devenu maître de l'esprit de Charles XII., avoient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant Pierre avec Charles, en détrônant le Roi d'Angleterre George I., en rétablissant Stanislas en Pologne, tandis qu'Alberoni donneroit à Philippe son maître la régence de la France. Gortz s'étoit, comme on a vu, ouvert au Czar même. Alberoni avoit entamé une négociation

avec le Prince Kourakin, ambassadeur du Czar à la Haye, par l'ambassadeur d'Espagne, Baretti Landi, Mantouan, transplanté en Espagne, ainsi que le Cardinal.

C'étoient des étrangers qui vouloient tout bouleverser pour des maîtres dont ils n'étoient pas nés sujets, ou plutôt pour eux-mêmes. Charles XII. donna dans tous ces projets, et le Czar se contenta de les examiner. Il n'avoit fait, dès l'année 1716, que de foibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avoit conquises, que pour achever de l'accabler.

Déja l'activité du Baron de Gortz avoit obtenu du Czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'isle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecossais Bruce, grand maître d'artillerie en Russie, et le célebre Osterman, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtoit le Czarovitz dans Moscou. Gortz et Gyllembourg étoient déja au congrès de la part de Charles XII.; tous deux impatients d'unir ce Prince avec Pierre, et de se venger du Roi d'Angleterre. Ce qui étoit étrange, c'est qu'il y avoit un congrès et point d'armistice. La flotte du Czar croisoit toujours sur les côtes de Suède, et faisoit des prises: il prétendoit par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, et qui devoit être si glorieuse à son vainqueur.

Déja, malgré les petites hostilités qui duroient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étoient manifestes. Les préliminaires étoient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le Czar renvoya sans rançon le Maréchal Renschild, que lui-même avoit fait prisonnier, et le Roi de Suède rendit de même les Généraux Tru-

betskoy et Gollovin, prisonniers en Suède depuis la journée de Narva.

Les négociations avançoient; tout alloit changer dans le Nord. Gortz proposoit au Czar l'acquisition du Meklenbourg. Le Duc Charles, qui possédoit ce Duché, avoit épousé une fille du Czar Ivan, frère aîné de Pierre. La noblesse de son pays étoit soulevée contre lui. Pierre avoit une armée dans le Meklenbourg, et prenoit le parti du Prince, qu'il regardoit comme son gendre. Le Roi d'Angleterre, Électeur d'Hanovre, se déclaroit pour la noblesse: c'étoit encore une manière de mortifier le Roi d'Angleterre, en assurant le Meklenbourg à Pierre, déja maître de la Livonie, et qui alloit devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnoit en équivalent au Duc de Meklenbourg le Duché de Courlande, et une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendoit le Roi Stanislas. Brême et Verden devoient revenir à la Suède; mais on ne pouvoit en dépouiller le Roi George I. que par la force des armes. Le projet de Gortz étoit donc, comme on l'a déja dit, que Pierre et Charles XII., unis non seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. Charles XII., après avoir conquis la Norvège, devoit descendre en personne dans la Grande-Bretagne, et se flattoit d'y faire un nouveau Roi, après en avoir fait un en Pologne. Le Cardinal Alberoni promettoit des subsides à Pierre et à Charles. Le Roi George en tombant entraînoit probablement dans sa chûte le Régent de France son allié, qui, demeurant sans support, étoit livré à l'Espagne triomphante et à la France soulevée.

Alberoni et Gortz se croyoient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bastions de Fre-

derichshall en Norvège, confondit tous ces projets; Charles XII. fut tué, la flotte d'Espagne fut battue par les Anglois, la conjuration fomentée en France découverte et dissipée, Alberoni chassé d'Espagne, Gortz décapité à Stockholm; et de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le Czar, qui, ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de Charles XII.: il avoit été despotique; et on n'élut sa sœur Ulrique Reine qu'à condition qu'elle renonceroit au despotisme. Il avoit voulu s'unir avec le Czar contre l'Angleterre et ses alliés, et le nouveau gouvernement Suédois s'unit avec ses alliés contre le Czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède, liguée avec l'Angleterre, espéra que des flottes Angloises, envoyées dans la Baltique, lui procureroient une paix plus avantageuse. Les troupes Hanovriennes entrèrent dans les états du Duc de Meklenbourg; mais les troupes du Czar les en chassèrent.

Il entretenoit aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposoit à la fois aux partisans d'Auguste et à ceux de Stanislas; et à l'égard de la Suède, il tenoit une flotte prête, qui devoit ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement Suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates, et de galères: le Czar en étoit le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral Apraxin.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre Suédoise, et, après un combat opiniâtre, prit un vaisseau et deux frégates. Pierre, qui encourageoit par tous les moyens possibles la marine qu'il avoit créée, donna soixante mille livres de notre

monnoie aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, et sur-tout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte Angloise, sous le commandement de l'amiral Norris, entra dans la Mer Baltique pour favoriser les Suédois. Pierre eut assez de confiance dans sa nouvelle marine pour ne pas se laisser imposer par les Anglois ; il tint hardiment la mer, et envoya demander à l'amiral Anglois s'il venoit simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'amiral répondit qu'il n'avoit point encore d'ordre positif. Pierre, malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

Les Anglois en effet n'étoient venus que dans l'intention de se montrer, et d'engager le Czar par ces démonstrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral Norris alla à Copenhague, et les Russes firent quelques descentes en Suède dans le voisinage même de Stockholm : ils ruinèrent des forges de cuivre : ils brûlèrent près de quinze mille maisons, et causèrent assez de mal pour faire souhaiter aux Suédois que la paix fût incessamment conclue.

En effet, la nouvelle Reine de Suède pressa le renouvellement des négociations ; Osterman même fut envoyé à Stockholm : les choses restèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année suivante, le Prince de Hesse, mari de la Reine de Suède, devenu Roi de son chef, par la cession de sa femme, commença son regne par l'envoi d'un ministre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant desirée : mais au milieu de ces négociations la guerre duroit toujours.

La flotte Angloise se joignit à la Suédoise, mais sans commettre encore d'hostilités ; il n'y avoit point de rupture déclarée entre la Russie et l'Angleterre : l'amiral Norris offroit la médiation de son maître, mais il l'offroit à main armée ; et cela même arrêtoit

les négociations. Telle est la situation des côtes de la Suède et de celles des nouvelles provinces de Russie sur la Mer Baltique, que l'on peut aisément insulter celles de Suède, et que les autres sont d'un abord très difficile. Il y parut bien, lorsque l'amiral Norris, ayant levé le masque, fit enfin une descente, conjointement avec les Suédois, dans une petite isle de l'Estonie, nommée Narguen, appartenante au Czar : ils brûlèrent une cabane ; mais les Russes dans le même temps descendirent vers Vasa, brûlèrent quarante et un villages et plus de mille maisons, et causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le Prince Gallitzin prit quatre frégates Suédoises à l'abordage ; il sembloit que l'amiral Anglois ne fût venu que pour voir de ses yeux à quel point le Czar avoit rendu sa marine redoutable. Norris ne fit presque que se montrer à ces mêmes mers sur lesquelles on menoit les quatre frégates Suédoises en triomphe au port de Cronslot devant Pétersbourg. Il paroît que les Anglois en firent trop s'ils n'étoient que médiateurs, et trop peu s'ils étoient ennemis.

Enfin le nouveau Roi de Suède demanda une suspension d'armes : et n'ayant pu réussir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du Duc d'Orléans, Régent de France. Ce Prince, allié de la Russie et de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya Campredon plénipotentiaire à Pétersbourg, et de là à Stockholm. Le congrès s'assembla dans Neustadt, petite ville de Finlande ; mais le Czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclure et de signer. Il avoit une armée en Finlande prête à subjuguer le reste de cette province : ses escadres menaçoient continuellement la Suède ; il falloit que la paix ne se fît que suivant ses volontés. On souscrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avoit conquis, depuis les fron-

tières de la Courlande jusqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore, le long du pays de Kexholm, et cette lisiere de la Finlande même qui se prolonge des environs de Kexholm au Nord : ainsi il resta souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg, et des isles voisines qui lui assuroient encore la domination de la mer, comme les isles d'Oesel, de Dago, de Mône, et beaucoup d'autres. Le tout formoit une étendue de trois cents lieues communes, sur des largeurs inégales, et composoit un grand royaume, qui étoit le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10 Septembre 1721, N. St., par son Ministre Osterman et le Général Bruce.

Pierre eut d'autant plus de joie que, se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre et avec ses voisins, il se voyoit en état de se livrer tout entier à la réforme de son empire, déja si bien commencée, et à faire fleurir en paix les arts et le commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux.

Dans les premiers transports de sa joie, il écrivit à ses plénipotentiaires : " Vous avez dressé le traité " comme si nous l'avions rédigé nous-mêmes, et si " nous vous l'avions envoyé pour le faire signer aux " Suédois ; ce glorieux évènement sera toujours pré- " sent à notre mémoire."

Des fêtes de toute espece signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, et sur-tout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le Czar avoit étalées pendant la guerre, n'approchoient pas des réjouissances paisibles au-devant desquelles tous les citoyens alloient avec transport : cette paix étoit le plus beau de ses triomphes ; et ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une

rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, et l'abolition de tout ce qu'on devoit d'impôts au trésor du Czar, dans toute l'étendue de l'empire, jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les assassins, les criminels de lese-majesté, furent seuls exceptés.

Ce fut alors que le sénat et le synode décernèrent à Pierre les titres de *Grand*, d'*Empereur*, et de *Père de la Patrie*. Le Chancelier Golofkin porta la parole, au nom de tous les ordres de l'état, dans l'église cathédrale : les sénateurs crièrent ensuite trois fois : *Vive notre Empereur et notre Père !* et ces acclamations furent suivies de celles du peuple. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venoit de lui donner, et reconnurent Empereur celui qu'on avoit déja désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *Père* et de *Grand* étoient des noms glorieux que personne ne pouvoit lui disputer en Europe ; celui d'*Empereur* n'étoit qu'un titre honorifique décerné par l'usage à l'Empereur d'Allemagne, comme Roi titulaire des Romains ; et ces appellations demandent du temps pour être formellement usitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après, Pierre fut reconnu Empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la discorde divisoit toujours, et par le Pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la cour Romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.

CHAP. XXXV.

Des Conquêtes en Perse.

LA situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonois; et sous un gouvernement ferme et vigoureux elle fut redoutable à toutes les nations. Pierre avoit commencé son regne par un traité avantageux avec la Chine: il avoit à la fois combattu les Suédois et les Turcs; il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençoit à tomber dans cet état déplorable où elle est encore de nos jours. Qu'on se figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de la Fronde, les temps de la Saint-Barthelemi, de Charles VI, et du Roi Jean en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévastation de la Russie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahissant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d'un prince foible et inappliqué, et d'un sujet puissant et entreprenant, pour plonger un royaume entier dans cet abyme de désastres. Le Sha ou Shac, ou Sophi de Perse Hussein, descendant du grand Sha-Abas, étoit alors sur le trône: il se livroit à la mollesse; son premier ministre commit des injustices et des cruautés que la foiblesse d'Hussein toléra: voilà la source de quarante ans de carnage.

La Perse, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées : elle a des sujets immédiats, des vassaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payoit un tribut sous le nom de pension ou de subside ; tels étoient, par exemple, les peuples du Daguestan, qui habitoient les branches du Mont Caucase, à l'Occident de la Mer Caspienne : ils faisoient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms et leurs limites : ces peuples s'appellent aujourd'hui les Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt sous la protection que sous la domination de la Perse, on leur payoit des subsides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire, vers les Indes, étoit le Prince de Candahar, qui commandoit à la milice des Aguans. Ce Prince étoit un vassal de la Perse, comme les Hospodars de Valachie et de Moldavie sont vassaux de l'Empire Turc : ce vasselage n'est point héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les especes de Tartares qui bouleversèrent l'Empire Romain. La milice des Aguans, gouvernée par le Prince de Candahar, étoit celle de ces mêmes Albanois des côtes de la Mer Caspienne, voisins du Daguestan, mêlés de Circasses et de Géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui subjuguèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. Timur, que nous nommons Tamerlan, avoit mené cette milice dans l'Inde, et elle resta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces Aguans et par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou Mirivitz, Intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le Prince de Candahar, souleva la milice, et fut

maître du Candahar jusqu'à sa mort, arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la Porte Persane : mais le fils de Miriwitz, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelloit Myr Mahmoud ; mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son père, qui avoit commencé la rebellion. Mahmoud joignit à ses Aguans ce qu'il put ramasser de Guebres, anciens Perses dispersés autrefois par le Calife Omar, toujours attachés à la religion des Mages, si florissante autrefois sous Cyrus, et toujours ennemis secrets des nouveaux Persans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perse à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Lesguis, ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avoit pas permis qu'on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes ; de sorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord Occidental de la Mer Caspienne jusqu'à Derbent où la Porte de Fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'est l'ancienne demeure de Cyrus, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Cyropolis ; car nous ne connoissons que par les Grecs la position et les noms de ce pays : et de même que les Persans n'eurent jamais de prince qu'ils appelassent Cyrus, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, disoient-ils, par les Scythes auprès de la Judée : comme si les Scythes et les anciens Juifs avoient pu donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie étoit opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisoient un commerce immense, et Pierre venoit d'y établir à ses frais une compagnie de marchands Russes qui commençoit à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les Russes qui trafiquoient sous la protection de Sha Hussein, et pillèrent leurs magasins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander satisfaction à l'Empereur Hussein, qui disputoit encore sa couronne, et au tyran Mahmoud qui l'usurpoit. Hussein ne put lui rendre justice, et Mahmoud ne le voulut pas. Pierre résolut de se faire justice lui-même, et de profiter des désordres de la Perse.

Myr Mahmoud poursuivoit toujours en Perse le cours de ses conquêtes. Le Sophi, apprenant que l'Empereur de Russie se préparoit à entrer dans la Mer Caspienne, pour venger le meurtre de ses sujets égorgés dans Shamachie, le pria secrètement, par la voie d'un Arménien, de venir en même temps au secours de la Perse.

Pierre méditoit depuis long-temps le projet de dominer sur la Mer Caspienne par une puissante marine, et de faire passer par ses états le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde. Il avoit fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes, et dresser des cartes exactes. Il partit donc pour la Perse le 15 Mai 1722. Son épouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusqu'à la ville d'Astracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devoient joindre la Mer Caspienne, la Mer Baltique et la Mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie sous le regne de son petit-fils.

Pendant qu'il dirigeoit ces ouvrages, son infanterie, ses munitions, étoient déja sur la Mer Caspienne. Il avoit vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Cosaques; trois mille matelots manœuvroient et pouvoient servir de soldats dans les descentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déserts où l'eau manque souvent; et quand on a passé ces déserts, il faut franchir les montagnes du Caucase, où trois cents hommes pourroient arrêter une armée: mais, dans l'anarchie où étoit la Perse on pouvoit tout tenter.

Le Czar vogua environ cent lieues au midi d'Astracan jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On est étonné de voir le nom d'André sur le rivage de la Mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois espece de Chrétiens, avoient bâti cette ville, et les Persans l'avoient fortifiée; elle fut aisément prise. De là on s'avança toujours par terre dans le Daguestan; on répandit des manifestes en Persan et en Turc: il étoit nécessaire de ménager la Porte Ottomane, qui comptoit parmi ses sujets non seulement les Circasses et les Géorgiens voisins de ce pays, mais encore quelques grands vassaux, rangés depuis peu sous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avoit un fort puissant, nommé Mahmoud d'Utmich, qui prenoit le titre de Sultan, et qui osa attaquer les troupes de l'Empereur Russe: il fut défait entièrement, et la relation porte qu'on fit de son pays un feu de joie.

Bientôt Pierre arriva à Derbent, que les Persans et les Turcs appellent Demir-Capi, *la Porte de Fer*: elle est ainsi nommée, parcequ'en effet il y avoit une Porte de Fer du côté du Midi. C'est une ville longue et étroite que se joint par un bout à une branche escarpée du Caucase, et dont les murs sont

baignée à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent souvent au-dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourroient passer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, et larges de six, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paroît d'une seule piece ; il est bâti de grès et de coquillages broyés qui ont servi de mortier, et le tout forme une masse plus dur que le marbre : on peut y entrer par mer ; mais la ville du côté de terre paroît inexpugnable. Il reste encore les débris d'une ancienne muraille semblable à celle de la Chine, qu'on avoit bâtie dans les temps de la plus haute antiquité : elle étoit prolongée des bords de la Mer Caspienne à ceux de la Mer Noire ; et c'étoit probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitoient entre ces deux mers.

La tradition Persane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par Alexandre. Arrien et Quinte-Curce disent qu'en effet Alexandre fit relever cette ville : ils prétendent, à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs ; mais c'est que de leur temps les Grecs donnoient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il seroit contradictoire qu'Alexandre eût bâti la Porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avoit autrefois trois ou quatre autres Portes Caspiennes en différents passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'Occident, l'Orient, et le Septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde, et c'est de là principalement que sont partis tous ces essaims de conquérants qui ont subjugué l'Asie et l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu, dans tous les temps, à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. Quinte-Curce met dans la bouche de je ne sais quels Scythes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, et comme si Alexandre n'avoit pas été le général nommé par les Grecs contre le Roi de Perse, seigneur d'une grande partie de la Scythie Méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter Quinte-Curce se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes; ils ont peint Alexandre, vengeur de la Grece et vainqueur de celui qui vouloit l'asservir, comme un brigand qui couroit le monde sans raison et sans justice.

On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, et qu'Alexandre bâtit des villes dans leur propre pays; c'est en quoi j'oserois comparer Pierre-le-Grand à Alexandre: aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'Alexandre.

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée Russe, ne voulut point soutenir de siege, soit qu'il crût ne pouvoir se défendre, soit qu'il préférât la protection de l'Empereur Pierre à celle du tyran Mahmoud; il apporta les clefs d'argent de la ville et du château: l'armée entra paisiblement dans Derbent, et alla camper sur le bord de la mer.

L'usurpateur Mahmoud, déja maître d'une grande partie de la Perse, voulut en vain prévenir le Czar et l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les

Tartares voisins; il accourut lui-même: mais Derbent étoit déja rendu.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtiments qui apportoient de nouvelles provisions, des recrues, des chevaux, avoient péri vers Astracan, et la saison s'avançoit; il retourna à Moscou, et y entra en triomphe: là, selon sa coutume, il rendit solennellement compte de son expédition au Vice-Czar Romadonoski, continuant jusqu'au bout cette singuliere comédie, qui, selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'Académie des Sciences, auroit dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perse étoit encore partagée entre Hussein et l'usurpateur Mahmoud. Le premier cherchoit à se faire un appui de l'Empereur de Russie; le second craignoit en lui un vengeur qui lui arracheroit le fruit de sa rebellion. Mahmoud fit ce qu'il put pour soulever la Porte Ottomane contre Pierre: il envoya une ambassade à Constantinople; les princes du Daguestan, sous la protection du Grand Seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le Divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptoient au nombre de leurs états.

Le Grand Seigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne et celle de Paris l'en empêchèrent. L'Empereur d'Allemagne notifia que si les Turcs attaquoient la Russie il seroit obligé de la défendre. Le Marquis de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, appuya habilement par ses représentations les menaces des Allemands: il fit sentir que c'étoit même l'intérêt de la Porte de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse enseignât à détrôner les souverains; que l'Empereur Russe n'avoit fait que ce que le Grand Seigneur auroit dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle Myr Mahmoud s'étoit avancé aux portes de Derbent: il ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée; et ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils suivoient en cela l'exemple du Sophi même. Ce malheureux monarque avoit envoyé un ambassadeur à Pierre-le-Grand pour implorer solennellement son secours. A peine cet ambassadeur fut-il en route, que le rebelle Myr Mahmoud se saisit d'Ispahan et de la personne de son maître.

Le fils du Sophi détrôné et prisonnier, nommé Thamaseb, échappa au tyran, rassembla quelques troupes, et combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser Pierre-le-Grand de le protéger, et envoya à l'ambassadeur les mêmes instructions que Sha Hussein avoit données.

Cet ambassadeur Persan, nommé Ismaël-Beg, n'étoit pas encore arrivé, et sa négociation avoit déja réussi. Il sut, en abordant à Astracan, que le général Matufkin alloit partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avoit point encore pris la ville de Baku, ou Bachu, qui donne à la Mer Caspienne le nom de Mer de Bachu, chez les Persans. Il donna au général Russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortoit, au nom de son maître, à se soumettre à l'Empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, et le général Matufkin alla mettre le siege devant la ville de Bachu. L'ambassadeur Persan arriva à sa cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs

Russes avoient été égorgés; elle n'est pas si peuplée ni si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut pluôt conclu que celui d'Ismaël-Beg: l'Empereur Pierre, pour venger la mort de ses sujets, et pour secourir le Sophi Thamaseb contre l'usurpateur, promettoit de marcher en Perse avec des armées, et le nouveau Sophi lui cédoit non seulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan, et d'Asterabath.

Le Guilan est, comme nous l'avons déja dit, l'Hircanie Méridionale; le Mazanderan, qui la touche, est le pays des Mardes; Asterabath joint le Mazanderan; et c'étoient les trois provinces principales des anciens rois Medes: de sorte que Pierre se voyoit maître, par ses armes et par les traités, du premier royaume de Cyrus.

Il n'est pas inutile de dire que, dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devoit fournir à l'armée. Un chameau ne devoit coûter qui soixante francs de notre monnoie (douze roubles), la livre de pain ne revenoit pas à cinq liards, la livre de bœuf à-peu-près à six: ce prix étoit une preuve évidente de l'abondance qu'on voyoit en ces pays des vrais biens, qui sont ceux de la terre, et de la disette de l'argent, qui n'est qu'un bien de convention.

Tel étoit le sort misérable de la Perse, que le malheureux Sophi Thamaseb, errant dans son royaume, poursuivi par le rebelle Mahmoud, assassin de son père et de ses frères, étoit obligé de conjurer à la fois la Russie et la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ses états pour lui conserver l'autre.

L'Empereur Pierre, le Sultan Achmet III, et le Sophi Thamaseb, convinrent donc que la Russie

garderoit les trois provinces dont nous venons de parler, et que la Porte Ottomane auroit Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenoit alors sur l'usurpateur de la Perse. Ainsi ce beau royaume étoit à la fois démembré par les Russes, par les Turcs, et par les Persans même.

L'Empereur Pierre régna, ainsi, jusqu'à sa mort, du fond de la Mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la Mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les Persans, auparavant riches et polis, furent plongés dans la misere et dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté et de la grossièreté à l'opulence et à la politesse. Un seul homme, parcequ'il avoit un génie actif et ferme, éleva sa patrie; et un seul homme, parcequ'il étoit foible et indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encore très mal informés du détail de toutes les calamités qui ont désolé la Perse si long-temps. On a prétendu que le malheureux Sha Hussein fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre Persane, ce que nous appelons la couronne, sur la tête de l'usurpateur Mahmoud: on dit que ce Mahmoud tomba ensuite en démence; ainsi un imbécille et un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que Mahmoud tua de sa main, dans un accès de folie, tous les fils et les neveux du Sha Hussein, au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'évangile de Saint Jean sur la tête pour se purifier et pour se guérir. Ces contes Persans ont été débités par nos moines, et imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avoit assassiné son oncle, fut enfin assasiné à son tour par son neveu Eshreff, qui fut aussi cruel et aussi tyran que Mahmoud.

Le Sha Thamaseb implora toujours l'assistance de la Russie. C'est ce même Thamaseb, ou Thamas,

secouru depuis et rétabli par le célebre Kouli-Kan, et ensuite détrôné par Kouli-Kan même.

Ces révolutions, et les guerres que la Russie eut ensuite à soutenir contre les Turcs, dont elle fut victorieuse, l'évacuation des trois provinces de Perse, qui coûtoient à la Russie beaucoup plus qu'elles ne rendoient, ne sont pas des évènemens qui concernent Pierre-le-Grand; ils n'arrivèrent que plusieurs années après sa mort : il suffit de dire qu'il finit sa carriere militaire par ajouter trois provinces à son empire du côté de la Perse, lorsqu'il venoit d'en ajouter trois autres vers les frontieres de la Suède.

CHAP. XXXVI.

Couronnement et Sacre de l'Impératrice Catherine I. Mort de Pierre-le-Grand.

PIERRE, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même Charles XII. dont il avoit été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le Duc de Holstein, neveu de ce monarque; il lui destina sa fille aînée, et se prépara dès-lors à soutenir ses droits sur le duché de Holstein-Slesvick; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuoit les travaux commencés dans toute l'étendue de ses états jusqu'au fond du Kamshatka; et, pour mieux diriger ces travaux, il établissoit à Pétersbourg son Académie des Sciences. Les arts florissoient de tous côtés; les manufactures étoient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois observées : il jouissoit en paix de sa gloire; il voulut la partager d'une maniere

nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avoit, disoit-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moscou qu'il fit couronner et sacrer sa femme Catherine, en présence de la Duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, et du Duc de Holstein, qu'il alloit faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention : on y rappelle l'usage de plusieurs rois Chrétiens de faire couronner leurs épouses ; on y rappelle les exemples des Empereurs Basilide, Justinien, Héraclius, et Léon le philosophe. L'Empereur y spécifie les services rendus à l'état par Catherine, et sur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée, réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avoit plus de deux cent mille à combattre. Il n'étoit point dit dans cette ordonnance que l'Impératrice dût régner après lui ; mais il y préparoit les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses états.

Ce qui pouvoit peut-être encore faire regarder Catherine comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied, le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa sous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice.*

Quand on fut arrivé à l'église, Pierre lui posa la couronne sur la tête : elle voulut lui embrasser les genoux ; il l'en empêcha ; et, au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. Pierre étaloit dans les occasions d'éclat autant de magnificence qu'il mettoit de simplicité dans sa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille aînée, Anne Petrona, au Duc de Holstein. Cette Princesse avoit beaucoup de traits de son père ; elle étoit d'une taille majestueuse et d'une

grande beauté. On la fiança au Duc de Holstein, mais sans grand appareil: Pierre sentoit déja sa santé très altérée; et un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de sa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avoit un jeune chambellan *, nommé Moëns de la Croix, né en Russie d'une famille Flamande; il étoit d'une figure distinguée: sa sœur, Madame de Bale, etoit Dame d'atour de l'Impératrice: tous deux gouvernoient sa maison. On les accusa l'un et l'autre auprès de l'Empereur; ils furent mis en prison; on leur fit leur procès pour avoir reçu des présents. Il avoit été défendu, dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, sous peine d'infamie et de mort; et cette défense avoit été plusieurs fois renouvelée.

Le frère et la sœur furent convaincus: tous ceux qui avoient ou acheté ou récompensé leurs services furent nommés dans la sentence, excepté le Duc de Holstein et son ministre le Comte de Bassevitz: il est vraisemblable même que des présents faits par ce Prince à ceux qui avoient contribué à faire réussir son mariage ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moëns fut condamné à perdre la tête, et sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités, qui révoltent nos mœurs, étoient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des lois sembloit exiger une rigueur effrayante.

---

* Mémoires du Comte de Bassevitz.

L'Impératrice demanda la grace de sa dame d'atour, et son mari irrité la refusa; il cassa dans sa colère une glace de Venise, et dit à sa femme: "Tu vois "qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire "rentrer cette glace dans la poussiere dont elle est "sortie." Catherine le regarda avec une douleur attendrissante, et lui dit: "Hé bien! vous avez "cassé ce qui faisoit l'ornement de votre palais; "croyez-vous qu'il en devienne plus beau?" Ces paroles appaisèrent l'Empereur; mais toute la grace que sa femme put obtenir de lui fut que sa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterois pas ce fait s'il n'étoit attesté par un ministre témoin oculaire, qui, lui-même ayant fait des présents au frère et à la sœur, fut peut-être une des principales causes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité à débiter que Catherine hâta les jours d'un mari qui lui inspiroit plus de crainte par sa colère que de reconnoissance par ses bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels par l'empressement qu'eut Catherine de rappeler sa dame d'atour immédiatement après la mort de son époux, et de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un historien est de rapporter ces bruits publics, qui ont éclaté dans tous les temps, et dans tous les états, à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisoit pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ses bruits étoient téméraires et injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévere, et la résolution désespérée d'empoisonner un époux et un maître auquel on doit tout. Le danger d'une

telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avoit alors un grand parti contre Catherine, en faveur du fils de l'infortuné Czarovitz : cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la cour, ne soupçonnèrent Catherine, et les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent, sans aucune raison, à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même étoit fort douteux dans Catherine; il n'étoit pas sûr qu'elle dût succéder : elle avoit été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, et non comme devant être souveraine après lui.

La déclaration de Pierre n'avoit ordonné cet appareil que comme une cérémonie, et non comme un droit de régner : elle rappeloit les exemples des Empereurs Romains qui avoient fait couronner leurs épouses, et aucune d'elles ne fut maîtresse de l'Empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de Pierre, plusieurs crurent que la Princesse Anne Petrona lui succéderoit, conjointement avec le Duc de Holstein, son époux, ou que l'Empereur nommeroit son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que Catherine eût intérêt à la mort de l'Empereur, elle avoit besoin de sa conservation.

Il étoit constant que Pierre étoit attaqué depuis long-temps d'un abcès, et d'une rétention d'urine, qui lui causoit des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, et d'autres qu'il mit en usage, ne furent que d'inutiles secours : on le vit s'affoiblir sensiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha jamais, augmentèrent son mal, et hâtèrent sa fin : son état parut bientôt mortel; il ressentit des chaleurs brû-

lantes qui le jettoient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laissèrent ses douleurs *, mais sa main ne forma que des caracteres inlisibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en Russe : *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fît venir la Princesse Anne Petrona, à laquelle il vouloit dicter ; mais lorsqu'elle parut devant son lit il avoit déja perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L'Impératrice Catherine n'avoit pas quitté son chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ses bras le 28 Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta son corps dans la grand'salle du palais, suivi de toute la famille impériale, du sénat, de toutes les personnes de la premiere distinction, et d'une foule de peuple : il fut exposé sur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l'approcher, et de lui baiser la main, jusqu'au jour de son enterrement, qui se fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé, qu'il avoit nommé son épouse Catherine héritiere de l'empire par son testament ; mais la vérité est qu'il n'avoit point fait de testament, ou que du moins il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur, et qui prouve qu'il n'avoit pas cru sa maladie mortelle.

On ne savoit point, à l'heure de sa mort, qui rempliroit son trône : il laissoit Pierre, son petit-fils, né de l'infortuné Alexis ; il laissoit sa fille aînée, la Duchesse de Holstein. Il y avoit une faction considérable en faveur du jeune Pierre. Le

* Mémoires manuscrits du Comte de Bassevitz.

Prince Menzikoff, lié avec l'Impératrice Catherine dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les desseins. Pierre étoit près d'expirer, quand Menzikoff fit passer l'Impératrice dans une salle où leurs amis étoient déja assemblés: on fait transporter le trésor à la forteresse; on s'assure des gardes; le Prince Menzikoff gagna l'Archevêque de Novogorod; Catherine tint avec eux, et avec un secrétaire de confiance, nommé Macarof, un conseil secret, où assista le ministre du Duc de Holstein.

L'Impératrice, au sortir de ce conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussitôt les sénateurs, les officiers généraux, accoururent au palais; l'Impératrice les harangua; Menzikoff répondit en leur nom; on délébéra, pour la forme, hors de la présence de l'Impératrice. L'Archevêque de Plescou, Théophane, déclara que l'Empereur avoit dit, la veille du couronnement de Catherine, qu'il ne la couronnoit que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signa la proclamation, et Catherine succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avoit formés, et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissements étoient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avoit été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avoit aimé la gloire, mais qu'il l'avoit mise à faire du bien; que ses défauts n'avoient jamais affoibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le

monarque fut toujours grand : il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre, et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étoient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire ; ils paroissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues ; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes montées après lui successivement sur le trône qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort ; l'état n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous Catherine I. : il a triomphé des Turcs et des Suédois sous Anne Petrona ; il a conquis, sous Elisabeth, la Prusse et une partie de la Poméranie ; il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts sous Catherine II.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres, et des entreprises de Pierre-le-Grand ; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ses travaux guerriers et politiques. Il suffit à un étranger, amateur désintéressé du mérite, d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII. à le vaincre, qui sortit deux fois de ses états pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

Les souverains des états depuis long-temps po-

licés se diront à eux-mêmes : « Si, dans les climats
« glacés de l'ancienne Scythie, un homme aidé de
« son seul génie a fait de si grandes choses, que
« devons-nous faire dans des royaumes où les tra-
« vaux accumulés de plusieurs siecles nous ont rendu
« tout facile ?"

FIN DE L'HISTOIRE DE PIERRE-LE-GRAND.

PIECES ORIGINALES,

SELON LES TRADUCTIONS FAITES ALORS PAR L'ORDRE DE PIERRE I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 Juin 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa Majesté Czarienne, et signée de sa propre main, le 13 Juin dernier, pour le jugement du Czarovitz Alexis Petrovitz, sur ses transgressions et ses crimes contre son père et son seigneur, les soussignés ministres, sénateurs, états militaire et civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa Majesté Czarienne au Czarovitz, et des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, et des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, et des confessions et des déclarations du Czarovitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son seigneur et père, et devant les soussignés établis par l'autorité de sa Majesté Czarienne, à l'effet du présent jugement: ils ont déclaré et reconnu que, quoique, selon les droits de l'Empire Russien, il n'ait jamais appartenu

à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa Majesté Czarienne, de prendre connoissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, et n'est point limité par aucune loi; se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa Majesté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en conscience Chrétienne, sans crainte ni flatterie, et sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau Testament, les saintes écritures de l'évangile et des apôtres, comme aussi les canons et les regles des conciles, l'autorité des saints pères et des docteurs de l'église; prenant aussi des lumieres des considérations des archevêques et du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa Majesté Czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, et se conformant aux lois de toute la Russie, et en particulier aux constitutions de cet empire, aux lois militaires, et aux statuts, qui sont conformes aux lois de beaucoup d'autres états, surtout à celles des anciens Empereurs Romains et Grecs, et d'autres Princes Chrétiens: Les soussignés, ayant été aux avis, sont convenus unanimement, sans contradiction, et ils ont prononcé que le Czarovitz *Alexis Petrovitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, et pour ses transgressions capitales contre son souverain et son père, étant fils et sujet de sa Majesté Czarienne; en sorte que, quoique sa Majesté Czarienne ait promis au Czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. Tolstoy, Conseiller Privé, et par le Capitaine Romanzoff, datée de Spa le 10 Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournoit de son bon gré et volontairement, ainsi que le Czarovitz même l'a avoué avec remercie-

ment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 Octobre 1717, où il a marqué qu'il remercioit sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui étoit donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père, et par ses autres transgressions, qu'il a renouvelées et continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste publié par sa Majesté Czarienne le 3 Février de la présente année, et parceque, entre autres choses, il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique sa Majesté Czarienne, à l'arrivée du Czarovitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, et où il en demandoit pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château, le même jour 3 de Février, elle lui promît le pardon de toutes ses transgressions; sa Majesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse, qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui Czarovitz déclareroit sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avoit commis et tramé, jusqu'à ce jour-là, contre sa Majesté Czarienne, et qu'il découvriroit toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices, et généralement tous ceux qui ont su quelque chose de ses desseins et de ses menées; mais que, s'il céloit quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis seroit nul, et demeureroit révoqué; ce que le Czarovitz reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnoissance, et il promit par serment de déclarer tout sans réserve: en confirmation de quoi il baisa la Sainte Croix, et les Saintes Ecritures, dans l'Eglise Cathédrale.

Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les ar-

ticles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit:

" Comme vous avez reçu hièr votre pardon, à " condition que vous déclareriez toutes les circon- " stances de votre évasion, et ce qui y a du rapport; " mais que, si vous céliez quelque chose, vous se- " riez privé de la vie: et comme vous avez déja fait " de bouche quelques déclarations, vous devez, pour " une plus ample satisfaction, et pour votre dé- " charge, les mettre par écrit selon les points " marqués ci-dessous."

Et, à la conclusion, il étoit encore écrit de la main de sa Majesté Czarienne, dans le septieme article:

" Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, " quand même cela ne seroit point spécifié ici, et " purgez-vous comme dans la sainte confession: " mais si vous cachez ou célez quelque chose qui " se découvre dans la suite, ne m'imputez rien; " car il vous a été déclaré hier, devant tout le monde, " qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu se- " roit nul et révoqué."

Nonobstant cela, le Czarovitz a parlé dans ses réponses et dans ses confessions sans aucune sincérité; il a célé et caché, non seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, et ses transgressions, et en particulier ses desseins de rebellion contre son père et son seigneur, et ses mauvaises pratiques qu'il a tramées et entretenues longtemps, pour tâcher d'usurper le trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voies, et sous de méchants prétextes, fondant son espérance, et les souhaits qu'il faisoit de la mort de son père et son seigneur, sur la déclaration, dont il se flattoit, du petit peuple en sa faveur.

Tout cela à été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident, par toutes ces démarches du Czarowitz, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu par celle du 22 Juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt, après la mort de son père, de la maniere que son père auroit voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité, et par les voies et les moyens que Dieu a prescrits; mais qu'il l'a desirée, et qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père et son seigneur, contre la volonté de sa Majesté Czarienne, et en s'opposant à tout ce que son père vouloit, et non seulement par des soulèvements de rebelles qu'il espéroit, mais encore par l'assistance de l'Empereur, et avec une armée étrangere, qu'il s'étoit flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'état, et de l'aliénation de tout ce qu'on auroit pu lui demander de l'état pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le Czarowitz, en cachant tous ses pernicieux desseins, et en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, et jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenteroit favorable, de reprendre ses desseins, et de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père et son seigneur, et contre tout cet empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence et du pardon qui lui a été promis par son seigneur et son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa Majesté Czarienne, qu'en présence de tous les états ecclésiastiques et séculiers, et publiquement devant toute l'assemblée; et il a aussi déclaré verbalement et par écrit devant les juges soussignés, établis par

sa Majesté Czarienne, que tout ce que dessus étoit véritable et manifeste par les effets qui en avoient paru.

Ainsi, puisque les susdites lois divines et ecclésiastiques, les civiles et militaires, et particulièrement les deux dernieres, condamnent à mort sans miséricorde, non seulement ceux dont les attentats contre leur père et seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur souverain, ou d'usurper l'empire; que penser d'un dessein de rebellion tel qu'on n'a guere ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain? premièrement comme son père de la patrie, et encore comme son père selon la nature (un père très clément qui a fait élever le Czarovitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse et une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, et de l'instruire avec des peines incroyables et une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable et digne de la succession d'un si grand empire); à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé, et des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs et sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point, en cette qualité, d'entrer en jugement de si grande importance, et particulièrement de prononcer une sentence contre le fils du très souverain et très clément Czar notre seigneur. Cependant, sa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la présente notre véritable opinion, et nous prononçons cette condamnation avec une

conscience si pure et si Chrétienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste, et l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, et cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté, et à la clémente révision de sa Majesté Czarienne, notre très clément Monarque.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I,

POUR LE COURONNEMENT DE L'IMPERATRICE

CATHERINE.

NOUS Pierre I, Empereur et Autocrateur de toute la Russie, etc. Savoir faisons à tous les ecclésiastiques, officiers civils et militaires, et autres de la nation Russienne, nos fideles sujets : Personne n'ignore l'usage constant et perpétuel établi dans les royaumes de la Chrétienté, suivant lequel les Potentats font couronner leurs épouses, ainsi que cela se pratique actuellement, et l'a été diverses fois dans les temps reculés par les Empereurs de la véritable croyance Grecque ; savoir l'Empereur Basilide, qui a fait couronner son épouse Zénobie ; l'Empereur Justinien, son épouse Lupicine ; l'Empereur Héraclius, son épouse Martine ; l'Empereur Léon *le Philosophe*, son épouse Marie, et plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale sur la tête de leurs épouses, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cause que cela nous meneroit trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point nous avons exposé notre propre personne, et affronté les dangers les plus éminents, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la derniere guerre de vingt et un ans consécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le secours de Dieu, d'une maniere si honorable et si avantageuse que la Russie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'Impératrice Catherine, notre très chere

épouse, nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non seulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, et nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, non obstant la foiblesse du sexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs sur la riviere du Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-deux mille hommes, et celle des Turcs composée de deux cent soixante et dix mille hommes. Ce fut dans cette circonstance désespérée qu'elle signala sur-tout son zele par un courage supérieur à son sexe, ainsi que cela est connu à toute l'armée et dans notre empire. A ces causes, et en vertu du pouvoir que Dieu nous a donné, nous avons résolu d'honorer notre épouse de la couronne impériale, en reconnoissance de toutes ses peines; ce qui, s'il plaît à Dieu, sera accompli cet hiver à Moscou; et nous donnons avis de cette résolution à tous nos fideles sujets, en faveur desquels notre affection impériale est inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE-LE-GRAND.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage est fort antérieur au temps où des circonstances que Voltaire ne pouvoit prévoir l'obligèrent de donner une Histoire de Pierre I., sur des Mémoires envoyés, ou du moins approuvés, par la Cour de Russie. On a cru devoir le conserver tel qu'il a été donné par l'auteur, sans en retrancher ce qui pourroit paroître des répétitions, soit de l'Histoire de Pierre I., soit de celle de Charles XII.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE-LE-GRAND.

PIERRE I. a été surnommé le Grand, parcequ'il a entrepris et fait de très grandes choses, dont nulle ne s'étoit présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple, avant lui, se bornoit à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils desirent si peu ce qu'ils ne connoissent pas, le génie se developpe si difficilement, et s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossieres pendant des milliers de siècles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar Pierre, précisément dans le temps qu'il falloit qu'ils vinssent.

Le hasard fit qu'un jeune Génevois, nommé Le Fort, étoit à Moscou, chez un Ambassadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar Pierre avoit alors dix-neuf ans; il vit ce Génevois, qui avoit appris en peu de temps la langue Russe, et qui parloit presque toutes celles de l'Europe. Le Fort plut beaucoup au Prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avoit une autre manière de vivre et de régner que celle qui étoit malheureusement établie de tous les temps dans son vaste empire; et, sans ce Génevois, la Russie seroit peut-être encore barbare.

Il falloit être né avec une ame bien grande pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour se dépouiller des préjugés du trône et de sa patrie. Le Czar sentit qu'il avoit à former une nation et un empire: mais il n'avoit aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses états, et d'aller, comme Prométhée, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandois, qui étoient, il y a trois siècles, aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'auroit voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étoient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de Pierre Michaeloff. On l'appeloit communément maître Pierre (Peterbas). Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il manioit la hache et le compas; et quand il avoit travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudioit la géographie, la géometrie, et l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupoit autour de lui. Il écartoit quelquefois les importuns d'une maniere un peu rude, que ce peuple souffroit, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le Hollandois; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'Anglois, dans son voyage à Londres; mais il ne sut jamais le François, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous

l'Impératrice Elisabeth, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille étoit haute, sa physionomie fiere et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions qui altéroient les traits de son visage. On attribuoit ce vice d'organes à l'effet d'un poison, qu'on disoit que sa sœur Sophie lui avoit donné; mais le véritable poison étoit le vin et l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversoit également avec un artisan et avec un général d'armée. Ce n'étoit ni comme un barbare qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire qui veut plaire à tout le monde; c'étoit en homme qui vouloit s'instruire. Il aimoit les femmes autant que le Roi de Suède son rival les craignoit, et tout lui étoit également bon en amour comme à table. Il se piquoit de boire beaucoup plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point se mettre en colere: mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre-le-Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenoit, et il dit même à un magistrat de Hollande, à son second voyage: "J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même." Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche étoient un usage de la cour de Moscou, comme de celle de Maroc. Il n'étoit point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. Pierre avoit fait quelques-unes de ces cérémonies de son

pays; Le Fort eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours Le Fort auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et sur-tout son goût pour les arts, qui se développoit, adoucirent un peu ses mœurs: car c'est le privilege de tous les arts de rendre lès hommes plus traitables. Il alloit souvent chez un géographe, avec lequel il faisoit des cartes marines. Il passoit des journées entières chez le célebre Ruysch, qui, le premier, trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtent son dégoût. Ce Prince se donnoit lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, l'éducation qu'un artisan Hollandois donneroit à un fils dans lequel il trouveroit du génie: cette espece d'éducation étoit au-dessus de celle qu'on avoit jamais reçue sur le trône de Russie. Dans le même temps il envoyoit de jeunes Moscovites voyager et s'instruire dans tous les pays de l Europe. Ces premieres tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n imitoient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Venise, ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur étoit inspirée par des prêtres Moscovites, qui prétendoient que c'étoit un crime horrible à un Chrétien de voyager, par la raison que, dans l'ancien Testament, il avoit été défendu aux habitants de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698, il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de souverain, mais sous le nom d'un boyard Russe qui voyageoit pour s'instruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie Angloise, où il n'entendoit rien; mais il y trouva une actrice assez

mée Mademoiselle Groft, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le Roi Guillaume lui avoit fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres: les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit guere que des maisons basses, sans cour et sans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva sa maison encore trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habilloit même souvent en matelot; et il se servoit de ce déguisement pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il vouloit même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainsi l'Océan, la Mer Noire, et la Mer Caspienne. Des Anglois qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein; et les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'étoit une grande nouveauté en ce pays, et la religion même y étoit intéressée. Le Patriarche avoit excommunié quiconque fumeroit du tabac, parceque les Turcs leurs ennemis fumoient; et le clergé regardoit comme un de ses grands priviléges d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, et se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparoit bien d'autres innovations.

Les Rois font des présents à de tels voyageurs; le présent de Guillaume à Pierre fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un hyacht de vingt-cinq pieces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des

provisions de toute espece; et tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. Pierre, sur son hyacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, et de là il alla à Vienne, vers le milieu de l'an 1698, où il devoit rester moins de temps qu'à Londres; parcequ'à la cour du grave Léopold il y avoit beaucoup plus de cérémonies à essuyer, et moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devoit aller à Venise, et ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence et par la permission de fumer. Les Strélitz, ancienne milice des Czars, pareille à celle des Janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse, et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés et moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent combien Dieu étoit irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, et qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. Pierre, qui avoit prévu ce que pourroient des moines et des Strélitz, avoit pris ses mesures. Il avoit une armée disciplinée, et composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumoient, sous les ordres du Général Gordon, lequel entendoit bien la guerre, et qui n'aimoit pas les moines. C'étoit à quoi avoit manqué le Sultan Osman, qui, voulant comme Pierre réformer ses Janissaires, et n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglois et ses Hollandois à Veronitz sur le Tanaïs, à quatre cents lieues de Moscou. Il embellit les villes, pourvut à leur sûreté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute espece; et ce qui prouve la profonde ignorance

où vivoient les Russes, la premiere manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés, des étoffes d'or et d'argent, à Moscou : tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est maître et qu'il sait vouloir !

La guerre qu'il fit à Charles XII., pour recouvrer les provinces que les Suédois avoient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église : il déclara, à la fin de 1699, que l'année suivante commenceroit au mois de Janvier, et non au mois de Septembre. Les Russes, qui pensoient que Dieu avoit créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût assez puissant pour changer ce que Dieu avoit fait. Cette réforme commença avec le siecle, en 1700, par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avoit supprimé la dignité de patriarche, et il en faisoit les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avoit coutume, quand il vouloit se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtioit ainsi : Je te fais fou ; et celui à qui il donnoit ce beau titre étoit obligé, fût-il le plus Grand Seigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de sa Majesté Czarienne : il ne donna point cette charge au Patriarche ; il se contenta de supprimer un emploi dont ceux qui en avoient été revêtus avoient abusé, au point qu'ils avoient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal ; cérémonie dont un homme tel que Pierre-le-Grand s'étoit d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets il voulut avoir moins de moines, et ordonna que dorénavant on ne pourroit entrer dans un cloître qu'à cinquante ans ; ce

qui fit que dès son temps son pays fut de tous ceux qui ont des moines celui où il y en eut le moins: mais après lui cette graine qu'il déracinoit a repoussé, par cette foiblesse naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre foiblesse qu'ont les gouvernements de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort sages pour les desservants des églises, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées; sachant très bien que ce qui est permis à un souverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivoient toujours séparées des hommes: il étoit inoui qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousoit; il ne faisoit connoissance avec elle qu'à l'église: parmi les présents de noces étoit une grosse poignée de verges, que le futur envoyoit à la future pour l'avertir qu'à la premiere occasion elle devoit s'attendre à une petite correction maritale: les maris même pouvoient tuer leurs femmes impunément, et on enterroit vives celles qui usurpoient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; et, pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendants aux filles avant la célébration; en un mot, il établit et fit naître tout dans ses états, jusqu'à la société. On connoît le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses boyards et ses boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettoit contre la civilité Russe étoient punies d'un grand verre d'eau-de-vie qu'on faisoit boire au délinquant; de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournoit fort ivre et peu corrigée: mais c'étoit beaucoup d'introduire une espece de société chez un peuple qui n'en connois-

soit point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La Princesse Natalie, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue Russe, qui ressembloient assez aux pieces de Shakespeare, dans lesquelles des tyrans et des arlequins faisoient les premiers rôles: l'orchestre étoit composé de violons Russes qu'on faisoit jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens François et des opéra Italiens: la magnificence et le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur fut d'accourcir les robes, et de faire raser les barbes de son peuple; ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande, et à manier le rasoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers: les uns coupoient les robes de ceux qui entroient, les autres les barbes; les obstinés payoient quarante sous de notre monnoie: bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le Czar dans cette réforme; elles préféroient les mentons rasés: elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, et d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites qui faisoient les amusements du Czar, et de la guerre terrible qui l'occupoit contre Charles XII., il jeta les fondements de l'importante ville et du port de Pétersbourg, en 1704, dans un marais où il n'y avoit pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la premiere maison; rien ne le rebuta: des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la Mer Baltique des frontieres d'Astracan, des bords de la Mer Noire et de la Mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut

faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz, furent construits.

Pour faire tant de grands établissements, pour avoir des flottes dans la Mer Baltique, et cent mille hommes de troupes réglées, l'état ne possédoit qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avoit été ambassadeur à Pétersbourg; mais la paie des ouvriers étoit proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répete, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui étoit bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritoit d'être sa femme: il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célebre Catherine, orpheline, née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un ministre Luthérien nommé Gluk, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce mariage, avoit passé du service des généraux Bauer et Sheremetof à celui de Menzikoff, garçon pâtissier, qui devint prince et le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'épouse de Pierre-le-Grand, et ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son mari, et sauva beaucoup plus de dos du knout, et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avoit fait le Général le Fort. On l'aima, on la révéra. Un Baron Allemand, un écuyer d'un abbé de Fulde, n'eût point épousé Catherine; mais Pierre-le-Grand ne pensoit pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les souverains pensent volontiers qu'il

n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portoit du fumier et un ânon dont le père portoit des reliques : l'éducation fait la grande différence, les talents la font prodigieuse, la fortune encore plus. Catherine avoit eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son ministre d'Estonie que toutes les boyardes de Moscou et d'Archangel, et étoit née avec plus de talents et une ame plus grande : elle avoit réglé la maison du Général Bauer, et celle du Prince Menzikoff, sans savoir ni lire ni écrire.' Quiconque sait très bien gouverner une grande maison peut gouverner un royaume : cela peut paroître un paradoxe ; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse, et de fermeté, qu'on commande à cent personnes, et à plusieurs milliers.

Le Czarovitz Alexis, fils du Czar, qui épousa, dit-on, comme lui une esclave, et qui, comme lui, quitta secrètement la Russie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises ; et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père : ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais, ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, et qui n'aimoit rien de ce que son père aimoit ; on n'accusa point Catherine d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux Alexis étoit d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisoit de grand et d'immortel pour la gloire de sa nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignoient des travaux insupportables qu'il falloit endurer pour bâtir Pétersbourg : « Consolez-vous," dit-il, « cette

" ville ne durera pas long-temps." Quand il falloit suivre son père dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le Czar entreprenoit souvent, le Prince feignoit d'être malade ; on le purgeoit rudement pour la maladie qu'il n'avoit pas ; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé et son esprit. Il avoit eu d'abord de l'inclination pour s'instruire : il savoit la géométrie, l'histoire, avoit appris l'Allemand ; mais il n'aimoit point la guerre, ne vouloit point l'apprendre, et c'est ce que son père lui reprochoit le plus. On l'avoit marié à la Princesse de Volfenbuttel, sœur de l'Impératrice femme de Charles VI., en 1711 ; ce mariage fut malheureux. La Princesse étoit souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour Afrosine, fille Finlandaise, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la Princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort, et que le Czarovitz épousa ensuite secrètement Afrosine, en 1718, lorsque l'Impératrice Catherine venoit de lui donner un frère dont il se seroit bien passé.

Les mécontentements entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusque-là que Pierre, dès l'an 1716, menaça le Prince de le déshériter ; et le Prince lui dit qu'il vouloit se faire moine.

Le Czar, en 1717, renouvela ses voyages, par politique et par curiosité ; il alla enfin en France. Si son fils avoit voulu se révolter, s'il y avoit eu en effet un parti formé en sa faveur, c'étoit là le temps de se déclarer ; mais, au lieu de rester en Russie, et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avoit secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'Empereur Charles VI., beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque temps très incognito à Vienne ; de-

là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils étoit ainsi caché, le père étoit à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvoit trouver qu'en France. S'il alloit voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisoit présent le lendemain : il alla dîner à Petitbourg, chez M. le Duc d'Antin, et la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espece, et on les lui présentoit ; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : *Pierre-le-Grand*. Le revers étoit une renommée, et la légende, *vires acquirit eundo* ; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentoit en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paroître un de ces transports, et dit une de ces choses, qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ? je te donnerois la moitié de mon empire pour m'apprendre a gouverner l'autre.* Un homme qui avoit moins d'enthousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit : « S'il avoit donné cette moitié, « il n'auroit pas long-temps gardé l'autre. »

Le Czar, après avoir ainsi parcouru la France, où

tout dispose les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans sa patrie, et y reprit sá sévérité. Il avoit enfin engagé son fils à revenir de Naples à Pétersbourg: ce jeune Prince fut de là conduit à Moscou, devant le Czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, et lui fit signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718; et en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'un tel acte seroit un jour annullé. Le Czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il étoit père, et se souvenant qu'il étoit fondateur d'un empire que son fils pouvoit replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce Prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochoit dans l'aveu qu'on avoit d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés, et des professeurs, qui trouvèrent dans l'ancien Testament, que ceux qui maudissent leur père et leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité David avoit pardonné à son fils Absalón, révolté contre lui, mais que Dieu n'avoit pas pardonné à Absalon. Tel fut leur avis sans rien conclure; mais c'étoit en effet signer un arrêt de mort. Alexis n'avoit jamais, à la vérité, maudit son père: il ne s'étoit point révolté comme Absalon; il n'avoit point couché publiquement avec les concubines du Roi: il avoit voyagé sans la permission paternelle, et il avoit écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquoit seulement qu'il espéroit qu'on se souviendroit un jour de lui en Russie. Cependant de cent vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; et ceux qui ne savoient pas écrire firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le Czar s'étoit fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel

de Don Carlos, ce Prince infortuné, que Philippe II., son père, avoit fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à Don Carlos, et jamais on n'a su la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce Prince mourut. Pierre, le plus despotique des princes, n'avoit pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, et que le Czar avoit à Moscou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il est probable que le Prince Alexis, héritier de la plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devoient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange et si funeste. Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ses larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis. Il fit couper la tête à son propre beau-frere, le Comte Lapuchin, frère de sa femme Ottokesa Lapuchin, qu'il avoit répudiée, et oncle du Prince Alexis. Le confesseur du Prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui sembloient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisoit souvent des harangues à sa cour et à son conseil. Dans une de ses harangues il leur dit qu'il avoit sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède, en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *Grand*, de Père de la patrie, et d'Empereur.

Ces états étoient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du Comte de Kinski, ministre de l'Empereur, de M. de Campredon, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse et de Hollande. Peu à peu les Princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux Souverains de Russie ce titre d'Empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient par-tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la Mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros, mais doit-il l'être parmi nous? étoit-il comparable pour la valeur à nos Condès, à nos Villars, et pour les connoissances, pour l'esprit, pour les mœurs, à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il étoit Roi, et Roi mal élevé; et il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-dessus des préjugés, de tout ce qui l'environne, et de tout ce qui l'a précédé: c'est un architecte qui a bâti en brique, et qui, ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble: on l'admiroit d'avoir ving-cinq grands vaisseaux sur la Mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il à fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devoit avoir le genre humain qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le Czar Pierre. Il y avoit à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie, si contraire au génie de sa nation, ne seroit donné à aucun Russe; et il y avoit encore à parier environ seize millions, qui faisoient le nombre des Russes

d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberoit pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons et de siecles, avant que la nature fît naître celui qui devoit inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès : ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On diroit que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un Czar Pierre ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE DE PIERRE-LE-GRAND.

A.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

FIN.

De l'imprimerie de C. Robinson,
Rolls Buildings, Fetter Lane.

Books published by C. LAW, *Ave-Maria Lane.*

A Short and Easy Introduction *to the* Science *of* GEOGRAPHY:

Containing an accurate Description of the Situation, Extent, Boundaries, Divisions, chief Cities, &c. of the several Empires, Kingdoms, States, and Countries, in the known World: To which is added, an Abstract of Ancient Geography, with the Nature and Use of Maps. By THOMAS KEITH, private Teacher of Mathematics and Geography.—The Sixth Edition, corrected and improved.

The Complete Practical Arithmetician:

Containing several new and useful Improvements, adapted to the Use of Schools and private Tuition. By THOMAS KEITH. Fourth Edition. Price 4s. bound.

A Key to the above; containing Answers to all the Questions, as they stand in the Fourth Edition. Price 5s. 6d. bound.

Also a new Treatise on the Use of the Globes, by the same Author. Price 6s. 6d. bound.

CHRONOLOGY of MONARCHS

Who have reigned in Britain from the Invasion of Julius Cæsar to the Conquest of William, Duke of Normandy: To which are added, Chronological Tables of English History, from the Conquest to the present reign; calculated to afford Assistance to young students, of either sex, who are desirous of attaining a knowledge of the Annals of their Country; by the Rev. GEORGE WHITTAKER, A. M. Domestic Chaplain of the most noble the Marquis of Lansdowne, and Master of the Grammar School in Southampton. Price 1s. 6d. bound.

A Short INTRODUCTION *to the* LATIN LANGUAGE;

Wherein the First Principles are arranged in a new and concise Manner, for the Use of the lower Classes. By the Rev. WILLIAM JEPHSON. Price 1s. 6d. bound.

ABRIDGMENT OF MURRAY'S ENGLISH GRAMMAR,

With an Appendix: containing Exercises in Orthography, in Parsing, in Syntax, and in Punctuation; designed for the younger Classes of Learners, by LINDLEY MURRAY.—Twenty-second Edition. Price 1s. bound.

Likewise all Mr. Murray's other Pieces.

A SERIES *of* MERCANTILE LETTERS.

Intended to give a general Knowledge of Business to young Persons whose views are directed to Commerce, and for the

